

DAD AU  
CIÓN GE



FIFTY VOLUMES

ENTIRE



PQ1806

1828

v. 3

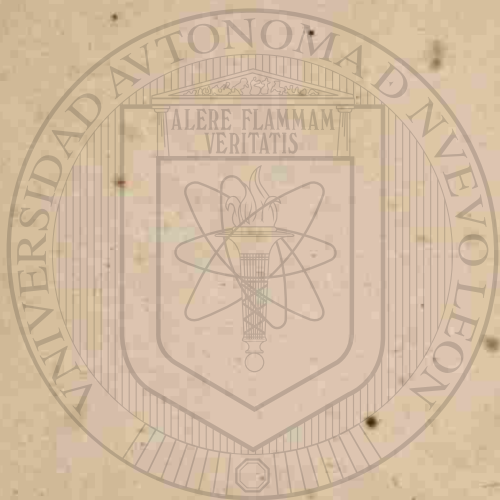
c. 1

84-7



1080045614

#86#191

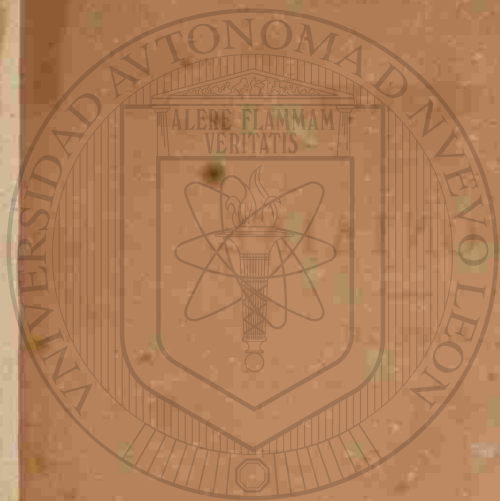


UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





OEUVRES

DE

LA FONTAINE.

TOME III.

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS







BRUXELLES. — IMPRIMERIE DE ODE ET WODON,  
RUE DES PIERRES, N° 1137.

OEUVRES  
DE  
**LA FONTAINE,**

NOUVELLE ÉDITION,  
REVUE, MISE EN ORDRE, ET ACCOMPAGNÉE DE NOTES.

PAR C. A. WALCKENAER,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

FABLES. — TOME II.



110607

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE BRUXELLES, EÓN

ODE ET WODON, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,  
RUE DES PIERRES, N° 1137.

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS  
MDCCLXXXVIII.

1828

ESTADO DE NUEVO LEÓN  
BIBLIOTECA PÚBLICA

30973

PQ1806

1827

V. 3



FONDO BIBLIOTECA PUBLICA  
DEL ESTADO DE NUEVO LEÓN

## FABLES

DE

### LA FONTAINE.

#### LIVRE HUITIÈME.

##### FABLE PREMIÈRE.

*La Mort et le Mourant*<sup>1</sup>.

La Mort ne surprend point le sage<sup>2</sup>,  
Il est toujours prêt à partir,  
S'étant su lui-même avertir  
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.  
Ce temps, hélas! embrasse tous les temps :  
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,  
Il n'en est point qu'il ne comprenne  
Dans le fatal tribut; tous sont de son domaine,  
Et le premier instant où les enfants des rois

<sup>1</sup> Abstemius, 99.

<sup>2</sup> Non deterret sapientem mors. CICER., *Tusc.*

Ouvrent les yeux à la lumière  
 Est celui qui vient quelquefois  
 Fermer pour toi jours leur paupière.  
 Défendez-vous par la grandeur ;  
 Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse ;  
 La Mort ravit tout sans pudeur ;  
 Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.  
 Il n'est rien de moins ignoré ;  
 Et, puisqu'il faut que je le die,  
 Rien où l'on soit moins préparé.

Un mourant, qui comptoit plus de cent ans de vie,  
 Se plaignoit à la Mort que précipitamment  
 Elle le contraignoit de partir tout-à-l'heure,  
 Sans qu'il eût fait son testament.

Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure  
 Au pied levé? dit-il : attendez quelque peu ;  
 Ma femme ne veut pas que je parle sans elle ;  
 Il me reste à pourvoir un arrière-neveu ;  
 Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.  
 Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle !  
 Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris ;

Tu te plains sans raison de mon impatience :  
 Eh ! n'as-tu pas cent ans ? Trouve-moi dans Paris  
 Deux mortels aussi vieux ; trouve-m'en dix en France.  
 Je devois, ce dis-tu, te donner quelque avis  
 Qui te disposât à la chose :

J'aurois trouvé ton testament tout fait,  
 Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parlait.  
 Ne te donna-t-on pas des avis quand la cause  
 Du marcher et du mouvement,

Quand les esprits, le sentiment,  
 Quand tout faillit en toi? Plus de goût, plus d'ouïe ;  
 Toute chose pour toi semble être évanouie ;  
 Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus.  
 Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.  
 Je t'ai fait voir tes camarades,  
 Ou morts, ou mourants, ou malades :  
 Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement?  
 Allons, vieillard, et sans réplique.  
 Il n'importe à la république  
 Que tu fasses ton testament.

La Mort avoit raison : je voudrais qu'à cet âge  
 On sortit de la vie ainsi que d'un banquet<sup>1</sup>,  
 Remerciant son hôte ; et qu'on fit son paquet :  
 Car de combien peut-on retarder le voyage?  
 Tu murmures, vieillard ! vois ces jeunes<sup>2</sup> mourir ;  
 Vois-les marcher, vois-les courir  
 A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,  
 Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.  
 J'ai beau te le crier ; mon zèle est indiscret :  
 Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

<sup>1</sup> Cur non ut vitæ plenus conviva recedis?

LUCRET.

<sup>2</sup> *Jeunes*, adjectif, est ici pris substantivement. Hardiesse heureuse.



## FABLE II.

*Le Savetier et le Financier*<sup>1</sup>.

Un savetier chantoit du matin jusqu'au soir :  
 C'étoit merveille de le voir,  
 Merveille de l'ouïr; il faisoit des passages,  
 Plus content qu'aucun des sept sages.  
 Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,  
 Chantoit peu, dormoit moins encor :  
 C'étoit un homme de finance.  
 Si sur le point du jour parfois il sommeilloit,  
 Le savetier alors en chantant l'éveilloit;  
 Et le financier se plaignoit  
 Que les soins de la Providence  
 N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,  
 Comme le manger et le boire<sup>2</sup>.  
 En son hôtel il fait venir  
 Le chanteur, et lui dit : Or çà, sire Grégoire,  
 Que gagnez-vous par an? Par an! ma foi, monsieur,  
 Dit avec un ton de rieur  
 Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière

<sup>1</sup> Bonaventure des Perriers, nouvelle XXI, t. I, p. 221. Comparez aussi dans Horace l'apologue relatif à l'Orateur Philippe et au Crieur public Vulteius Murena, epist. I, 7.

<sup>2</sup> Infinitifs changés en substantifs par licence poétique très heureuse.

De compter de la sorte; et je n'entasse guère  
 Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin  
 J'attrape le bout de l'année;  
 Chaque jour amène son pain. —  
 Eh bien! que gagnez-vous, dites-moi, par journée?  
 Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours  
 (Et sans cela nos gains seroient assez honnêtes),  
 Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours  
 Qu'il faut chômer; on nous ruine en fêtes<sup>1</sup> :  
 L'une fait tort à l'autre; et monsieur le curé  
 De quelque nouveau saint charge toujours son prône.  
 Le financier, riant de sa naïveté,  
 Lui dit : Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.  
 Prenez ces cent écus; gardez-les avec soin,  
 Pour vous en servir au besoin.  
 Le savetier crut voir tout l'argent que la terre  
 Avoit, depuis plus de cent ans,  
 Produit pour l'usage des gens.  
 Il retourne chez lui : dans sa cave il enserme  
 L'argent, et sa joie à la fois  
 Plus de chant : il perdit la voix  
 Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.  
 Le sommeil quitta son logis;

<sup>1</sup> VAR. Les vers qui précèdent, dans l'édition de 1678, étoient primitivement ainsi :

Tantôt plus, tantôt moins; le mal est que toujours  
 Il s'entremêle certains jours  
 Qu'il faut chômer; on nous ruine en fête.

De sorte que ce dernier vers se trouvoit sans rime. La Fontaine s lui-même corrigé cette faute par un carton, qui manque à beaucoup d'exemplaires.

Il eut pour hôtes les soucis,  
 Les soupçons, les alarmes vaines.  
 Tout le jour il avoit l'œil au guet; et la nuit,  
 Si quelque chat faisoit du bruit,  
 Le chat prenoit l'argent. A la fin le pauvre homme  
 S'en courut chez celui qu'il ne réveilloit plus :  
 Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme ;  
 Et reprenez vos cent écus.



FABLE III.

*Le Lion, le Loup, et le Renard* <sup>1</sup>.

Un lion, décrépit, goutteux, n'en pouvant plus,  
 Vouloit que l'on trouvât remède à la vieillesse.  
 Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.  
 Celui-ci parmi chaque espèce  
 Manda des médecins : il en est de tous arts <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Cette fable parut d'abord en 1671 : elle est la première du recueil intitulé *Fables choisies et autres poésies*.

<sup>2</sup> Esop., 72, 223. — *Contes et fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, 1778, in-12, t. II, p. 87; *Le Corbeau, le Loup, le Renard, le Lion, et le Chameau*.

<sup>3</sup> C'est-à-dire de toutes les professions et de toutes les classes. Du temps de La Fontaine, les bateleurs, vendeurs de baume et de spécifiques, et les charlatans de tous les genres, étoient encore plus nombreux qu'aujourd'hui, et, vu l'ignorance et le pédantisme des médecins, ils obtenoient encore plus de crédit.

Médecins au lion viennent de toutes parts;  
 De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.  
 Dans les visites qui sont faites  
 Le renard se dispense, et se tient clos et coi.  
 Le loup en fait sa cour, daube, au coucher du roi,  
 Son camarade absent. Le prince tout-à-l'heure  
 Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure,  
 Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté;  
 Et sachant que le loup lui faisoit cette affaire :  
 Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère  
 Ne m'ait à mépris imputé  
 D'avoir différé cet hommage;  
 Mais j'étois en pèlerinage,  
 Et m'acquittois d'un vœu fait pour votre santé.  
 Même j'ai vu dans mon voyage  
 Gens experts et savants; leur ai dit la langueur  
 Dont votre majesté craint à bon droit la suite.  
 Vous ne manquez que de chaleur;  
 Le long âge en vous l'a détruite :  
 D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau  
 Toute chaude et toute fumante :  
 Le secret sans doute en est beau  
 Pour la nature défaillante.  
 Messire loup vous servira,  
 S'il vous plaît, de robe de chambre.  
 Le roi goûte cet avis-là.  
 On écorche, on taille, on démembre  
 Messire loup. Le monarque en soupa,  
 Et de sa peau s'enveloppa.  
 Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire;



Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire :  
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.  
Les daubeurs<sup>1</sup> ont leur tour d'une ou d'autre manière :  
Vous êtes dans une carrière  
Où l'on ne se pardonne rien.

ALERE FLAMMAM  
VERITATIS

FABLE IV.

*Le Pouvoir des Fables* <sup>2</sup>.

A M. DE BARILLON <sup>3</sup>,

La qualité d'ambassadeur  
Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires ?  
Vous puis-je offrir mes vers et leurs graces légères ?  
S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,  
Seront-ils point traités par vous de téméraires ?  
Vous avez bien d'autres affaires  
À démêler que les débats  
Du lapin et de la belette.

<sup>1</sup> Mot heureusement créé par notre poète, et admis seulement depuis la publication de cette fable dans le dictionnaire de l'Académie française.

<sup>2</sup> *Æsop.*, 181, 54.

<sup>3</sup> Ambassadeur en Angleterre, ami de notre poète, de madame de Sévigné, de madame de Grignan, et de madame de Coulanges. (Voyez, sur ce qui le concerne, l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, t. 1, p. 263, édit. in-18, ou p. 153 de l'édit. in-8°.)

Lisez les ; ne les lisez pas :  
Mais empêchez qu'on ne nous mette  
Toute l'Europe sur les bras.  
Que de mille endroits de la terre  
Il nous vienne des ennemis,  
J'y consens ; mais que l'Angleterre  
Veuille que nos deux rois se lassent d'être amis,  
J'ai peine à digérer la chose <sup>1</sup>.  
N'est-il point encor temps que Louis se repose <sup>2</sup> ?  
Quel autre Hercule enfin ne se trouveroit las  
De combattre cette hydre ? et faut-il qu'elle oppose  
Une nouvelle tête aux efforts de son bras ?  
Si votre esprit plein de souplesse,  
Par éloquence et par adresse,  
Peut adoucir les cœurs et détourner ce coup <sup>3</sup>,  
Je vous sacrifierai cent moutons : c'est beaucoup  
Pour un habitant du Parnasse.  
Cependant faites-moi la grace  
De prendre en don ce peu d'encens :  
Prenez en gré mes vœux ardents,  
Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.  
Son sujet vous convient ; je n'en dirai pas plus :  
Sur les éloges que l'envie

<sup>1</sup> Le parlement d'Angleterre s'opposoit à ce que Charles favorisât la France. (Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, t. 1, p. 264.)

<sup>2</sup> On négocioit alors à Nimègue pour la paix.

<sup>3</sup> Le parlement d'Angleterre vouloit, qu'en cas que Louis XIV ne consentît pas à faire la paix avec les alliés, Charles II se joignît à eux pour faire la guerre à la France.

Doit avouer qui vous sont dus  
Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athène autrefois, peuple vain et léger,  
Un orateur<sup>1</sup>, voyant sa patrie en danger,  
Courut à la tribune; et, d'un art tyrannique,  
Voulant forcer les cœurs dans une république,  
Il parla fortement sur le commun salut.

On ne l'écoutoit pas. L'orateur recourut

A ces figures violentes

Qui savent exciter les âmes les plus lentes :  
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put;  
Le vent emporta tout; personne ne s'émut.

L'animal aux têtes frivoles<sup>2</sup>,  
Étant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter;  
Tous regardoient ailleurs : il en vit s'arrêter  
A des combats d'enfants, et point à ses paroles.  
Que fit le harangueur? Il prit un autre tour.

Cérès, commença-t-il, faisoit voyage un jour  
Avec l'anguille et l'hirondelle :

Un fleuve les arrêta; et l'anguille en nageant,  
Comme l'hirondelle en volant,

Le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant  
Cria tout d'une voix : Et Cérès, que fit-elle?

Ce qu'elle fit! un prompt courroux

L'anima d'abord contre vous.

Quoi! de contes d'enfants son peuple s'embarresse;

<sup>1</sup> Cet orateur se nommoit Demades.

<sup>2</sup> Horace, en parlant du peuple romain, a dit :

Bellua multorum est capitum,  
HORAT., epist. I, 1, v. 76.

Et du péril qui le menace  
Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet!  
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait?  
A ce reproche l'assemblée,  
Par l'apologue réveillée,  
Se donne entière à l'orateur.  
Un trait de fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athène en ce point; et moi-même,  
Au moment que je fais cette moralité,  
Si Peau-d'âne m'étoit conté<sup>1</sup>,  
J'y prendrois un plaisir extrême.  
Le monde est vieux, dit-on : je le crois; cependant  
Il le faut amuser encor comme un enfant.

## FABLE V.

*L'Homme et la Puce*<sup>2</sup>.

PAR des vœux importuns nous fatiguons les dieux,  
Souvent pour des sujets même indignes des hommes :

<sup>1</sup> C'est bien au conte de *Peau d'âne*, écrit pour l'amusement des enfants, auquel La Fontaine fait ici allusion, et non pas à la cent vingt-neuvième nouvelle de Bonaventure des Perriers, comme l'a prétendu un commentateur de notre poète. Ferrault a mis en vers le conte de *Peau d'âne*, et il a été publié séparément avec la nouvelle de *Grisélidis* de Boccace, versifiée par le même auteur, mais postérieurement à cette fable. Ces contes de fées, rajeunis du temps de Louis XIV, ont une origine plus ancienne.

<sup>2</sup> *Æsop.*, 62, 194.



Il semble que le ciel sur tous tant que nous sommes  
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux,  
Et que le plus petit de la race mortelle,  
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,  
Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens,  
Comme a'il s'agissoit des Grecs et des Troyens.

Un sot par une puce eut l'épaule mordue.  
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.  
Hercule, ce dit-il, tu devois bien purger  
La terre de cette hydre au printemps revenue!  
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue  
Tu n'en perdes la race afin de me venger!

Pour tuer une puce, il vouloit obliger  
Ces dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

### FABLE VI.

*Les Femmes et le Secret*<sup>1</sup>.

Rien ne pèse tant qu'un secret :  
Le porter loin est difficile aux dames ;  
Et je sais même sur ce fait  
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria,  
La nuit, étant près d'elle : O dieux ! qu'est-ce cela ?

<sup>1</sup> Abstemius, 129.

Je n'en puis plus ! on me déchire !  
Quoi ! j'accouche d'un œuf ! — D'un œuf ! — Oui, le voilà  
Frais et nouveau pondu : gardez bien de le dire ;  
On m'appelleroit poule. Enfin n'en parlez pas.

La femme, neuve sur ce cas,  
Ainsi que sur mainte autre affaire,  
Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire ;  
Mais ce serment s'évanouit  
Avec les ombres de la nuit.  
L'épouse, indiscrete et peu fine,  
Sort du lit quand le jour fut à peine levé ;  
Et de courir chez sa voisine :

Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé ;  
N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre :  
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.

Au nom de Dieu, gardez-vous bien  
D'aller publier ce mystère.

Vous moquez-vous ? dit l'autre : ah ! vous ne savez guère  
Quelle je suis. Allez, ne craignez rien.

La femme du pondeur : s'en retourne chez elle.  
L'autre grille déjà de conter la nouvelle :  
Elle va la repandre en plus de dix endroits :

Au lieu d'un œuf elle en dit trois.

Ce n'est pas encor tout ; car une autre commère  
En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait :

Précaution peu nécessaire ;

Car ce n'étoit plus un secret.

Comme le nombre d'œufs, grace à la renommée,

<sup>1</sup> Mot de la création du notre poète, si bien adapté à cette  
historiette qu'on ne pourroit peut-être l'employer ailleurs.

De bouche en bouche alloit croissant,  
 Avant la fin de la journée  
 Ils se montoient à plus d'un cent.

## FABLE VII.

*Le Chien qui porte à son cou le diné de son Maître.*

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,  
 Ni les mains à celle de l'or :  
 Peu de gens gardent un trésor  
 Avec des soins assez fidèles.

Certain chien, qui portoit la pifance au logis,  
 S'étoit fait un collier du diné de son maître.  
 Il étoit tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être  
 Quand il voyoit un mets exquis;  
 Mais enfin il l'étoit : et, tous tant que nous sommes,  
 Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.  
 Chose étrange ! on apprend la tempérance aux chiens,  
 Et l'en ne peut l'apprendre aux hommes !

Ce chien-ci donc étant de la sorte atourné,  
 Un matin passe, et veut lui prendre le diné.  
 Il n'en eut pas toute la joie  
 Qu'il espéroit d'abord : le chien mit bas la proie  
 Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé.  
 Grand combat. D'autres chiens arrivent :

<sup>1</sup> Regnier, première partie, fable xvii.

Ils étoient de ceux-là qui vivent  
 Sur le public, et craignant peu les coups.  
 Notre chien, se voyant trop foible contre eux tous,  
 Et que la chair couroit un danger manifeste,  
 Voulut avoir sa part ; et, lui sage, il leur dit :  
 Point de courroux, messieurs ; mon lopin me suffit :  
 Faites votre profit du reste.  
 A ces mots, le premier, il vous happe un morceau,  
 Et chacun de tirer, le matin, la canaille,  
 A qui mieux mieux : ils firent tous ripaille ;  
 Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville  
 Où l'on met les deniers à la merci des gens.  
 Échevins, prévôt des marchands,  
 Tout fait sa main : le plus habile  
 Donne aux autres l'exemple, et c'est un passe-temps  
 De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.  
 Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,  
 Veut défendre l'argent, et dit le moindre mot,  
 On lui fait voir qu'il est un sot.  
 Il n'a pas de peine à se rendre :  
 C'est bientôt le premier à prendre.

<sup>1</sup> VAB., édit. de 1678 : *En croignant*. Mais La Fontaine a consigné la leçon du texte dans l'errata qui est à la suite de la préface du tome VI.



## FABLE VIII.

*Le Rieur et les Poissons*<sup>1</sup>.

On cherche les rieurs ; et moi je les évite.  
 Cet art veut , sur tout autre , un suprême mérite :  
 Dieu ne créa que pour les sots  
 Les méchants diseurs de bons mots.  
 J'en vais peut-être en une fable  
 Introduire un ; peut-être aussi  
 Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un rieur étoit à la table  
 D'un financier, et n'avoit en son coin  
 Que de petits poissons : tous les gros étoient loin.  
 Il prend donc les menus , puis leur parle à l'oreille ;  
 Et puis il feint , à la pareille ,  
 D'écouter leur réponse. On demeura surpris :  
 Cela suspendit les esprits.  
 Le rieur alors , d'un ton sage,  
 Dit qu'il craignoit qu'un sien ami,  
 Pour les grandes Indes parti,  
 N'eût depuis un an fait naufrage.  
 Il s'en informoit donc à ce menu fretin :

<sup>1</sup> Abstemijs , 118. C'est l'anecdote du poète Philoxène de Cythère , racontée par Athénée , l. I, ch. vi, t. I, p. 32 et 33 de la traduction française.

Mais tous lui répondoient qu'ils n'étoient pas d'un âge  
 A savoir au vrai son destin ;  
 Les gros en sauroient davantage.  
 N'en puis-je donc , messieurs , un gros interroger ?  
 De dire si la compagnie  
 Prit goût à sa plaisanterie ,  
 J'en doute ; mais enfin il les sut engager  
 A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire  
 Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus  
 Qui n'en étoient pas revenus ,  
 Et que depuis cent ans sous l'abyme avoient vus  
 Les anciens du vaste empire.

FABLE IX<sup>1</sup>.*Le Rat et l'Huitre*<sup>2</sup>.

Un rat , hôte d'un champ , rat de peu de cervelle ,  
 Des lares paternels un jour se trouva soulé.  
 Il laisse là le champ , le grain , et la javelle ,  
 Va courir le pays , abandonne son trou.  
 Sitôt qu'il fut hors de la case :  
 Que le monde , dit-il , est grand et spacieux !  
 Voilà les Apennins , et voici le Caucase !  
 La moindre taupinée étoit mont à ses yeux.

<sup>1</sup> Cette fable est la quatrième du recueil de *Fables et autres poésies* publié en 1671.

<sup>2</sup> Abstemijs , 1, *Æsop.*, 212, 290.



Au bout de quelques jours le voyageur arrive  
 En un certain canton où Thétis sur la rive  
 Avoit laissé mainte huitre; et notre rat d'abord  
 Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.  
 Certes, dit-il, mon père étoit un pauvre sire!  
 Il n'osoit voyager, craintif au dernier point.  
 Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire:  
 J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point.  
 D'un certain magister le rat tenoit ces choses,  
 Et les disoit à travers champs;  
 N'étant pas de ces rats qui, les livres rongeurs,  
 Se font savants jusques aux dents.  
 Parmi tant d'huitres toutes closes  
 Une s'étoit ouverte; et, baillant au soleil,  
 Par un doux zéphyr réjouie,  
 Humoit l'air, respiroit, étoit épanouie,  
 Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, n'empareil.  
 D'aussi loin que le rat voit cette huitre qui bâille:  
 Qu'aperçois-je? dit-il; c'est quelque victuaille!  
 Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,  
 Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais.  
 Là-dessus maître rat, plein de belle espérance,  
 Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,

\* Allusion à un passage de Rabelais, liv. I, ch. xxxiii, t. 1, p. 123. Quand on propose à Pierochole la conquête du monde, et qu'on lui fait traverser en idée, avec toute sa suite, les trois Arabies, il dit: « Ha! pauvres gents, que hoïrons-nous par ces « déserts? » On lui répond qu'on a pourvu à tout, et que la caravane de la Mecque s'y trouve, et lui fournit du pain et du vin. « Veïré (dit Pierochole), mais nous ne busmes point frais. »

Se sent pris comme aux laes; car l'huitre tout d'un coup  
 Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement:

Nous y voyons premièrement  
 Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience  
 Sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement;  
 Et puis nous y pouvons apprendre  
 Que tel est pris qui croyoit prendre.

FABLE X.

*L'Ours et l'Amateur des jardins* <sup>1</sup>.

CERTAIN ours montagnard, ours à demi léché,  
 Confiné par le Sort dans un bois solitaire,  
 Nouveau Bellérophon <sup>2</sup>, vivoit seul et caché.  
 Il fût devenu fou: la raison d'ordinaire  
 N'habite pas long-temps chez les gens séquestrés.  
 Il est bon de parler, et meilleur de se taire;  
 Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.

Nul animal n'avoit affaire

Dans les lieux que l'ours habitoit;

Si bien que, tout ours qu'il étoit,

<sup>1</sup> Les Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman, t. II, p. 180: le Jardinier et l'Ourse.

<sup>2</sup> Le vainqueur de la Chimère, qui, ayant eu le malheur de tuer son frère, fut plongé dans une mélancolie si profonde qu'elle ne finit qu'avec sa vie.

Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.  
Pendant qu'il se livroit à la mélancolie ;

Non loin de là certain vieillard

S'ennuyoit aussi de sa part.

Il aimoit les jardins , étoit prêtre de Flore ;

Il fêtoit de Pomone encore.

Ces deux emplois sont beaux ; mais je voudrois parmi

Quelque doux et discret ami.

Les jardins parlent peu , si ce n'est dans mon livre :

De façon que , lassé de vivre

Avec des gens muets , notre homme , un beau matin ,  
Va chercher compagnie , et se met en campagne.

L'ours , porté d'un même dessein <sup>1</sup>,

Venoit de quitter sa montagne.

Tous deux , par un cas surprenant ,

Se rencontrent en un tournant.

L'homme eut peur : mais comment esquiver ? et que faire ?

Se tirer en Gascon d'une semblable affaire

Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.

L'ours , très mauvais complimenteur ,

Lui dit : Viens-t'en me voir. L'autre reprit : Seigneur ,

Vous voyez mon logis ; si vous me vouliez faire

Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas ,

J'ai des fruits , j'ai du lait : ce n'est peut-être pas

De nos seigneurs les ours le manger ordinaire <sup>2</sup> ;

Mais j'offre ce que j'ai. L'ours l'accepte ; et d'aller.

Les voilà bons amis avant que d'arriver :

<sup>1</sup> VAR. *Destin* , dans quelques éditions modernes ; mais c'est une mauvaise leçon qu'aucune édition originale n'autorise.

<sup>2</sup> L'ours commun est frugivore.

Arrivés , les voilà se trouvant bien ensemble ;

Et bien qu'on soit , à ce qu'il semble ,

Beaucoup mieux seul qu'avec des sots ,

Comme l'ours en un jour ne disoit pas deux mots ,

L'homme pouvoit sans bruit vaquer à son ouvrage.

L'ours alloit à la chasse , apportoit du gibier ;

Faisoit son principal métier

D'être bon émoucheur ; écartoit du visage

De son ami dormant ce parasite ailé

Que nous avons mouche appelé.

Un jour que le vieillard dormoit d'un profond somme ,

Sur le bout de son nez une allant se placer

Mit l'ours au désespoir ; il eut beau la chasser.

Je t'attraperai bien , dit-il ; et voici comme.

Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur

Vous empoigne un pavé , le lance avec roideur ,

Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche ;

Et , non moins bon archer que mauvais raisonneur ,

Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ;

Mieux vaudroit un sage ennemi.



## FABLE XI.

*Les deux Amis<sup>1</sup>.*

Deux vrais amis vivoient au Monomotapa;  
L'un ne possédoit rien qui n'appartint à l'autre.  
Les amis de ce pays-là  
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupoit au sommeil,  
Et mettoit à profit l'absence du soleil,  
Un de nos deux amis sort du lit en alarme;  
Il court chez son intime, éveille les valets:  
Morphée avoit touché le seuil de ce palais.  
L'ami couché s'étonne; il prend sa bourse, il s'arme,  
Vient trouver l'autre, et dit: Il vous arrive peu  
De courir quand on dort; vous me paraissez homme  
A mieux user du temps destiné pour le somme:  
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu?  
En voici. S'il vous est venu quelque querelle,  
J'ai mon épée; allons. Vous ennuyez-vous point  
De coucher toujours seul? une esclave assez belle  
Étoit à mes côtés; voulez-vous qu'on l'appelle?  
Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point:  
Je vous rends grace de ce zèle.  
Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu;

<sup>1</sup> *Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. II, p. 304: *Les deux Amis*.

J'ai craint qu'il ne fût vrai; je suis vite accouru.  
Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimoit le mieux? Que t'en semble, lecteur?  
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.  
Qu'un véritable ami est une douce chose!  
Il cherche vos besoins 'au fond de votre cœur;  
Il vous épargne la pudeur  
De les lui découvrir vous-même:  
Un songe<sup>2</sup>, un rien, tout lui fait peur  
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

## FABLE XII.

*Le Cochon, la Chèvre, et le Mouton<sup>3</sup>.*

UNE chèvre, un mouton, avec un cochon gras,  
Montés sur même char, s'en alloient à la foire.  
Leur divertissement ne les y portoit pas;  
On s'en alloit les vendre, à ce que dit l'histoire:  
Le charbon<sup>3</sup> n'avoit pas dessein

<sup>1</sup> VAR., édit. de 1678: *Une ombre*. Mais La Fontaine a changé ce mot au moyen de son errata.

<sup>2</sup> Esop., 179. Aphton., 30. Lokman, 19, p. 80 de la traduction de M. Marcel, 1803, 32-12.

<sup>3</sup> Charbon ou chareton, vieux mot pour charretier, voiturier.

Lors Marcel tost et vitement

Jetta jus tout son vestement.

A la rée se mist au has;

Le chareton ne le eut pas.

*Roman du second Renard*, fol. 26, cité par Roquefort.

De les mener voir Tabarin ;  
 Dom pourceau crioit en chemin  
 Comme s'il avoit eu cent bouchers à ses trousses :  
 C'étoit une clameur à rendre les gens sourds.  
 Les autres animaux , créatures plus douces ,  
 Bonnes gens , s'étonnoient qu'il criât au secours ;  
 Ils ne voyoient nul mal à craindre.  
 Le charton dit au porc ; Qu'as-tu tant à te plaindre ?  
 Tu nous étourdis tous : que ne te tiens-tu coi ?  
 Ces deux personnes-ci , plus honnêtes que toi ,  
 Devroient t'apprendre à vivre , ou du moins à te taire :  
 Regarde ce mouton ; a-t-il dit un seul mot ?  
 Il est sage. Il est un sot ,  
 Repartit le cochon : s'il savoit son affaire ,  
 Il crieroit , comme moi , du haut de son gosier ;  
 Et cette autre personne honnête  
 Crierait tout du haut de sa tête.  
 Ils pensent qu'on les veut seulement décharger ,  
 La chèvre de son lait , le mouton de sa laine :

<sup>1</sup> Tabarin étoit le bouffon gagé d'un nommé Mondor , vendeur de baume et d'onguent , qui avoit établi son théâtre sur la place du Pont-Neuf , du côté de la place Dauphine , au commencement du dix-septième siècle. Les farces comiques et ordurières qui y furent jouées eurent un succès prodigieux , et servirent à doper et à divertir la cour et la ville. Tabarin en acquit une telle célébrité qu'on imprima ses lazzi , et que ce recueil eut six éditions ; il est intitulé *Recueil général des fantaisies de Tabarin , divisé en deux parties*, etc. Paris , 1625. Cette fable de La Fontaine et quelques vers de Boileau ont procuré à Tabarin une sorte d'immortalité qu'il n'auroit pas obtenue par son insipide recueil et par son ignoble talent.

Je ne sais pas s'ils ont raison ;  
 Mais quant à moi , qui ne suis bon  
 Qu'à manger , ma mort est certaine.  
 Adieu mon toit et ma maison.

Dom pourceau raisonnoit en subtil personnage :  
 Mais que lui servoit-il ? Quand le mal est certain ,  
 La plainte ni la peur ne changent le destin ;  
 Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

.....

### FABLE XIII.

*Tircis et Amarante.*

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY <sup>1</sup>.

J'avois Ésope quitté ,  
 Pour être tout à Boccace <sup>2</sup> ;

<sup>1</sup> La Fontaine étoit , ainsi que de Maucroy son ami , fort lié avec les Bruslart de Sillery , et on trouve encore dans ses œuvres diverses une épître adressée à un chevalier de Sillery , probablement frère ou parent de celle à qui cette fable est dédiée. ( Voyez la *Vie de F. de Maucroy* dans les *nouvelles œuvres diverses de J. de La Fontaine et de F. de Maucroy* , 1820 , in-8<sup>o</sup> , p. 206. )

<sup>2</sup> Un grand nombre de fables de notre poète sont tirées d'Ésope , et il a puisé dans Boccace les sujets de plusieurs de ses contes. Il en avoit publié un recueil en 1675 , dont la vente avoit été interdite par sentence de police , ce qui ne l'empêchoit pas d'avouer qu'il s'occupoit encore à composer de nouveaux



Mais une divinité  
 Veut revoir sur le Parnasse  
 Des fables de ma façon.  
 Or, d'aller lui dire, Non,  
 Sans quelque valable excuse,  
 Ce n'est pas comme on en use  
 Avec des divinités,  
 Surtout quand ce sont de celles  
 Que la qualité de Belles  
 Fait reines des volontés.  
 Car, afin que l'on le sache,  
 C'est Sillery qui s'attache  
 A vouloir que, de nouveau,  
 Sire loup, sire corbeau,  
 Chez moi se parlent en rime.  
 Qui dit Sillery dit tout :  
 Peu de gens en leur estime  
 Lui refusent le haut bout;  
 Comment le pourroit-on faire ?  
 Pour venir à notre affaire,  
 Mes contes, à son avis,  
 Sont obscurs : les beaux esprits  
 N'entendent pas toute chose<sup>1</sup>.

contes. Peut-être aussi cet aveu prouve-t-il que la composition de cette fable est antérieure à l'année 1675. Quoi qu'il en soit, il inséra de nouveaux contes parmi d'autres poésies de lui, publiées postérieurement à cette fable, en 1682 et en 1685. (Voyez à ce sujet, la préface qui est en tête du tome IV de cette édition.)

<sup>1</sup> Une demoiselle qui ne craignoit pas d'avouer qu'elle avoit

Faisons donc quelques récits  
 Qu'elle déchiffre sans glose :  
 Amenons des bergers; et puis nous rimerons  
 Ce que disent entre eux les loups et les moutons.

Tircis disoit un jour à la jeune Amarante :  
 Ah! si vous connoissiez comme moi certain mal  
 Qui nous plaît et qui nous enchante,  
 Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal!  
 Souffrez qu'on vous le communique;  
 Croyez-moi, n'ayez point de peur :  
 Voudrois-je vous tromper, vous, pour qui je me pique  
 Des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur?  
 Amarante aussitôt répliqua :  
 Comment l'appellez-vous, ce mal? quel est son nom?—  
 L'amour.—Ce mot est beau! dites-moi quelques marques  
 A quoi je le pourrai connoître : que sent-on?—  
 Des peines près de qui le plaisir des monarques  
 Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plaît  
 Toute seule en une forêt.  
 Se mire-t-on près d'un rivage,  
 Ce n'est pas soi qu'on voit; on ne voit qu'une image  
 Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux :  
 Pour tout le reste on est sans yeux.  
 Il est un berger du village  
 Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :  
 On soupire à son souvenir;

lu les contes de notre poète, devoit désirer faire croire qu'elle ne les comprenoit pas bien. Il est étonnant qu'un esprit aussi délié que Champfort n'ait pas entendu le sens de cette phrase, ni aperçu l'ironie fine et délicate qu'elle renferme.



On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire ;  
 On a peur de le voir, encor qu'on le désire.  
 Amarante dit à l'instant :  
 Oh ! oh ! c'est là ce mal que vous me prêchez tant !  
 Il ne m'est pas nouveau : je pense le connoître.  
 Tircis à son but croyoit être,  
 Quand la belle ajouta : Voilà tout justement  
 Ce que je sens pour Clidamant.  
 L'autre pensa mourir de dépit et de honte.

Il est force gens comme lui,  
 Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,  
 Et qui font le marché d'autrui.

#### FABLE XIV.

*Les Obsèques de la Lionne* 1.

La femme du lion mourut ;  
 Aussitôt chacun accourut  
 Pour s'acquitter envers le prince  
 De certains compliments de consolation,  
 Qui sont surcroît d'affliction.  
 Il fit avertir sa province  
 Que les obsèques se feroient  
 Un tel jour, en tel lieu ; ses prévôts y seroient

<sup>1</sup> Abstemius, 148.

Pour régler la cérémonie,  
 Et pour placer la compagnie.  
 Jugez si chacun s'y trouva.  
 Le prince aux cris s'abandonna,  
 Et tout son antre en résonna :  
 Les lions n'ont point d'autre temple.  
 On entendit, à son exemple,  
 Rugir en leur patois messieurs les courtisans.

Je définis la cour, un pays où les gens,  
 Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,  
 Sont ce qu'il plait au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,  
 Tâchent au moins de le paroître 1.  
 Peuple caméléon, peuple singe du maître ;  
 On diroit qu'un esprit anime mille corps :  
 C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.

Pour revenir à notre affaire,  
 Le cerf ne pleura point. Comment l'eût-il pu faire ?  
 Cette mort le vengeoit : la reine avoit jadis  
 Étranglé sa femme et son fils.  
 Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,  
 Et soutint qu'il l'avoit vu rire.  
 La colère du roi, comme dit Salomon,  
 Est terrible, et surtout celle du roi lion ;  
 Mais ce cerf n'avoit pas accoutumé de lire.  
 Le monarque lui dit : Chétif hôte des bois,

<sup>1</sup> Var. Édit. de 1678 : *Parétre*. La Fontaine a écrit ainsi ce mot pour rimer, aux yeux comme à l'oreille, avec le vers précédent, et par une licence commune aux poètes de son temps.

On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire ;  
 On a peur de le voir, encor qu'on le désire.  
 Amarante dit à l'instant :  
 Oh ! oh ! c'est là ce mal que vous me prêchez tant !  
 Il ne m'est pas nouveau : je pense le connoître.  
 Tircis à son but croyoit être,  
 Quand la belle ajouta : Voilà tout justement  
 Ce que je sens pour Clidamant.  
 L'autre pensa mourir de dépit et de honte.

Il est force gens comme lui,  
 Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,  
 Et qui font le marché d'autrui.

#### FABLE XIV.

*Les Obsèques de la Lionne* 1.

La femme du lion mourut ;  
 Aussitôt chacun accourut  
 Pour s'acquitter envers le prince  
 De certains compliments de consolation,  
 Qui sont surcroît d'affliction.  
 Il fit avertir sa province  
 Que les obsèques se feroient  
 Un tel jour, en tel lieu ; ses prévôts y seroient

<sup>1</sup> Abstemius, 148.

Pour régler la cérémonie,  
 Et pour placer la compagnie.  
 Jugez si chacun s'y trouva.  
 Le prince aux cris s'abandonna,  
 Et tout son antre en résonna :  
 Les lions n'ont point d'autre temple.  
 On entendit, à son exemple,  
 Rugir en leur patois messieurs les courtisans.

Je définis la cour, un pays où les gens,  
 Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,  
 Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,  
 Tâchent au moins de le paroître 1.  
 Peuple caméléon, peuple singe du maître ;  
 On diroit qu'un esprit anime mille corps :  
 C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.

Pour revenir à notre affaire,  
 Le cerf ne pleura point. Comment l'eût-il pu faire ?  
 Cette mort le vengeoit : la reine avoit jadis  
 Étranglé sa femme et son fils.  
 Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,  
 Et soutint qu'il l'avoit vu rire.  
 La colère du roi, comme dit Salomon,  
 Est terrible, et surtout celle du roi lion ;  
 Mais ce cerf n'avoit pas accoutumé de lire.  
 Le monarque lui dit : Chétif hôte des bois,

<sup>1</sup> Var. Édit. de 1678 : *Parétre*. La Fontaine a écrit ainsi ce mot pour rimer, aux yeux comme à l'oreille, avec le vers précédent, et par une licence commune aux poètes de son temps.

Tu ris! tu ne suis pas ces gémissantes voix!  
 Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes

Nos sacrés ongles : venez, loups,

Vengez la reine; immolez, tous,

Ce traître à ses augustes mânes.

Le cerf reprit alors : Sire, le temps des pleurs

Est passé; la douleur est ici superflue.

Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,

Tout près d'ici m'est apparue;

Et je l'ai d'abord reconnue.

Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,

Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.

Aux champs élyséens j'ai goûté mille charmes,

Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.

Laisse agir quelque temps le désespoir du roi.

J'y prends plaisir. A peine on eut ouï la chose,

Qu'on se mit à crier : Miracle! Apothéose!

Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les rois par des songes,

Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges :

Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,

Ils gèberont l'appât; vous serez leur ami.

## FABLE XV.

*Le Rat et l'Éléphant*<sup>1</sup>.

Se croire un personnage est fort commun en France :

On y fait l'homme d'importance,

Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.

C'est proprement le mal françois :

La sottise vanité nous est particulière.

Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière :

Leur orgueil me semble, en un mot,

Beaucoup plus fou, mais pas si sot.

Donnons quelque image du nôtre,

Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un rat des plus petits voyoit un éléphant

Des plus gros, et railloit le marcher un peu lent

De la bête de haut parage,

Qui marchoit à gros équipage.

Sur l'animal à triple étage

Une sultane de renom,

Son chien, son chat, et sa guenon,

Son perroquet, sa vieille, et toute sa maison,

S'en alloient en pèlerinage.

<sup>1</sup>Phèdr., I, 28. Cette fable de Phèdre est combinée ici avec un passage de maître Nicole Glotelet, dans son apologie pour Clément Marot. (Voyez *Oeuvres de Clément Marot*, t. VI, p. 150, édit. de 1731, in-12.)



Le rat s'étonnoit que les gens  
 Fussent touchés de voir cette pesante masse :  
 Comme si d'occuper ou plus ou moins de place  
 Nous rendoit, disoit-il, plus ou moins importants !  
 Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes ?  
 Seroit-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants ?  
 Nous ne nous prison pas, tout petits que nous sommes,  
 D'un grain moins que les éléphants.  
 Il en auroit dit davantage ;  
 Mais le chat, sortant de sa cage,  
 Lui fit voir en moins d'un instant  
 Qu'un rat n'est pas un éléphant.

## FABLE XVI.

*L'Horoscope<sup>1</sup>.*

Où rencontre sa destinée  
 Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter<sup>2</sup>.

Un père eut pour toute lignée  
 Un fils qu'il aimait trop, jusques à consulter

<sup>1</sup> Herodot., Hist. I. 34-43, t. I, p. 41, édit. de Schweigh :  
 Élien, Hist. anim., liv. VII, ch. XVI, pag. 196 et 232, édit.  
 de Schneider, 1784, in-8°. Plin., liv. X, 3, a raconté l'aventure  
 d'Eschyle.

<sup>2</sup> ..... Multi ad fatum  
 Ventre suum dum fata timent.  
 Senec., OEdip.

Sur le sort de sa géniture  
 Les diseurs de bonne aventure.  
 Un de ces gens lui dit que des lions surtout  
 Il éloignât l'enfant jusques à certain âge ;  
 Jusqu'à vingt ans, point davantage.  
 Le père, pour venir à bout  
 D'une précaution sur qui rouloit la vie  
 De celui qu'il aimoit, défendit que jamais  
 On lui laissât passer le seuil de son palais.  
 Il pouvoit, sans sortir, contenter son envie,  
 Avec ses compagnons tout le jour badiner,  
 Sauter, courir, se promener.  
 Quand il fut en l'âge où la chasse  
 Plait le plus aux jeunes esprits,  
 Cet exercice avec mépris  
 Lui fut dépeint; mais, quoi qu'on fasse,  
 Propos, conseil, enseignement,  
 Rien ne change un tempérament.  
 Le jeune homme, inquiet, ardent, plein de courage,  
 A peine se sentit des bouillons d'un tel âge  
 Qu'il soupira pour ce plaisir.  
 Plus l'obstacle étoit grand, plus fort fut le désir.  
 Il savoit le sujet des fatales défenses ;  
 Et comme ce logis, plein de magnificences,  
 Abondoit partout en tableaux,  
 Et que la laine et les pinceaux  
 Traçoient de tous côtés chasses et paysages,  
 En cet endroit des animaux,  
 En cet autre des personnages,  
 Le jeune homme s'émeut, voyant peint un lion :  
 Ah! monstre! cria-t-il; c'est toi qui me fais vivre

Dans l'ombre et dans les fers! A ces mots il se livre

Aux transports violents de l'indignation,

Porta le poing sur l'innocente bête.

Sous la tapisserie un clou se rencontra :

Ce clou le blesse, il pénétra

Jusqu'aux ressorts de l'ame; et cette chère tête,

Pour qui l'art d'Esculape en vain fit ce qu'il put,

Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut<sup>1</sup>.

Même précaution nuit au poète • Eschyle.

Quelque devin le menaca, dit-on,

De la chute d'une maison.

Aussitôt il quitta la ville,

<sup>1</sup> M. Solvet dit, dans ses *Études sur La Fontaine* (t. II, p. 77), qu'une aventure semblable à celle qui est racontée dans cet apologue est arrivée au célèbre poète Dryden et à son fils. Ce fait est faux. Il a été inventé par une certaine femme nommée Elisabeth Thomas, avec laquelle Dryden étoit fort lié, et qu'il a célébrée sous le nom de Corinne. Pour se tirer de prison, où elle avoit été renfermée pour dettes, elle imagina, trente ans après la mort du célèbre poète son ami, d'écrire sur son compte des anecdotes dont elle connoissoit bien elle-même toute la fausseté : elle a trompé ainsi ses contemporains et la postérité, et même jusqu'au judicieux Johnson; mais ses impostures ont été habilement dévoilées par l'habile et savant biographe de Dryden, M. E. Malone, qui a rétabli, d'après des preuves authentiques, les faits dans toute leur exactitude, et dissipé les mensonges qui avoient pris la place de la vérité. (Voyez *The Critical and Miscellaneous prose works of John Dryden*, in-8, 1800, tom. I, pag. 404-421.)

<sup>2</sup> Poète est ici de deux syllâbes, comme dans la fable vii du livre IX.

Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux.

Un aigle, qui portoit en l'air une tortue,

Passa par là, vit l'homme, et sur sa tête nue,

Qui parot un morceau de rocher à ses yeux,

Étant de cheveux dépourvue,

Laissa tomber sa proie afin de la casser :

Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte

Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux

Que craint celui qui le consulte;

Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.

Je ne crois point que la Nature

Se soit lié les mains, et nous les lie encor

Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort :

Il dépend d'une conjoncture

De lieux, de personnes, de temps;

Non des conjonctions de tous ces charlatans.

Ce berger et ce roi sont sous même planète;

L'un d'eux porte le sceptre, et l'autre la houlette.

Jupiter! le vouloit ainsi.

Qu'est-ce que Jupiter? un corps sans connoissance.

D'où vient donc que son influence

Agit différemment sur ces deux hommes-ci?

Puis comment pénétrer jusques à notre monde?

Comment percer des airs la campagne profonde?

Percer Mars, le Soleil, et des vides sans fin?

Un atome le peut détourner en chemin :

Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope?

<sup>1</sup> Il est ici planète.



L'état où nous voyons l'Europe<sup>1</sup>  
 Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu :  
 Que ne l'a-t-il donc dit ? Mais nul d'eux ne l'a su.  
 L'immense éloignement, le point, et sa vitesse,

Celle aussi de nos passions,  
 Permettent-ils à leur foiblesse

De suivre pas à pas toutes nos actions ?  
 Notre sort en dépend : sa course entresuivie  
 Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas ;  
 Et ces gens veulent au compas  
 Tracer le cours de notre vie !

Il ne se faut point arrêter  
 Aux deux faits ambigus que je viens de conter.  
 Ce fils par trop chéri, ni le bon homme Eschyle,  
 N'y font rien : tout aveugle et menteur qu'est cet art,  
 Il peut frapper au but une fois entre mille ;  
 Ce sont des effets du hasard.

FABLE XVII.

*L'Âne et le Chien* 2.

Il se faut entr'aider ; c'est la loi de nature.  
 L'âne un jour pourtant s'en moqua :  
 Et ne sais comme il y manqua ;  
 Car il est bonne créature.

<sup>1</sup> Lorsque La Fontaine composoit cette fable, presque toute l'Europe étoit en guerre contre la France.

<sup>2</sup> Abstemius, 109.

Il alloit par pays, accompagné du chien,  
 Gravement sans songer à rien ;  
 Tous deux suivis d'un commun maître.  
 Ce maître s'endormit. L'âne se mit à paître :  
 Il étoit alors dans un pré  
 Dont l'herbe étoit fort à son gré.  
 Point de chardons pourtant ; il s'en passa pour l'heure :  
 Il ne faut pas toujours être si délicat ;  
 Et faute de servir ce plat,  
 Rarement un festin demeure.  
 Notre baudet s'en sut enfin  
 Passer pour cette fois. Le chien mourant de faim,  
 Lui dit : Cher compagnon, baisse-toi, je te prie :  
 Je prendrai mon diné dans le panier au pain.  
 Point de réponse ; mot<sup>1</sup> : le roussin d'Arcadie  
 Craignit qu'en perdant un moment  
 Il ne perdit un coup de dent.  
 Il fit long-temps la sourde oreille.  
 Enfin il répondit : Ami, je te conseille  
 D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;  
 Car il te donnera sans faute à son réveil  
 Ta portion accoutumée :  
 Il ne sauroit tarder beaucoup.  
 Sur ces entrefaites un loup  
 Sort du bois, et s'en vient : autre bête affamée.  
 L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.  
 Le chien ne bouge, et dit : Ami, je te conseille  
 De fuir en attendant que ton maître s'éveille ;  
 Il ne sauroit tarder : détale vite, et cours.

<sup>1</sup> Pas un mot. Ellipse.

Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire :  
On t'a ferré de neuf ; et, si tu me veux croire,  
Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau discours,  
Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide <sup>1</sup>.

FABLE XVIII.

*Le Bassa et le Marchand*

Un marchand grec en certaine contrée  
Faisoit trafic. Un bassa <sup>2</sup> l'appuyoit ;  
De quoi le Grec en bassa le payoit,  
Non en marchand : tant c'est chère denrée  
Qu'un protecteur ! Celui-ci coutoit tant  
Que notre Grec s'alloit partout plaignant.  
Trois autres Turcs, d'un rang moindre en puissance,  
Lui vont offrir un support en commun.  
Eux trois vouloient moins de reconnoissance  
Qu'à ce marchand il n'en coutoit pour un.  
Le Grec écoute, avec eux il s'engage ;  
Et le bassa du tout est averti :  
Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage.

<sup>1</sup> La Fontaine a déjà dit :

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir.

Liv. VI, fab. xvi.

<sup>2</sup> Un hacha ou pacha.

A ces gens-là quelque méchant parti,  
Les prévenant, les chargeant d'un message  
Pour Mahomet, droit en son paradis,  
Et sans tarder ; sinon ces gens unis  
Le prévindront, bien certains qu'à la ronde  
Il a des gens tout prêts pour le venger :  
Quelque poison l'enverra protéger  
Les trafiquants qui sont en l'autre monde.  
Sur cet avis le Turc se comporta  
Comme Alexandre <sup>1</sup> ; et, plein de confiance,  
Chez le marchand tout droit il s'en alla,  
Se mit à table. On vit tant d'assurance  
En ses discours et dans tout son maintien,  
Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.  
Ami, dit-il, je sais que tu me quittes ;  
Même l'on veut que j'en craigne les suites ;  
Mais je te crois un trop homme de bien ;  
Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage.  
Je n'en dis pas là-dessus davantage.  
Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,  
Écoute-moi : sans tant de dialogue  
Et de raisons qui pourroient t'ennuyer,  
Je ne te veux conter qu'un apologue.

Il étoit un berger, son chien, et son troupeau.  
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendoit faire  
D'un dogue de qui l'ordinaire

<sup>1</sup> Qui but la médecine que lui présenta son médecin Philippe au moment où il venoit de recevoir une lettre qui lui annonçoit que celui-ci vouloit l'empoisonner. (Arrian., l. II, c. xiv ; Justin., l. XI, c. viii ; Plutarq., *In Alexandro*, p. 28.)

Étoit un pain entier. Il falloit bien et beau  
Donner cet animal au seigneur du village.

Lui, berger, pour plus de ménage,  
Auroit deux ou trois mâtimeaux,

Qui, lui dépensant moins, veilleroient aux troupeaux  
Bien mieux que cette bête seule.

Il mangeoit plus que trois; mais on ne disoit pas

Qu'il avoit aussi triple gueule

Quand les loups livroient des combats.  
Le berger s'en défait; il prend trois chiens de taille  
A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.

Le troupeau s'en sentit; et tu te sentiras

Du choix de semblable canaille.

Si tu fais bien, tu reviendras à moi.

Le Grec le crut.

Ceci montre aux provinces  
Que, tout compté, mieux vaut en bonne foi  
S'abandonner à quelque puissant roi  
Que s'appuyer de plusieurs petits princes.

### FABLE XIX.

*L'avantage de la Science.*

Entre deux bourgeois d'une ville  
S'émut<sup>1</sup> jadis un différent :

<sup>1</sup> Absternius, 145.

<sup>2</sup> Survint, s'éleva. Racine a dit dans le même sens :

Ces jours passés, chez un vieil historien,  
Un chroniqueur émut la question.

L'un étoit pauvre, mais habile;  
L'autre, riche, mais ignorant.  
Celui-ci sur son concurrent  
Vouloit emporter l'avantage;  
Pretendoit que tout homme sage  
Étoit tenu de l'honorer.

C'étoit tout homme sot : car pourquoi révéler  
Des biens dépourvus de mérite ?

La raison m'en semble petite.

Mon ami, disoit-il souvent

Au savant,

Vous vous croyez considérable :

Mais, dites-moi, tenez-vous table ?

Que sert à vos pareils de lire incessamment<sup>1</sup> ?

Ils sont toujours logés à la troisième chambre<sup>2</sup>,

Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,

Ayant pour tout laquais leur ombre seulement<sup>3</sup>.

La république a bien affaire

De gens qui ne dépensent rien !

Je ne sais d'homme nécessaire

Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.

Nous en usons, Dieu sait ! notre plaisir occupe

L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,

<sup>1</sup> Sans cesse. C'est dans ce sens que Boileau a dit :

La vieillesse chagrine incessamment amasse.

*Art poétique*, ch. III, v. 283.

Mais le mot *incessamment* signifie plus ordinairement *sans délai*.

<sup>2</sup> C'est-à-dire au troisième étage.

<sup>3</sup> *Quibus umbra sua famulatur unice.*

*Epistol. obscur. vivor.*



Et celle qui la porte, et vous, qui dédiez  
 A messieurs les gens de finance  
 De méchants livres bien payés.  
 Ces mots remplis d'impertinence  
 Eurent le sort qu'ils méritoient.  
 L'homme lettré se tut, il avoit trop à dire.  
 La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.  
 Mars détruisit le lieu que nos gens habitoient :  
 L'un et l'autre quitta sa ville.  
 L'ignorant resta sans asile ;  
 Il reçut partout des mépris :  
 L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.  
 Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots : le savoir a son prix.

## FABLE XX.

*Jupiter et les Tonnerres.*

JUPITER, voyant nos fautes,  
 Dit un jour, du haut des airs :  
 Remplissons de nouveaux hôtes  
 Les cantons de l'univers  
 Habités par cette race  
 Qui m'importune et me lasse.  
 Va-t'en, Mercure, aux enfers ;  
 Amène-moi la Furie

La plus cruelle des trois.  
 Race que j'ai trop chérie,  
 Tu périras cette fois !  
 Jupiter ne tarda guère  
 A modérer son transport.  
 O vous, rois, qu'il voulut faire  
 Arbitres de notre sort,  
 Laissez, entre la colère  
 Et l'orage qui la suit,  
 L'intervalle d'une nuit.

Le dieu dont l'aile est légère  
 Et la langue a des douceurs,  
 Alla voir les noires sœurs.  
 A Tisiphone et Mégère  
 Il préféra, ce dit-on,  
 L'impitoyable Aleeton.  
 Ce choix la rendit si fière  
 Qu'elle jura par Pluton  
 Que toute l'engeance humaine  
 Seroit bientôt du domaine,  
 Des déités de là-bas.  
 Jupiter n'approuva pas  
 Le serment de l'Euménide.  
 Il la renvoie ; et pourtant  
 Il lance un foudre à l'instant  
 Sur certain peuple perfide.  
 Le tonnerre, ayant pour guide  
 Le père même de ceux  
 Qu'il menaçoit de ses feux,  
 Se contenta de leur crainte.

Il n'embrasa que l'enceinte  
 D'un désert inhabité;  
 Tout père frappe à côté.  
 Qu'arriva-t-il? Notre engeance  
 Prit pied sur cette indulgence.  
 Tout l'Olympe s'en plaiguit;  
 Et l'assembleur de nuages  
 Jura le Styx, et promit  
 De former d'autres orages:  
 Ils seroient sûrs. On sourit;  
 On lui dit qu'il étoit père,  
 Et qu'il laissât, pour le mieux,  
 A quelqu'un des autres dieux  
 D'autres tonnerres à faire.  
 Vulcaïn<sup>1</sup> entreprit l'affaire.  
 Ce dieu remplit ses fourneaux  
 De deux sortes de carreaux<sup>2</sup>:  
 L'un jamais ne se fourvoie;  
 Et c'est celui que toujours

<sup>1</sup> VAN. La Fontaine, comme tous ses contemporains, écrit toujours *Vulcan*. Cette orthographe, plus conforme à l'étymologie, introduiroit dans ce vers une désagréable cacophonie.

<sup>2</sup> Le *carrel*, ou le *carreau*, ou *quarriau*, étoit une flèche fort grosse, dont le fer avoit une pointe triangulaire.

« Quiconque est arschier à Paris, il peut faire ars, *quarriaux*, et fleisches de tel fust, comme il lui plaist, ou de cor, ou de plusieurs pièces, ou d'une, et peut empêner *quarriaux* de tex pannes, comme il vaudra, soit de gelines ou d'autres. »

*Etablissement des métiers de Paris*, cité par M. Roquefort. Les poètes ont ensuite fait de *carreaux* le synonyme de *foudres*, et n'emploient ce mot qu'au pluriel.

L'Olympe en corps nous envoie:  
 L'autre s'écarte en son cours;  
 Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte;  
 Bien souvent même il se perd;  
 Et ce dernier en sa route  
 Nous vient du seul Jupiter.

## FABLE XXI.

*Le Faucon et le Chapon<sup>1</sup>.*

UNE traitresse voix bien souvent vous appelle;  
 Ne vous pressez donc nullement:  
 Ce n'étoit pas un sot, non, non, et croyez-m'en,  
 Que le chien de Jean de Nivelles<sup>2</sup>.

UN citoyen du Mans, chapon de son métier,  
 Étoit sommé de comparoître

<sup>1</sup> *Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. II, pag. 59: *Le Faucon et le Coq*.

<sup>2</sup> Allusion au proverbe qui dit, *Il ressemble au chien de Jean de Nivelles, qui s'enfuit quand on l'appelle*. La Fontaine paroit avoir ignoré l'origine de ce proverbe. qu'on raconte de la manière suivante: Jean II, duc de Montmorency, voyant que la guerre alloit se rallumer avec Louis XI et le duc de Bourgogne, fit sommer à son de trompe ses deux fils, *Jean de Nivelles* et *Louis de Fosseuse*, de quitter la Flandre, où ils avoient des biens considérables, et de venir servir le roi: aucun des deux ne voulut se rendre à cette sommation. Leur père irrité les traita de chiens, et les deshêrita.

Par-devant les lares du maître,  
 Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.  
 Tous les gens lui criaient, pour déguiser la chose :  
 Petit, petit, petit ! mais, loin de s'y fier,  
 Le Normand et demi laissoit les gens crier.  
 Serviteur, disoit-il ; votre appât est grossier :  
 On ne m'y tient pas ; et pour cause.  
 Cependant un faucon sur sa perche voyoit  
 Notre Manseau qui s'enfuyoit.  
 Les chapons ont en nous fort peu de confiance,  
 Soit instinct, soit expérience.  
 Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,  
 Devoit, le lendemain, être d'un grand soupé,  
 Fort à l'aise en un plat : honneur dont la volaille  
 Se seroit passée aisément.  
 L'oiseau chasseur lui dit : Ton peu d'entendement  
 Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille,  
 Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.  
 Pour moi, je sais chasser, et revenir au maître.  
 Le vois-tu pas à la fenêtre ?  
 Il l'attend : es-tu sourd ? Je n'entends que trop bien,  
 Repartit le chapon : mais que me veut-il dire ?  
 Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau ?  
 Reviendrais-tu pour cet appeau ?  
 Laisse-moi fuir ; cesse de rire  
 De l'indocilité qui me fait envoler  
 Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.  
 Si tu voyois mettre à la broche  
 Tous les jours autant de faucons  
 Que j'y vois mettre de chapons,  
 Tu ne me ferois pas un semblable reproche.

## FABLE XXII.

*Le Chat et le Rat*<sup>1</sup>.

QUATRE animaux divers, le chat grippe-fromage,  
 Triste oiseau le hibou, ronge-maille le rat,  
 Dame belette au long corsage<sup>2</sup>,  
 Toutes gens d'esprit scélérat,  
 Hantoient le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.  
 Tant y furent qu'un soir à l'entour de ce pin  
 L'homme tendit ses rets. Le chat, de grand matin,  
 Sort pour aller chercher sa proie.  
 Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie  
 Le filet : il y tombe, en danger de mourir ;  
 Et mon chat de crier ; et le rat d'accourir :  
 L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie ;  
 Il voyoit dans les lacs son mortel ennemi.  
 Le pauvre chat dit : Cher ami,

<sup>1</sup> Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman, t. III, p. 62-91 : Histoire du Rat et du Chat.

<sup>2</sup> La Fontaine a dit ailleurs, en parlant de la belette :  
 Damoiselle belette, au corps long et fluet.  
 Liv. III, fab. XVII.

L'animal à longue échine.

Liv. IV, fab. VI.

A ce sujet, un commentateur remarque avec raison que notre fabuliste sait changer son expression sans changer l'image.



Les marques de ta bienveillance  
Sont communes en mon endroit <sup>1</sup> ;  
Viens m'aider à sortir du piège où l'ignorance  
M'a fait tomber. C'est à bon droit  
Que seul entre les tiens , par amour singulière <sup>2</sup> ,  
Je t'ai toujours choyé , l'aimant comme mes yeux.  
Je n'en ai point regret , et j'en rends grace aux dieux.  
J'allois leur faire ma prière ,  
Comme tout dévot chat en use les matins.  
Ce réseau me retient : ma vie est en tes mains ;  
Viens dissoudre ces nœuds. Et quelle récompense  
En aurai-je ? reprit le rat.  
Je jure éternelle alliance  
Avec toi , repartit le chat.  
Dispose de ma griffe , et sois en assurance :  
Envers et contre tous je te protégerai ;  
Et la belette mangerai  
Avec l'époux de la chouette :  
Ils t'en veulent tous deux. Le rat dit : Idiot !  
Moi ton libérateur ! je ne suis pas si sot.  
Puis il s'en va vers sa retraite :  
La belette étoit près du trou.  
Le rat grimpe plus haut ; il y voit le hibou.  
Dangers de toutes parts : le plus pressant l'emporte.  
Ronge-maille retourne au chat , et fait en sorte  
Qu'il détache un chaînon , puis un autre , et puis tant

<sup>1</sup> C'est-à-dire à mon égard. Cette locution se trouve fréquemment dans Rabelais, et même dans Molière.

<sup>2</sup> Le mot *amour* étoit des deux genres, surtout en vers ; et Racine a dit *ma folle amour*. (*Iphigénie*, act. II, sc. 1.)

Qu'il dégage enfin l'hypocrite.  
L'homme paroît en cet instant ;  
Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.  
A quelque temps de là, notre chat vit de loin  
Son rat qui se tenoit alerte et sur ses gardes :  
Ah ! mon frère , dit-il , viens m'embrasser ; ton soin  
Me fait injure ; tu regardes  
Comme ennemi ton allié.  
Penses-tu que j'aie oublié  
Qu'après Dieu je te dois la vie ?  
Et moi , reprit le rat , penses-tu que j'oublie  
Ton naturel ? Aucun traité  
Peut-il forcer un chat à la reconnaissance ?  
S'assure-t-on sur l'alliance  
Qu'a faite la nécessité ?

## FABLE XXIII.

*Le Torrent et la Rivière* <sup>1</sup>.

Avec grand bruit et grand fracas  
Un torrent tomboit des montagnes :  
Tout fuyoit devant lui ; l'horreur suivoit ses pas ;  
Il faisoit trembler les campagnes.  
Nul voyageur n'osoit passer  
Une barrière si puissante :

<sup>1</sup> *Commire*, L. I, p. 301 : *Torrents et Fluvius*.

Un seul vit des voleurs; et, se sentant presser,  
 Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.  
 Ce n'étoit que menace et bruit sans profondeur :  
 Notre homme enfin n'eut que la peur.  
 Ce succès lui donnant courage,  
 Et les mêmes voleurs le poursuivaient toujours,  
 Il rencontra sur son passage  
 Une rivière dont le cours,  
 Image d'un sommeil doux, paisible, et tranquille,  
 Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile :  
 Point de bords escarpés, un sable pur et net.  
 Il entre; son cheval le met  
 A couvert des voleurs, mais non de Fonde noire :  
 Tous deux au Styx allèrent boire;  
 Tous deux, à nager malheureux,  
 Allèrent traverser, au séjour ténébreux,  
 Bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens sans bruit sont dangereux :  
 Il n'en est pas ainsi des autres <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Demissos animo et tacitos vitare memento,  
 Quod flumen tacitum est, forsitan latet aliis unda.

Caron., *Distich.*, liv. IV, c. 17.

## FABLE XXIV.

*L'Éducation* <sup>1</sup>.

LARIDON et César, frères dont l'origine  
 Venoit de chiens fameux, beaux, bien faits, et hardis,  
 A deux maîtres divers échus au temps jadis,  
 Hantoient, l'un les forêts, et l'autre la cuisine <sup>2</sup>.  
 Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom ;  
 Mais la diverse nourriture <sup>3</sup>  
 Fortifiant en l'un cette heureuse nature,  
 En l'autre l'altérant, un certain marmiton  
 Nomma celui-ci Laridon.  
 Son frère, ayant couru mainte haute aventure,  
 Mis maint cerf aux abois, maint sanglier <sup>4</sup> abattu,

<sup>1</sup> PLUTARQUE, dans le traité intitulé : *Comment il faut nourrir les enfants*, et dans les *Apophtegmes lacédémoniens*. (Voyez les *Œuvres de Plutarque*, traduites par Amyot, édit. 1802, t. XIII, p. 27; t. XVI, p. 61; ou t. I et II des *Œuvres morales*.)

<sup>2</sup> VAR. Édition de 1678 :

L'un hantait la forêt, et l'autre la cuisine.

Ce vers fut corrigé par l'auteur dans l'errata qui est à la suite de sa préface.

<sup>3</sup> Ce mot étoit autrefois, dans le style noble, synonyme d'éducation.

<sup>4</sup> Ce mot n'est ici que de deux syllabes, selon l'usage de ce temps. Desmarests, dans la préface de son poème de *Clovis*, se plaignoit que des innovateurs, sans autorité suffisante, voulus-

Fut le premier César que la gent<sup>1</sup> chienne ait eu.  
On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse  
Ne fit en ses enfants dégénérer son sang.  
Laridon, négligé, témoignoit sa tendresse

A l'objet le premier passant.

Il peupla tout de son engeance :

Tourne-broches<sup>2</sup> par lui rendus communs en France  
Y font un corps à part, gens fuyant les hasards,

Peuple antipode des Césars.

On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père :  
Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère.  
Faute de cultiver la nature et ses dons,  
Oh ! combien de Césars deviendront Laridons !

sent faire les mots *sanglier, ouvrier, bouclier*, et d'autres semblables, de trois syllabes, afin de les rendre plus faciles à prononcer, « tandis, ajoutoit-il, que depuis qu'on parle français on a toujours fait ces mots de deux syllabes. » L'usage a depuis décidé en faveur de ces innovateurs obscurs dont Desmarests se plaignoit.

<sup>1</sup> La nation, la race. L'emploi de ce mot, en ce sens, est fréquent chez nos vieux poètes.

<sup>2</sup> On appelle ainsi des chiens dressés à faire tourner une roue qui met en mouvement le tourne-broche.

FABLE XXV.

*Les deux Chiens et l'Ane mort<sup>1</sup>.*

LES vertus devoient être sœurs,  
Ainsi que les vices sont frères.

Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,  
Tous viennent à la file ; il ne s'en manque guères :  
J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,  
Peuvent loger sous même toit.

A l'égard des vertus, rarement on les voit  
Toutes en un sujet éminemment placées  
Se tenir par la main sans être dispersées.  
L'un est vaillant, mais prompt ; l'autre est prudent, mais  
Parmi les animaux, le chien se pique d'être [froid.

Soigneux et fidèle à son maître ;

Mais il est sot, il est gourmand ;

Témoins ces deux mâtins qui, dans l'éloignement,  
Virent un âne mort qui flottoit sur les ondes.

Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos chiens.

Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens :

Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes ;

J'y crois voir quelque chose. Est-ce un bœuf, un cheval ?

Eh ! qu'importe quel animal ?

Dit l'un de ces mâtins ; voilà toujours curée.

<sup>1</sup> Esop., 211, 289. Lokman, 36, p. 119, trad. de Marcel, 1803, in-12.



Le point est de l'avoir : car le trajet est grand ;  
 Et de plus , il nous faut nager contre le vent.  
 Buons toute cette eau ; notre gorge altérée  
 En viendra bien à bout : ce corps demeurera  
 Bientôt à sec ; et ce sera  
 Provision pour la semaine.

Voilà mes chiens à boire : ils perdirent Phaleine ,  
 Et puis la vie ; ils firent tant  
 Qu'on les vit crever à l'instant.

L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme ,  
 L'impossibilité disparoit à son ame.  
 Combien fait-il de vœux , combien perd-il de pas ;  
 S'outrant <sup>1</sup> pour acquérir des biens ou de la gloire !  
 Si j'arrondissois mes états !

Si je pouvois remplir mes coffres de ducats !  
 Si j'apprenois l'hébreu , les sciences , l'histoire !  
 Tout cela , c'est la mer à boire ;  
 Mais rien à l'homme ne suffit.

Pour fournir aux projets que forme un seul esprit ,  
 Il faudroit quatre corps ; encor , loin d'y suffire ,  
 A mi-chemin je crois que tous demeureroient :  
 Quatre Mathusalem bout à bout ne pourroient  
 Mettre à fin ce qu'un seul désire.

<sup>1</sup> S'excédant , se ruinant.

## FABLE XXVI.

*Démocrite et les Abdéritains <sup>1</sup>.*

Que j'ai toujours haï les pensers <sup>2</sup> du vulgaire !  
 Qu'il me semble profane , injuste , et téméraire <sup>3</sup> ,  
 Mettant de faux milieux entre la chose et lui ,  
 Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui !

Le maître d'Épicure en fit l'apprentissage.  
 Son pays le crut fou. Petits esprits ! Mais quoi !  
 Aucun n'est prophète chez soi.

Ces gens étoient les fous , Démocrite , le sage <sup>4</sup>.  
 L'erreur alla si loin qu'Abdère députa  
 Vers Hippocrate , et l'invita ,  
 Par lettres et par ambassade ,  
 A venir rétablir la raison du malade.  
 Notre concitoyen , disoient-ils en pleurant ,

<sup>1</sup> Diogène Laërce , que les commentateurs de notre poète citent au sujet de cette fable , n'a fait aucune mention de l'histoire qui s'y trouve racontée. Cette anecdote se lit dans une des lettres d'Hippocrate dont les critiques éclairés suspectent l'authenticité.

<sup>2</sup> Vieux mot que La Bruyère regrettoit , et qui exprime non seulement la même chose que le mot *pensée* , qu'on lui a substitué , mais encore la manière d'être de celui qui pense.

<sup>3</sup> Odi profanum vulgus et arceo.

HORAT. , lib. III , od. 1.

<sup>4</sup> Démocrite étoit le sage. Ellipse.

Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite.  
 Nous l'estimerions plus s'il étoit ignorant.  
 Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite :  
 Peut-être même ils sont remplis  
 De Démocrites infinis.

Non content de ce songe, il y joint les atomes,  
 Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes ;  
 Et, mesurant les cieus sans bouger d'ici-bas,  
 Il connoît l'univers, et ne se connoît pas.  
 Un temps fut qu'il savoit accorder les débats :  
 Maintenant il parle à lui-même.

Venez, divin mortel ; sa folie est extrême.  
 Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens ;  
 Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,  
 Quelles rencontres dans la vie

Le sort cause ! Hippocrate arriva dans le temps  
 Que celui qu'on disoit n'avoir raison ni sens  
 Cherchoit, dans l'homme et dans la bête.

Quel siège a la raison, soit le cœur, soit la tête.  
 Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,  
 Les labyrinthes d'un cerveau

L'occupoient. Il avoit à ses pieds maint volume,  
 Et ne vit presque pas son ami s'avancer,  
 Attaché selon sa coutume.

Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser :  
 Le sage est ménager du temps et des paroles.  
 Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,

Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,  
 Ils tombèrent sur la morale.

Il n'est pas besoin que j'étaie  
 Tout ce que l'un et l'autre dit.

Le récit précédent suffit  
 Pour montrer que le peuple est juge récusable.  
 En quel sens est donc véritable  
 Ce que j'ai lu dans certain lieu,  
 Que sa voix est la voix de Dieu ?

### FABLE XXVII.

*Le Loup et le Chasseur* <sup>1</sup>.

FUREUR d'accumuler, monstre de qui les yeux  
 Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux,  
 Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage !  
 Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons ?  
 L'homme, sourd à ma voix comme à celle du sage,  
 Ne dira-t-il jamais : C'est assez, jouissons !  
 Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre.  
 Je te rebats ce mot ; car il vaut tout un livre :  
 Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc ? — Dès demain. —  
 Eh ! mon ami, la mort te peut prendre en chemin <sup>2</sup> :

<sup>1</sup> Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman,  
 t. II, p. 292 : *Le Chasseur et le Loup*. Camerarius, fab. ccliv,  
 pag. 186.

<sup>2</sup> Cras vives : hodie jam vivere, Postume serum est.  
 MARTIAL., V, 59.

Non est, crede mihi, sapientis dicere, vivam.  
 Sera nimis vitâ crastina : vive hodie.

*Ibid.* I, vi.



Jouis dès aujourd'hui ; redoute un sort semblable  
A celui du chasseur et du loup de ma fable.

Le premier de son arc avoit mis bas un daim.  
Un faon de biche passe, et le voilà soudain  
Compagnon du défunt : tous deux gisent sur l'herbe.  
La proie étoit honnête, un daim avec un faon ;  
Tout modeste chasseur en eût été content :  
Cependant un sanglier <sup>1</sup>, monstre énorme et superbe,  
Tente encor notre archer, friand de tels morceaux.  
Autre habitant du Styx : la Parque et ses ciseaux  
Avec peine y mordoient ; la déesse infernale  
Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.  
De la force du coup pourtant il s'abattit.  
C'étoit assez de biens. Mais quoi ! rien ne remplit  
Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.  
Dans le temps que le porc revient à soi, l'archer  
Voit le long d'un sillon une perdrix marcher ;  
Sureroit chétif aux autres têtes :  
De son arc toutefois il bande les ressorts.  
Le sanglier, rappelant les restes de sa vie,  
Vient à lui, le découde <sup>2</sup>, meurt vengé sur son corps ;  
Et la perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse aux convoiteux <sup>3</sup> :

<sup>1</sup> Ce mot est ici de deux syllabes.

<sup>2</sup> Terme technique des chasseurs, pour exprimer l'action du sanglier quand il déchire et blesse avec ses défenses. « On appelle *décousures* les blessures que le sanglier a faites aux chiens avec ses défenses. » Langlois, *Dictionnaire des chasses*, p. 66.

<sup>3</sup> Mot déjà vieux du temps de La Fontaine, mais qu'il nous

L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.

Un loup vit en passant ce spectacle piteux :  
O Fortune ! dit-il, je te promets un temple.  
Quatre corps étendus ! que de biens ! mais pourtant  
Il faut les ménager ; ces rencontres sont rares :

(Ainsi s'excusent les avares.)

J'en aurai, dit le loup, pour un mois, pour autant :  
Un, deux, trois, quatre corps ; ce sont quatre semaines,  
Si je sais compter, toutes pleines.

Commençons dans deux jours ; et mangeons cependant  
La corde de cet arc : il faut que l'on l'ait faite  
De vrai boyau ; l'odeur me le témoigne assez.

En disant ces mots, il se jette

Sur l'arc, qui se détend, et fait de la sagette <sup>1</sup>  
Un nouveau mort : mon loup a les boyaux percés.

Je reviens à mon texte. Il faut que l'on jouisse ;  
Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun :

La convoitise perdit l'un ;  
L'autre périt par l'avarice.

conservera, parce qu'il n'a été remplacé par aucun. Nicot l'explique très-bien par le mot latin *percupidus*.

<sup>1</sup> *Sagette pour flèche*, du mot latin *sagitta*, ne se disoit déjà plus du temps de La Fontaine ; mais il étoit fort en usage du temps de Marot, et même de Regnier.

Ainsi les actions aux langues sont sujettes ;

Mais ces divers rapports sont de faibles *sagettes*,  
Qui blessent seulement ceux qui sont mal armés.

REGNIER, SAT. V. v. 25-30.



## LIVRE NEUVIÈME.

## FABLE PREMIÈRE.

*Le Dépositaire infidèle*<sup>1</sup>.

GRACE AUX Filles de mémoire,  
 J'ai chanté des animaux;  
 Peut-être d'autres héros  
 M'auroient acquis moins de gloire.  
 Le loup, en langue des dieux,  
 Parle au chien dans mes ouvrages :  
 Les bêtes, à qui mieux mieux,  
 Y font divers personnages,  
 Les uns fous, les autres sages;  
 De telle sorte pourtant  
 Que les fous vont l'emportant :  
 La mesure en est plus pleine.  
 Je mets aussi sur la scène  
 Des trompeurs, des scélérats,  
 Des tyrans, et des ingrats,  
 Mainte imprudente pécore,

<sup>1</sup> *Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. II,  
 p. 186 : *Les deux Marchands*.

Force sots, force flatteurs ;  
 Je pourrais y joindre encore  
 Des légions de menteurs :  
 Tout homme ment, dit le sage.  
 S'il n'y mettoit seulement  
 Que les gens du bas étage,  
 On pourroit aucunement  
 Souffrir ce défaut aux hommes ;  
 Mais que tous, tant que nous sommes,  
 Nous mentionnons, grand et petit,  
 Si quelque autre l'avoit dit,  
 Je soutiendrais le contraire.  
 Et même qui mentiroit  
 Comme Ésope et comme Homère,  
 Un vrai menteur ne seroit :  
 Le doux charme de maint songe  
 Par leur bel art inventé  
 Sous les habits du mensonge  
 Nous offre la vérité<sup>1</sup>.  
 L'un et l'autre a fait un livre  
 Que je tiens digne de vivre  
 Sans fin, et plus, s'il se peut.  
 Comme eux ne ment pas qui veut :  
 Mais mentir comme sut faire  
 Un certain dépositaire,  
 Payé par son propre mot,  
 Est d'un méchant et d'un sot.

Voici le fait :

Un trafiquant de Perse,

<sup>1</sup> *Ille docet verum blandi sub imagine falsi.*

*Anthol.*, lib. IV, epigr. 22211, trad. de Grotius.

Chez son voisin, s'en allant en commerce,  
Mit en dépôt un cent de fer un jour.  
Mon fer? dit-il, quand il fut de retour. —  
Votre fer! il n'est plus : j'ai regret de vous dire  
Qu'un rat l'a mangé tout entier.  
J'en ai grondé mes gens : mais qu'y faire? un grenier  
A toujours quelque trou. Le trafiquant admire  
Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.  
Au bout de quelques jours il détourne l'enfant  
Du perfide voisin; puis à souper convie  
Le père, qui s'excuse, et lui dit en pleurant :  
Dispensez-moi, je vous supplie;  
Tous plaisirs pour moi sont perdus.  
J'aimois un fils plus que ma vie :  
Je n'ai que lui; que dis-je! hélas! je ne l'ai plus!  
On me l'a dérobé : plaignez mon infortune.  
Le marchand reparti : Hier au soir, sur la brune,  
Un chat-huant s'en vint votre fils enlever;  
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.  
Le père dit : Comment voulez-vous que je croie  
Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie?  
Mon fils en un besoin eût pris le chat-huant.  
Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment;  
Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je;  
Et ne vois rien qui vous oblige  
D'en douter un moment après ce que je dis.  
Faut-il que vous trouviez étrange  
Que les chats-huants d'un pays  
Où le quintal de fer par un seul rat se mange  
Enlèvent un garçon pesant un demi-cent?  
L'autre vit où tentoit cette feinte aventure :

Il rendit le fer au marchand,  
Qui lui rendit sa géniture <sup>1</sup>.

Même dispute avint entre deux voyageurs.

L'un d'eux étoit de ces conteurs  
Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope;  
Tout est géant chez eux : écoutez-les, l'Europe,  
Comme l'Afrique, aura des monstres à foison.  
Celui-ci se croyoit l'hyperbole permise :  
J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.  
Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église.  
Le premier se moquant, l'autre reprit : Tout doux ;  
On le fit pour cuire vos choux.

L'homme au pot fut plaisant; l'homme au fer fut habile.  
Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur  
De vouloir par raison combattre son erreur :  
Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

## FABLE II.

*Les deux Pigeons* <sup>2</sup>.

Deux pigeons s'aimoient d'amour tendre :  
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,

<sup>1</sup> Son fils, celui qu'il a engendré. Ce mot est vieux, et du style vulgaire; mais il est expressif.

<sup>2</sup> Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman, t. 1, p. 77: *Les deux Pigeons*.



Fut assez fou pour entreprendre  
 Un voyage en lointain pays.  
 L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire !  
 Voulez-vous quitter votre frère ?  
 L'absence est le plus grand des maux :  
 Non pas pour vous, cruel ! Au moins, que les travaux,  
 Les dangers, les soins du voyage,  
 Changent un peu votre courage <sup>1</sup>.  
 Encor, si la saison s'avancoit davantage !  
 Attendez les zéphyrus : qui vous presse ? un corbeau  
 Tout-à-l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau <sup>2</sup>.  
 Je ne songerai plus que rencontre funeste,  
 Que faucons, que réseaux. Hélas ! dirai-je, il pleut :  
 Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,  
 Bon souper, bon gîte, et le reste ?  
 Ce discours ébranla le cœur  
 De notre imprudent voyageur :  
 Mais le désir de voir et l'humeur inquiète  
 L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point ;  
 Trois jours au plus rendront mon ame satisfaite :  
 Je reviendrai dans peu conter de point en point  
 Mes aventures à mon frère ;  
 Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère  
 N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint  
 Nous sera d'un plaisir extrême.  
 Je dirai : J'étois là ; telle chose m'avint :

<sup>1</sup> Phrase elliptique, pour dire : Affoiblisse votre courage au point de vous faire changer de résolution.

<sup>2</sup> *Serpè sinistra cavā prædixit ab illic cornix.*  
 VIRG., *æcl.* I, 18.

Vous y croirez être vous-même.  
 A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.  
 Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage  
 L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.  
 Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage  
 Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.  
 L'air devenu serein, il part tout morfondu,  
 Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie ;  
 Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,  
 Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie ;  
 Il y vole, il est pris : ce blé couvroit d'un lacs <sup>1</sup>  
 Les menteurs et traitres appâts <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> VAR. La Fontaine a écrit *lacs*, suivant l'ancien usage de la prononciation.

Tout plein de *lacs* pour lier un amant.

*Poésies du roi de Navarre*, t. II, p. 209.

Mais du temps de La Fontaine, et même du temps de Nicot, on n'écrivait plus ce mot, qui signifie un nœud coulant ou un piège pour prendre les oiseaux, que conformément à l'orthographe actuelle : on substituoit souvent le *q* au *c*, afin de conserver l'étymologie dérivée du mot latin *laqueus*. L'édition de 1709 porte *lacs* ; mais l'édition de 1729 a rétabli *lacs*, conformément à celle de l'auteur.

<sup>2</sup> VAR. La Fontaine a écrit *appas* par licence poétique, et pour rendre la rime avec *lacs* moins imparfaite aux yeux, car l'oreille n'y étoit en rien intéressée. Cette leçon se trouve dans toutes les éditions imprimées du vivant de l'auteur, et même dans celles de 1709 et de 1729 : cependant dès le temps de La Fontaine (ainsi qu'on peut s'en convaincre en consultant le dictionnaire de l'Académie, seconde édition) on distinguoit très bien, par la manière d'écrire le mot *appas*, qui, toujours em-



Le lacs étoit usé ; si bien que, de son aile,  
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :  
Quelque plume y périt ; et le pis du destin  
Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle  
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle  
Et les morceaux du lacs qui l'avoit attrapé,  
Sembloit un forçat échappé.

Le vautour s'en alloit le lier<sup>1</sup>, quand des nues  
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues  
Le pigeon profita du confit des voleurs,  
S'envola, s'abattit auprès d'uneasure,  
Crut pour le coup que ses malheurs  
Finiroient par cette aventure ;  
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)  
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié

ployé au pluriel, signifie charmes, attraits, du mot *appât* au singulier et *appâts* au pluriel, qui exprime la pâture qu'on met à des pièges pour attraper les oiseaux et les bêtes sauvages, et à des hameçons, pour pêcher les poissons. C'est de ce dernier mot dont La Fontaine a voulu se servir. Le grand Corneille a usé d'une licence poétique encore plus forte en écrivant pour la rime le mot *appât* au singulier avec une s.

J'ai cru la comédie au point où je l'ai vue ;  
J'en ignorois l'éclat, l'utilité, l'appas,  
Et la blâmois ainsi, ne la connaissant pas.

Corneille, *Illusion comique*.

<sup>1</sup> Terme de fauconnerie, qui a ici une exactitude rigoureuse.

<sup>2</sup> *Lier* se dit lorsque le faucon enlève en l'air sa proie dans ses serres, ou lorsque l'ayant assommée il la lie de ses serres, et

<sup>3</sup> la tient à terre. Langlois, *Dictionnaire des chasses*, 1739, in-12, p. 117.

La vauvaille malheureuse,  
Qui, maudissant sa curiosité,  
Traînant l'aile, et tirant le pied,  
Demi-morte, et demi-boiteuse,  
Droit au logis s'en retourna :  
Que bien, que mal<sup>1</sup>, elle arriva  
Sans autre aventure fâcheuse.  
Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger  
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?  
Que ce soit aux rives prochaines.  
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,  
Toujours divers, toujours nouveau ;  
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.  
J'ai quelquefois aimé : je n'aurois pas alors,  
Contre le Louvre et ses trésors,  
Contre le firmament et sa voûte céleste,  
Changé les bois, changé les lieux  
Honorés par les pas, éclairés par les yeux<sup>2</sup>  
De l'aimable et jeune bergère  
Pour qui, sous le fils de Cythère,  
Je servis, engagé par mes premiers serments.  
Hélas ! quand reviendront de semblables moments !  
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants

<sup>1</sup> Pour, tant bien que mal. Locution qu'on rencontre fréquemment dans nos vieux auteurs.

<sup>2</sup> Vers qui se retrouve dans une lettre de La Fontaine, en prose et en vers, adressée à la duchesse de Bouillon. (Voyez *Œuvres diverses de La Fontaine*, édit. de 1779, t. II, p. 56.)

Me laissent vivre au gré de mon ame inquiète  
 Ah! si mon cœur osoit encor se renflammer!  
 Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?  
 Ai-je passé le temps d'aimer?

## FABLE III.

*Le Singe et le Léopard* <sup>1</sup>.

Le singe avec le léopard  
 Gagnoient de l'argent à la foire.  
 Ils affichoient <sup>2</sup> chacun à part.  
 L'un d'eux disoit : Messieurs, mon mérite et ma gloire  
 Sont connus en bon lieu. Le roi m'a voulu voir;  
 Et si je meurs, il veut avoir  
 Un manchon de ma peau : tant elle est bigarrée,  
 Pleine de taches, marquetée,  
 Et vergetée, et mouchetée!  
 La bigarrure plaît : partant <sup>3</sup> chacun le vit.  
 Mais ce fut bientôt fait ; bientôt chacun sortit <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *Asop.*, 162, 13.

<sup>2</sup> Ces mots prouvent, ainsi que le remarque très bien un des commentateurs de notre fabuliste, que le singe et le léopard, mis en scène dans cette fable, sont derrière le rideau, et sont censés parler par l'intermédiaire de leurs affiches respectives, ou des bateleurs qui les montrent.

<sup>3</sup> Par ce moyen.

<sup>4</sup> Ceci vient à l'appui de ce que nous avons dit, que les deux animaux sont cachés, et ne parlent à l'assemblée que par l'organe de ceux qui les montrent.

Le singe de sa part disoit : Venez, de grace;  
 Venez, messieurs : je fais cent tours de passe-passe.  
 Cette diversité dont on vous parle tant,  
 Mon voisin léopard l'a sur moi seulement :  
 Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,  
 Cousin et gendre de Bertrand,  
 Singe du pape en son vivant,  
 Tout fraîchement en cette ville  
 Arrive en trois bateaux, exprès pour vous parler <sup>1</sup>;  
 Car il parle, on l'entend <sup>2</sup> : il sait danser, baller <sup>3</sup>,  
 Faire des tours de toute sorte,  
 Passer en des cerceaux ; et le tout pour six blancs :  
 Non, messieurs, pour un sou ; si vous n'êtes contents,  
 Nous rendrons à chacun son argent à la porte <sup>4</sup>.  
 Le singe avoit raison. Ce n'est pas sur l'habit  
 Que la diversité me plaît ; c'est dans l'esprit :

<sup>1</sup> Cette expression proverbiale et comique, qu'une chose dont on veut relever l'importance *arrive en trois bateaux*, est ancienne, puisqu'on la retrouve dans Rabelais, qui dit, l. I, ch. xvi, que la jument de Gargantua « fut amenée par mer en « trois quaraques et un brigantin », t. I, p. 56, in-4<sup>o</sup>.

<sup>2</sup> « À quoi bon, dit un commentateur de notre fabuliste, affirmer que le singe parle, qu'on l'entend, puisque cette harangue « est de lui ? » C'est précisément parce qu'elle n'est pas de lui, que le poète prête ces mots essentiels à l'affiche ou au bateleur qui fait ainsi parler le singe.

<sup>3</sup> Vieux mot qui vient de l'italien *ballare*, et qui signifie danser, se divertir. On le trouve fréquemment dans Rabelais et dans Marot.

<sup>4</sup> Ceci confirme encore l'explication que nous avons donnée, et prouve que le singe au nom duquel on parle n'est pas en présence des spectateurs du dehors.



L'une fournit toujours des choses agréables ;  
L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants.  
Oh ! que de grands seigneurs, au léopard semblables,  
N'ont que l'habit pour tous talents <sup>1</sup> !

FABLE IV <sup>2</sup>.

*Le Gland <sup>3</sup> et la Citrouille.*

DIEU fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve  
En tout cet univers, et l'aller parcourant,  
Dans les citrouilles je la treuve <sup>4</sup>.

Un villageois, considérant  
Combien ce fruit est gros et sa tige menue :  
A quoi songeoit, dit-il, l'auteur de tout cela ?  
Il a bien mal placé cette citrouille-là !

<sup>1</sup> VAR. Bigarrés en dehors ne sont rien en dedans !

Ce vers étoit ainsi dans l'édition de 1679 ; mais il a été changé par La Fontaine au moyen d'un carton qui manque à beaucoup d'exemplaires.

<sup>2</sup> Cette fable est la sixième du recueil de 1671.

<sup>3</sup> VAR. Dans toutes les éditions publiées par La Fontaine il y a *gland*, et cette orthographe a été suivie dans les éditions de 1709 et 1729. Mais c'étoit une faute alors comme aujourd'hui : car le dictionnaire de Nicot et celui de l'Académie française écrivent *gland*.

<sup>4</sup> Vieux mot, pour *trouve*.

Eh parbleu ! je l'aurois pendue  
A l'un des chênes que voilà ;  
C'eût été justement l'affaire ;  
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.  
C'est dommage, Garo <sup>1</sup>, que tu n'es point entré  
Au conseil de celui que prêche ton curé ;  
Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple,  
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,  
Ne pend-il pas en cet endroit ?  
Dieu s'est mépris : plus je contemple  
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo  
Que l'on a fait un quiproquo.  
Cette réflexion embarrassant notre homme :  
On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit ;  
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.  
Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.  
Il s'éveille ; et, portant la main sur son visage,  
Il trouve encor le gland pris au poil du menton.  
Son nez meurtri le force à changer de langage.  
Oh ! oh ! dit-il, je saigne ! Et que seroit-ce donc  
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,  
Et que ce gland eût été gourde ?  
Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison ;  
J'en vois bien à présent la cause.  
En louant Dieu de toute chose  
Garo retourne à la maison.

<sup>1</sup> VAR. Dans toutes les éditions données par La Fontaine ce mot est ainsi écrit ; l'édition de 1709 seulement porte à tort *Gareau*. Ce nom comique n'est pas de l'invention de notre poète : il est dans *Cyano de Bergerac* donné à un des personnages du *Pédant joué*.



## FABLE V.

*L'Écolier, le Pédant, et le Maître d'un jardin*<sup>1</sup>.

CERTAIN enfant qui sentoit son collègue,  
Doublement sot et doublement fripon  
Par le jeune âge et par le privilège  
Qu'ont les pédants de gâter la raison,  
Chez un voisin déroboit, ce dit-on,  
Et fleurs et fruits. Ce voisin, en automne,  
Des plus beaux dons que nous offre Pomone  
Avoit la fleur, les autres le rebut.  
Chaque saison apportoit son tribut;  
Car au printemps il jouissoit encore  
Des plus beaux dons que nous présente Flore.

Un jour dans son jardin il vit notre écolier,  
Qui, grim pant sans égard sur un arbre fruitier,  
Gâtoit jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance,  
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance :  
Même il ébranchoit l'arbre; et fit tant à la fin

Que le possesseur du jardin

Envoya faire plainte au maître de la classe.

Celui-ci vint suivi d'un cortège d'enfants :

Voilà le verger plein de gens

Pires que le premier. Le pédant, de sa grace,

Accrut le mal en amenant

Cette jeunesse mal instruite :

<sup>1</sup> Conférez liv. IV. fab. IV.

Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtement  
Qui pût servir d'exemple, et dont toute sa suite  
Se souvint à jamais comme d'une leçon.

Là-dessus il cita Virgile et Cicéron,

Avec force traits de science.

Son discours dura tant que la maudite engeance  
Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les pièces d'éloquence

Hors de leur place, et qui n'ont point de fin;

Et ne sais bête au monde pire

Que l'écolier, si ce n'est le pédant.

Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,

Ne me plairoit aucunement.

## FABLE VI.

*Le Statuaire, et la Statue de Jupiter.*

Us bloc de marbre étoit si beau

Qu'un statuaire en fit l'emplette.

Qu'en fera, dit-il, mon ciseau?

Sera-t-il dieu, table, ou cuvette?

Il sera dieu<sup>1</sup> : même je veux

Qu'il ait en sa main un tonnerre.

<sup>1</sup> Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum,  
Quum faber, incertus scammum faceretne Priapum,  
Maluit esse Deum.

HORAT., satir. I, 8.

Tremblez, humains ! faites des vœux :  
Voilà le maître de la terre !

L'artisan<sup>1</sup> exprima si bien  
Le caractère de l'idole  
Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien  
A Jupiter que la parole :

Même l'on dit que l'ouvrier  
Eut à peine achevé l'image,  
Qu'on le vit frémir le premier,  
Et redouter son propre ouvrage.

A la faiblesse du sculpteur  
Le poète<sup>2</sup> autrefois n'en dut guère<sup>3</sup>,  
Des dieux dont il fut l'inventeur  
Craignant la haine et la colère :

Il étoit enfant en ceci ;  
Les enfants n'ont l'ame occupée  
Que du continuel souci  
Qu'on ne fâche point leur poupée.

<sup>1</sup> Le mot *artisan* et même le mot *ouvrier* étoient alors mieux appropriés au style noble que le mot *artiste*, qu'on n'employoit guère que pour désigner les hommes habiles en opérations docimastiques. (Voyez à ce sujet les *Remarques nouvelles sur la langue françoise*, par le P. Bouhours, troisième édition, 1692, p. 94 ; et la seconde édition du *Dictionnaire de l'Académie françoise*, 1696, in-folio.)

<sup>2</sup> Poète est ici de deux syllabes.

<sup>3</sup> C'est-à-dire ne le céda pas.

Le cœur suit aisément l'esprit :  
De cette source est descendue  
L'erreur païenne, qui se vit  
Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassoient violemment  
Les intérêts de leur chimère :  
Pygmalion devint amant  
De la Vénus dont il fut père.

Chacun tourne en réalités,  
Autant qu'il peut, ses propres songes :  
L'homme est de glace aux vérités,  
Il est de feu pour les mensonges.

## FABLE VII.

*La Souris métamorphosée en Fille.*

UNE souris tomba du bec d'un chat-huant :  
Je ne l'eusse pas ramassée ;  
Mais un braмин le fit : je le crois aisément ;  
Chaque pays a sa pensée.  
La souris étoit fort froissée.  
De cette sorte de prochain  
Nous nous soucions peu ; mais le peuple braмин

<sup>1</sup> *Les Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. II, p. 385 : *La Souris changée en fille*. Conférez aussi la fable XVIII du liv. II, qui a beaucoup de rapport avec celle-ci.



Le traite en frère. Ils ont en tête  
Que notre ame, au sortir d'un roi,  
Entre dans un ciron, ou dans telle autre bête  
Qu'il plaît au Sort : c'est là l'un des points de leur loi.  
Pythagore chez eux a puisé ce mystère.  
Sur un tel fondement, le bramin crut bien faire  
De prier un sorcier qu'il logeât la souris  
Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis.

Le sorcier en fit une fille  
De l'âge de quinze ans, et telle et si gentille  
Que le fils de Priam pour elle auroit tenté  
Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté<sup>1</sup>.  
Le bramin fut surpris de chose si nouvelle.

Il dit à cet objet si doux :

Vous n'avez qu'à choisir; car chacun est jaloux  
De l'honneur d'être votre époux.  
En ce cas je donne, dit-elle,  
Ma voix au plus puissant de tous.

Soleil, s'écria lors le bramin à genoux,  
C'est toi qui seras notre gendre.

Non, dit-il, ce nuage épais

Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits;  
Je vous conseille de le prendre.

Hé bien! dit le bramin au nuage volant,

Es-tu né pour ma fille? — Hélas! non; car le vent

Me chasse à son plaisir de contrée en contrée :

Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée.

Le bramin fâché s'écria :

O vent, donc, puisque vent y a,

<sup>1</sup> C'est-à-dire plus encore que Paris ne fit pour Hélène.

Viens dans les bras de notre belle!  
Il accouroit; un mont en chemin l'arrêta.  
L'éteuf<sup>1</sup> passant à celui-là,  
Il le renvoie, et dit : J'aurois une querelle  
Avec le rat; et l'offenser  
Ce seroit être fou, lui qui peut me percer.  
Au mot de rat, la demoiselle  
Ouvrit l'oreille : il fut l'époux.  
Un rat! un rat : c'est de ces coups  
Qu'Amour fait; témoin telle et telle.  
Mais ceci soit dit entre nous.

On tient toujours du lieu dont on vient. Cette fable  
Prouve assez bien ce point; mais, à la voir de près,  
Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits :  
Car quel époux n'est point au Soleil préférable  
En s'y prenant ainsi? Dirai-je qu'un géant  
Est moins fort qu'une puce? Elle le mord pourtant.  
Le rat devoit aussi renvoyer, pour bien faire,

La belle au chat, le chat au chien,

Le chien au loup. Par le moyen

De cet argument circulaire,

Pilpay jusqu'au Soleil eût enfin remonté;

Le Soleil eût joui de la jeune beauté.

Revenons, s'il se peut, à la métempsychose :

Le sorcier du bramin fit sans doute une chose

Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.

Je prends droit là-dessus contre le bramin même;

Car il faut, selon son système,

<sup>1</sup> La balle. On nomme éteuf la balle du jeu de longue paume.



Que l'homme, la souris, le ver, enfin chacun  
 Aille puiser son ame en un trésor commun :  
 Toutes sont donc de même trempe ;  
 Mais, agissant diversement  
 Selon Forçane seulement,  
 L'une s'élève, et l'autre rampe.  
 D'où vient donc que ce corps si bien organisé  
 Ne put obliger son hôtesse  
 De s'unir au Soleil ? Un rat eut sa tendresse.

Tout débattu, tout bien pesé,  
 Les ames des souris, et les ames des belles  
 Sont très différentes entre elles ;  
 Il en faut revenir toujours à son destin,  
 C'est-à-dire à la loi par le ciel établie :  
 Parlez au diable, employez la magie,  
 Vous ne détournerez nul être de sa fin.

### FABLE VIII.

*Le Fou qui vend la Sagesse* <sup>1</sup>.

JAMAIS auprès des fous ne te mets à portée :  
 Je ne te puis donner un plus sage conseil.  
 Il n'est enseignement pareil  
 A celui-là de fuir une tête éventée.  
 On en voit souvent dans les cours :

<sup>1</sup> Abstemius, 184.

Le prince y prend plaisir <sup>1</sup> ; car ils donnent toujours  
 Quelque trait aux fripons, aux sots, aux ridicules.

Un fol alloit criant par tous les carrefours  
 Qu'il vendoit la sagesse, et les mortels crédules  
 De courir à l'achat ; chacun fut diligent.  
 On essayoit force grimaces ;  
 Puis on avoit pour son argent,  
 Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses.  
 La plupart s'en fáchoient ; mais que leur servoit-il ?  
 C'étoient les plus moqués : le mieux étoit de rire,  
 Ou de s'en aller sans rien dire  
 Avec son soufflet et son fil.  
 De chercher du sens à la chose,  
 On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.  
 La raison est-elle garant  
 De ce que fait un fou ? le hasard est la cause  
 De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.  
 Du fil et du soufflet pourtant embarrassé,  
 Un des dupes un jour alla trouver un sage,  
 Qui, sans hésiter davantage,  
 Lui dit : Ce sont ici hiéroglyphes tout purs.  
 Les gens bien conseillés, et qui voudront bien faire,  
 Entre eux et les gens fous mettront pour l'ordinaire,  
 La longueur de ce fil ; sinon je les tiens sûrs  
 De quelque semblable caresse.  
 Vous n'êtes point trompé ; ce fou vend la sagesse.

<sup>1</sup> La Fontaine fait ici allusion à L'Angely, qui, d'abord au service du prince de Condé, passa à celui du roi, qui prit goût à ses saillies.

FABLE IX.<sup>1</sup>*L'Huitre et les Plaideurs*<sup>2</sup>.

Un jour deux pèlerins sur le sable rencontrent  
 Une huitre, que le flot y venoit d'apporter :  
 Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;  
 A l'égard de la dent, il fallut contester.  
 L'un se baissoit déjà pour amasser<sup>3</sup> la proie ;

<sup>1</sup> Cette fable est la huitième dans le recueil de 1671.

<sup>2</sup> Boileau, épître II, vers 41-52. Boileau nous a lui-même appris que le désir de conserver cet apologue, qu'il avoit d'abord inséré dans la première édition de son épître I, composée en 1669, lui fit écrire son épître II, publiée seulement en 1672. Il paroît que Boileau avoit entendu faire ce petit conte à son père. Le commentateur de Boileau dit que cet apologue est plus ancien, et se trouve dans une comédie italienne. (*Oeuvres de Boileau*, édit. de Saint-Marc, 1747, t. I, p. 260.) Un fabliau publié par Barbazan, et intitulé *deux dames qui trouvèrent un anel*, a beaucoup de rapport avec cet apologue.

<sup>3</sup> VAR. *Ramasser*, dans un grand nombre d'éditions ; mais aucune des éditions originales ne porte cette leçon. On la trouve dans l'édition faite pour la collection des classiques français par M. Didot aîné, in-8°, 1813 ; mais sa belle édition in-folio, 1802, porte la leçon du texte : il en est de même de l'édition faite pour l'éducation de monseigneur le dauphin en 1787, et de l'édition de Barbou, 1806, in-12. L'Académie française, dans la seconde édition de son dictionnaire, définit de la manière suivante le verbe *Amasser* : « Relever de terre ce qui est

L'autre le pousse, et dit : Il est bon de savoir  
 Qui de nous en aura la joie.  
 Celui qui le premier a pu<sup>1</sup> l'apercévoir  
 En sera le gobeur ; l'autre le verra faire.  
 Si par là l'on juge l'affaire,  
 Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.  
 Je ne l'ai pas mauvais aussi,  
 Dit l'autre ; et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.  
 Hé bien ! vous l'avez vue ; et moi je l'ai sentie.  
 Pendant tout ce bel incident,  
 Perrin Dandin<sup>2</sup> arrive : ils le prennent pour juge.  
 Perrin, fort gravement, ouvre l'huitre, et la gruge,  
 Nos deux messieurs le regardant.  
 Ce repas fait, il dit, d'un ton de président :  
 Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille,  
 Sans dépens ; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui ;  
 Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles :  
 Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,  
 Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> tombé. *Amasser ses gants, amasser un papier.* « Aujourd'hui le mot propre dans ces phrases seroit *ramasser*. La langue a varié.

<sup>2</sup> VAR. *A dû*, dans l'édition de 1671.

<sup>3</sup> Nom donné par Rabelais à un homme de justice. (*Pantagruel*, III, 39.) Depuis, Racine, par sa comédie des *Plaideurs*, et La Fontaine, par ses fables, l'ont rendu populaire.

<sup>4</sup> Expression proverbiale, pour dire ne leur laisse rien.

## FABLE X.

*Le Loup et le Chien maigre*<sup>1</sup>.

AUTREFOIS carpillon fretin  
Eut beau prêcher, il eut beau dire,  
On le mit dans la poêle à frire<sup>2</sup>.  
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,  
Sous espoir de grosse aventure,  
Est imprudence toute pure.  
Le pêcheur eut raison; carpillon n'eut pas tort:  
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.  
Maintenant il faut que j'appuie  
Ce que j'avancai lors<sup>3</sup>, de quelque trait encor.

Certain loup, aussi sot que le pêcheur fut sage,  
Trouvant un chien hors du village,  
S'en alloit l'emporter. Le chien représenta  
Sa maigreur: Jâ<sup>4</sup> ne plaise à votre seigneurie  
De me prendre en cet état-là;  
Attendez: mon maitre marie  
Sa fille unique, et vous jugez  
Qu'étant de nocé il faut, malgré moi, que j'engraisse.

<sup>1</sup> Esop., 35, 86.

<sup>2</sup> Voyez la fable III du livre V.

<sup>3</sup> Lors pour alors.

<sup>4</sup> Déjà, à présent. Vieux langage.

Le loup le croit, le loup le laisse.  
Le loup, quelques jours écoulés,  
Revient voir si son chien n'est pas meilleur à prendre;  
Mais le drôle étoit au logis.  
Il dit au loup par un treillis:  
Ami, je vais sortir; et, si tu veux attendre,  
Le portier du logis et moi  
Nous serons tout-à-l'heure à toi.  
Ce portier du logis étoit un chien énorme,  
Expédiant les loups en forme.  
Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier,  
Dit-il; et de courir. Il étoit fort agile,  
Mais il n'étoit pas fort habile:  
Ce loup ne savoit pas encor bien son métier.

## FABLE XI.

*Rien de trop.*

Je ne vois point de créature  
Se comporter modérément.  
Il est certain tempérament  
Que le maitre de la nature  
Vient que l'on garde en tout. Le fait-on? nullement.  
Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.  
Le blé, riche présent de la blonde Cérés,  
Trop touffu bien souvent épuise les guérets:  
En superfluités s'épandant d'ordinaire,



Et poussant trop abondamment,  
 Il ôte à son fruit l'aliment.  
 L'arbre n'en fait pas moins : tant le luxe sait plaire!  
 Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons  
 De retrancher l'excès des prodigieuses moissons<sup>1</sup>.  
 Tout au travers ils se jetèrent,  
 Gâtèrent tout, et tout broutèrent;  
 Tant que le ciel permit aux loups  
 D'en croquer quelques uns : ils les croquèrent tous;  
 S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.  
 Puis le ciel permit aux humains  
 De punir ces derniers : les humains abusèrent  
 A leur tour des ordres divins.  
 De tous les animaux, l'homme a le plus de pente  
 A se porter dedans l'excès.  
 Il faudroit faire le procès  
 Aux petits comme aux grands. Il n'est ame vivante  
 Qui ne pèche en ceci. Rien de trop est un point  
 Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> . . . . . Ne gravidis procumbat culmus aristas,  
 Luxuriam segetum tenera deposcit in herbâ.

VIRG., *Georg.*, lib. I, v. 111.

<sup>2</sup> . . . . . Sunt certi denique fines

Quos ultra citràque nequit consistere rectum.

HORAZ., lib. I, sat. 1.

## FABLE XII.

*Le Cierge* <sup>1</sup>.

C'EST du séjour des dieux que les abeilles viennent.  
 Les premières, dit-on, s'en allèrent loger  
 Au mont Hymette<sup>2</sup>, et se gorger  
 Des trésors qu'en ces lieux les zéphyrus entretiennent.  
 Quand on eut des palais de ces filles du ciel  
 Enlevé l'ambrosie en leurs chambres enclose,  
 Ou, pour dire en françois la chose,  
 Après que les ruches sans miel  
 N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie;  
 Maint cierge aussi fut façonné.  
 Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie  
 Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie;  
 Et, nouvel Empédocle<sup>3</sup> aux flammes condamné

<sup>1</sup> Abstemius, 54.

<sup>2</sup> Hymette étoit une montagne célèbre par les poètes, située dans l'Attique, et où les Grecs recueilloient d'excellent miel.

(Note de La Fontaine.)

His quidam signis, atque hoc exempla secuti,  
 Esse apibus partem divine mentis, et haustus  
 Etherios dixere.

VIRG., *Georg.*, lib. IV, v. 270.

<sup>3</sup> Empédocle étoit un philosophe ancien, qui, ne pouvant comprendre les merveilles du mont Etna, se jeta dedans par une vanité ridicule, et, trouvant l'action belle, de peur d'en

Par sa propre et pure folie,  
Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné :  
Ce cierge ne savoit grain de philosophie.

Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit  
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.  
L'Empédocle de cire au brasier se fondit :  
Il n'étoit pas plus fou que l'autre.



### FABLE XIII.

*Jupiter et le Passager*<sup>1</sup>.

Où combien le péril enrichiroit les dieux,  
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire !  
Mais, le péril passé, l'on ne se savient guère  
De ce qu'on a promis aux cieus ;  
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.  
Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier ;  
Il ne se sert jamais d'huissier.  
Eh ! qu'est-ce donc que le tonnerre ?  
Comment appelez-vous ces avertissements ?

Un passager pendant l'orage  
Avoit voué cent bœufs au vainqueur des Titans.  
Il n'en avoit pas un : vouer cent éléphants

perdre le fruit, et que la postérité ne l'ignorât, laissa ses pantalons au pied du mont. (*Note de La Fontaine.*)

<sup>1</sup> Esop., 18, 47, 156.

N'auroit pas coûté davantage.  
Il brûla quelques os quand il fut au rivage :  
Au nez de Jupiter la fumée en monta.  
Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu ; le voilà :  
C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.  
La fumée est ta part : je ne te dois plus rien.  
Jupiter fit semblant de rire ;  
Mais, après quelques jours, le dieu l'attrapa bien,  
Envoyant un songe lui dire  
Qu'un tel trésor étoit en tel lieu. L'homme au vœu  
Court au trésor comme au feu.  
Il trouva des voleurs ; et, n'ayant dans sa bourse  
Qu'un écu pour toute ressource,  
Il leur promit cent talents d'or,  
Bien comptés, et d'un tel trésor :  
On l'avoit enterré dedans telle bourgade.  
L'endroit parut suspect aux voleurs ; de façon  
Qu'à notre prometteur l'un dit : Mon camarade,  
Tu te moques de nous ; meurs, et va chez Pluton  
Porter tes cent talents en don.

### FABLE XIV.

*Le Chat et le Renard*<sup>1</sup>.

Le chat et le renard, comme beaux petits saints,  
S'en alloient en pèlerinage.

<sup>1</sup> Regnier, part. I, fab. XXVIII.

C'étoient deux vrais tartufs<sup>1</sup>, deux archipatelins<sup>2</sup>,  
Deux francs patte-pelus<sup>3</sup>, qui, des frais du voyage,  
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,  
S'indemnissoient à qui mieux mieux.

Le chemin étant long, et partant ennuyeux,  
Pour l'accourir ils disputèrent.

La dispute est d'un grand secours :  
Sans elle on dormiroit toujours.

Nos pèlerins s'égosillèrent.

Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.

Le renard au chat dit enfin :

Tu prétends être fort habile ;

En sais-tu tant que moi ? J'ai cent ruses au sac.

Non, dit l'autre : je n'ai qu'un tour dans mon bissac ;

Mais je soutiens qu'il en vaut mille.

<sup>1</sup> Au lieu de tartufes. Le est retranché pour la mesure du vers, et par licence poétique.

<sup>2</sup> Un des commentateurs de notre poëte remarque avec raison que les deux substantifs *tartufe* et *patelin*, créés par le théâtre, présentent à l'esprit un sens plus déterminé qu'*hypocrite* et *collin*, parce que la scène, en nous montrant ces deux personnages, a bien arrêté pour nous l'analogie de leurs noms avec leurs caractères.

<sup>3</sup> Rabelais, dans l'ancien prologue du quatrième livre de Pantagruel (t. II, p. xj), dit : « Adjuges quoy ? et qui ? tous les vieux quartiers de June aux ephards, cagots, matagots, botineurs, papelards, burgots, *patospelus*, porteurs de rogatons, chattemittes. » Le Dochat croit que la dénomination de *patospelus* dérive de l'allusion à la supercherie de Jacob, qui se couvroit les mains de peaux de bêtes pour supplauter Esau.

Eux de recommencer la dispute à l'envi.

Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi,

Une meute apaisa la noise.

Le chat dit au renard : Fouille en ton sac, ami ;

Cherche en ta cervelle matoise

Un stratagème sûr : pour moi, voici le mien.

A ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien.

L'autre fit cent tours inutiles,

Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut

Tous les confrères de Brisaut<sup>1</sup>,

Partout il tenta des asiles ;

Et ce fut partout sans succès :

La fumée y pourvut, ainsi que les bassets.

Au sortir d'un terrier deux chiens aux pieds agiles

L'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédients peut gâter une affaire :

On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.

N'en ayons qu'un ; mais qu'il soit bon.

## FABLE XV.

*Le Mari, la Femme, et le Voleur<sup>2</sup>.*

UN mari fort amoureux,

Fort amoureux de sa femme,

Bien qu'il fût jouissant, se croyoit malheureux.

<sup>1</sup> Tous les chiens de chasse. Le nom de *Brisaut*, qui antrefois signifioit *goulu*, est bien approprié à un nom de chien.

<sup>2</sup> Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman, t. II, 8.



C'étoient deux vrais tartufs<sup>1</sup>, deux archipatelins<sup>2</sup>,  
Deux francs patte-pelus<sup>3</sup>, qui, des frais du voyage,  
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,  
S'indemnissoient à qui mieux mieux.

Le chemin étant long, et partant ennuyeux,  
Pour l'accourir ils disputèrent.

La dispute est d'un grand secours :  
Sans elle on dormiroit toujours.

Nos pèlerins s'égosillèrent.

Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.

Le renard au chat dit enfin :

Tu prétends être fort habile ;

En sais-tu tant que moi ? J'ai cent ruses au sac.

Non, dit l'autre : je n'ai qu'un tour dans mon bissac ;

Mais je soutiens qu'il en vaut mille.

<sup>1</sup> Au lieu de tartufes. Le est retranché pour la mesure du vers, et par licence poétique.

<sup>2</sup> Un des commentateurs de notre poëte remarque avec raison que les deux substantifs *tartufe* et *patelin*, créés par le théâtre, présentent à l'esprit un sens plus déterminé qu'*hypocrite* et *collin*, parce que la scène, en nous montrant ces deux personnages, a bien arrêté pour nous l'analogie de leurs noms avec leurs caractères.

<sup>3</sup> Rabelais, dans l'ancien prologue du quatrième livre de Pantagruel (t. II, p. xj), dit : « Adjuges quoy ? et qui ? tous les vieux quartiers de June aux ephards, cagots, matagots, botineurs, papelards, burgots, *patospelus*, porteurs de rogatons, chattemittes. » Le Dochat croit que la dénomination de *patospelus* dérive de l'allusion à la supercherie de Jacob, qui se couvroit les mains de peaux de bêtes pour supplauter Esau.

Eux de recommencer la dispute à l'envi.

Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi,

Une meute apaisa la noise.

Le chat dit au renard : Fouille en ton sac, ami ;

Cherche en ta cervelle matoise

Un stratagème sûr : pour moi, voici le mien.

A ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien.

L'autre fit cent tours inutiles,

Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut

Tous les confrères de Brisaut<sup>1</sup>,

Partout il tenta des asiles ;

Et ce fut partout sans succès :

La fumée y pourvut, ainsi que les bassets.

Au sortir d'un terrier deux chiens aux pieds agiles

L'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédients peut gâter une affaire :

On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.

N'en ayons qu'un ; mais qu'il soit bon.

## FABLE XV.

*Le Mari, la Femme, et le Voleur<sup>2</sup>.*

UN mari fort amoureux,

Fort amoureux de sa femme,

Bien qu'il fût jouissant, se croyoit malheureux.

<sup>1</sup> Tous les chiens de chasse. Le nom de *Brisaut*, qui antrefois signifioit *goulu*, est bien approprié à un nom de chien.

<sup>2</sup> *Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. II, 8.

Jamais œillade de la dame,  
 Propos flatteur et gracieux,  
 Mot d'amitié, ni doux sourire,  
 Désifiant le pauvre sire,  
 N'avoient fait soupçonner qu'il fût vraiment chéri.  
 Je le crois; c'étoit un mari.  
 Il ne tint point à l'hyménée  
 Que, content de sa destinée,  
 Il n'en remerciât les dieux.  
 Mais quoi, si l'amour n'assaisonne  
 Les plaisirs que l'hymen nous donne,  
 Je ne vois pas qu'on en soit mieux.  
 Notre épouse étant donc de la sorte bâtie,  
 Et n'ayant caresse son mari de sa vie,  
 Il en faisoit sa plainte une nuit. Un voleur  
 Interrompit la doléance.  
 La pauvre femme eut si grand peur  
 Qu'elle chercha quelque assurance  
 Entre les bras de son époux.  
 Ami voleur, dit-il, sans toi ce bien si doux  
 Me seroit inconnu! Prends donc en récompense  
 Tout ce qui peut chez nous être à ta bienséance;  
 Prends le logis aussi. Les voleurs ne sont pas  
 Gens honteux, ni fort délicats:  
 Celui-ci fit sa main.

J'infère de ce conte

Que la plus forte passion

p. 353: *Le Marchand, la Femme, et le Voleur*. Camerarius,  
 fab. cclv, p. 287.

C'est la peur; elle fait vaincre l'aversion,  
 Et l'amour quelquefois: quelquefois il la dompte.<sup>1</sup>  
 J'en ai pour preuve cet amant  
 Qui brûla sa maison pour embrasser sa dame,  
 L'emportant à travers la flamme.  
 J'aime assez cet emportement;  
 Le conte m'en a plu toujours infiniment:  
 Il est bien d'une ame espagnole,  
 Et plus grande encore que folle.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> C'est-à-dire quelquefois c'est l'amour qui dompte la peur.

<sup>2</sup> La Fontaine fait ici allusion à l'aventure du comte de Villa-Medina avec Elisabeth de France, fille de Henri IV, et femme de Philippe II, roi d'Espagne. Pour attirer Elisabeth chez lui, le comte de Villa-Medina imagina de donner à toute la cour un spectacle à machines, qu'il fit monter à grands frais. Pendant la représentation, il fit mettre le feu à son propre palais; puis, profitant du désordre et de la frayeur causés par les flammes qui s'élevoient de toutes parts, il s'empara de la reine, et satisfît ainsi, par la perte de la moitié de sa fortune et au risque de sa vie, le désir qu'il avoit d'embrasser celle qu'il aimoit, et de l'enlever dans ses bras. (Voyez les *Voyages en Espagne* par Robert-Alcide de Bonnecase, sieur de Saint-Maurice, 1666, in-18, p. 49.)



## FABLE XVI.

*Le Trésor et les deux Hommes.*

Un homme n'ayant plus ni crédit ni ressource,  
 Et logeant le diable en sa bourse<sup>1</sup>,  
 C'est-à-dire n'y logeant rien,  
 S'imagina qu'il ferait bien  
 De se pendre, et finir lui-même sa misère,  
 Puisqu'aussi bien sans lui la faim le viendrait faire :  
 Genre de mort qui ne doit<sup>2</sup> pas  
 A gens peu curieux de goûter le trépas.  
 Dans cette intention, une vieille mesure  
 Fut la scène où devoit se passer l'aventure :

<sup>1</sup> Auson., épigr. xxii et xxiii. Les deux épigrammes d'Auson sont elles-mêmes la traduction de deux distiques sur le même sujet, tirés de l'Anthologie grecque. (Voyez *Ausonii Opera*, édit. 1730, in-4°, p. 20.)

<sup>2</sup> L'origine de cette expression proverbiale est racontée fort agréablement dans une petite pièce de vers de Saint-Gelais. Un charlatan avoit promis de faire voir le diable : pressé de remplir sa promesse, il ouvrit, en présence de la foule qui l'entouroit, une bourse vide.

Et c'est, dit-il, le diable, voyez bien,  
 Qu'ouvrir sa bourse et dedans ne voir rien.

(Voyez le *Recueil des poètes françois depuis Villon jusqu'à Benserade*, édit. 1752, t. I, p. 146.)

<sup>3</sup> Qui ne convient pas.

Il y porte une corde, et veut avec un clou  
 Au haut d'un certain mur attacher le licou.  
 La muraille, vieille et peu forte,  
 S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.  
 Notre désespéré le ramasse, et l'emporte ;  
 Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,  
 Sans compter : ronde ou non, la somme plut au sire.  
 Tandis que le galant à grands pas se retire,  
 L'homme au trésor arrive, et trouve son argent  
 Absent.

Quoi ! dit-il, sans mourir je perdrai cette somme !  
 Je ne me pendrai pas ! Et vraiment si ferai,  
 Ou de corde je manquerai.  
 Le lac étoit tout prêt ; il n'y manquoit qu'un homme :  
 Celui-ci se l'attache, et se pend bien et beau.  
 Ce qui le consola, peut-être,  
 Fut qu'un autre eût, pour lui, fait les frais du cordeau.  
 Aussi bien que l'argent le licou trouva maître.  
 L'avare rarement finit ses jours sans pleurs ;  
 Il a le moins de part au trésor qu'il enserre,  
 Thésaurisant pour les voleurs,  
 Pour ses parents, ou pour la terre.  
 Mais que dire du troc que la fortune fit ?  
 Ce sont là de ses traits ; elle s'en divertit :  
 Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.  
 Cette déesse inconstante  
 Se mit alors en l'esprit  
 De voir un homme se pendre ;  
 Et celui qui se pendit  
 S'y devoit le moins attendre.



## FABLE XVII.

*Le Singe et le Chat.*

BERTRAND avec Raton, l'un singe et l'autre chat,  
Commensaux d'un logis, avoient un commun maître.  
D'animaux malfaisants c'étoit un très bon plat :  
Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût être.  
Trouvoit-on quelque chose au logis de gâté,  
L'on ne s'en prenoit point aux gens du voisinage :  
Bertrand déroboit tout ; Raton, de son côté,  
Étoit moins attentif aux souris qu'au fromage.

Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons  
Regardoient rôtir des marrons.

Les escroquer étoit une très bonne affaire :  
Nos galants y voyoient double profit à faire ;  
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.  
Bertrand dit à Raton : Frère, il faut aujourd'hui

<sup>1</sup> Cette fable est la cinquième du recueil de 1671 : madame de Sévigné en fut ravie lorsque ce recueil parut. Elle mandoit à sa fille qu'on avoit lu cette fable chez M. de La Rochefoucauld, et que les personnes qui s'y trouvoient l'avoient apprise par cœur. (Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, p. 116 de l'édition in-8, et t. 1, p. 196 de l'édition in-18.)

<sup>2</sup> Regnier, première partie, fab. XXVIII. Ce sujet même paroît plus ancien que Regnier ; car les Italiens ont un vieux proverbe : *Cavar la castagna dal fuoco con le zampe del gatto.*

Que tu fasses un coup de maître ;  
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avoit fait naître  
Propre à tirer marrons du feu,  
Certes, marrons verroient beau jeu.  
Aussitôt fait que dit : Raton, avec sa patte,  
D'une manière délicate,  
Écarte un peu la cendre, et retire les doigts ;  
Puis les reporte à plusieurs fois ;  
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque ;  
Et cependant Bertrand les croque.  
Une servante vient : adieu mes gens. Raton  
N'étoit pas content, ce dit-on.

Aussi ne le sont pas la plupart de ces princes  
Qui, flattés d'un pareil emploi,  
Vont s'échauder en des provinces  
Pour le profit de quelque roi.

## FABLE XVIII.

*Le Milan et le Rossignol.*

Arrès que le milan, manifeste voleur,  
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,  
Et fait crier sur lui les enfants du village,  
Un rossignol tomba dans ses mains par malheur.

<sup>1</sup> Cette fable est la septième du recueil de 1671.

<sup>2</sup> Abstemius, 92. Ce sujet, dans Hérodote, *Opera et dies*, v. 202, 212, et dans Esopé, 3, 2, est différemment traité.

Le héraut du printemps lui demande la vie.  
Aussi bien, que manger en qui n'a que le son ?

Écoutez plutôt ma chanson :

Je vous raconterai Térée et son envie. —

Qui Térée ? est-ce un mets propre pour les milans ? —

Non pas ; c'étoit un roi dont les feux violents

Me firent ressentir leur ardeur criminelle <sup>1</sup>.

Je m'en vais vous en dire une chanson si belle

Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun.

Le milan alors lui réplique :

Vraiment, nous voici bien ! lorsque je suis à jeun,

Tu me viens parler de musique ! —

J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra,

Tu peux lui conter ces merveilles :

Pour un milan, il s'en rira.

Ventre affamé n'a point d'oreilles <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Voyez Ovide, *Metamorph.*, VI, 13, et la note 2 de la fab. xv du liv. III.

<sup>2</sup> Ce proverbe existoit du temps des Romains, où peut-être il est né d'un bon mot de Caton le Censeur. (Voyez Plutarque, *Vie de Caton le Censeur*, t. III, p. 408 de la traduction d'Amiot, édit. de Clavier ; et aussi Rabelais, *Pantagruel*, l. IV, 63, t. II, p. 160, édit. 1741, in-4.)

## FABLE XIX.

*Le Berger et son Troupeau* <sup>1</sup>.

Quoi ! toujours il me manquera

Quelqu'un de ce peuple imbécile !

Toujours le loup m'en gèbera !

J'aurai beau les compter ! Ils étoient plus de mille,

Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin <sup>2</sup> !

Robin mouton, qui par la ville

Me suivoit pour un peu de pain,

Et qui m'auroit suivi jusques au bout du monde !

Hélas ! de ma musette il entendoit le son ;

Il me sentoit venir de cent pas à la ronde.

Ah ! le pauvre Robin mouton !

Quand Guillot <sup>3</sup> eut fini cette oraison funèbre,

Et rendu de Robin la mémoire célèbre,

Il harangua tout le troupeau,

Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau,

Les conjurant de tenir ferme :

Cela seul suffiroit pour écarter les loups.

<sup>1</sup> *Abstemius*, 137.

<sup>2</sup> Dans Rabelais, le Marchand dit à Panurge : « Vous avez a nom Robin-Mouton. Voyez ce mouton-là, il ha nom Robin comme vous. » *Pantagruel*, l. IV, ch. VI, t. II, p. 15.

<sup>3</sup> Dans la fab. III du liv. III, le berger porte aussi le nom de Guillot.

Foi de peuple d'honneur ils lui promirent tous  
 De ne bouger non plus qu'un terme.  
 Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton  
 Qui nous a pris Robin mouton.  
 Chacun en répond sur sa tête.  
 Guillot les crut, et leur fit fête.  
 Cependant, devant qu'il fût nuit,  
 Il arriva nouvel encombre :  
 Un loup parut ; tout le troupeau s'enfuit.  
 Ce n'étoit pas un loup, ce n'en étoit que l'ombre.

Haranguez de méchants soldats ;  
 Ils promettent de faire rage ;  
 Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage ;  
 Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

FIN DU NEUVIÈME LIVRE.

LIVRE DIXIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

*Les deux Rats, le Renard, et l'Oeuf.*

DISCOURS A MADAME DE LA SABLÈRE.

Inis, je vous louerois ; il n'est que trop aisé ;  
 Mais vous avez cent fois notre encens refusé ;

Dans l'édition originale de 1678, cette pièce ne porte pas le titre de *fable*, mais celui de *discours*, et elle se trouve à la suite du livre III de la quatrième partie. La fable intitulée *l'Homme et la Couleuvre* forme la première partie du quatrième livre ; de sorte qu'on peut également supposer que ce discours termine le troisième livre de la quatrième partie, ou précède et commence le quatrième livre de cette quatrième partie : c'est-à-dire qu'il termine le livre IX, ou commence le livre X des éditions actuelles. Les éditions d'Amsterdam de 1687, d'Anvers 1688, de Lyon 1694, n'ont rien changé à cet arrangement. Mais dans l'édition de 1709, faite à Paris par les libraires associés, et propriétaires des fables de La Fontaine, la première où l'on ait aboli la division par parties, et où l'on n'ait conservé que celle en livres, ce discours forme la fable première du livre X. Il en est de même dans l'édition in-4<sup>e</sup> des œuvres de notre



Foi de peuple d'honneur ils lui promirent tous  
 De ne bouger non plus qu'un terme.  
 Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton  
 Qui nous a pris Robin mouton.  
 Chacun en répond sur sa tête.  
 Guillot les crut, et leur fit fête.  
 Cependant, devant qu'il fût nuit,  
 Il arriva nouvel encombre :  
 Un loup parut ; tout le troupeau s'enfuit.  
 Ce n'étoit pas un loup, ce n'en étoit que l'ombre.

Haranguez de méchants soldats ;  
 Ils promettent de faire rage ;  
 Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage ;  
 Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

FIN DU NEUVIÈME LIVRE.

## LIVRE DIXIÈME.

## FABLE PREMIÈRE.

*Les deux Rats, le Renard, et l'Oeuf.*

## DISCOURS A MADAME DE LA SABLÈRE.

Inis, je vous louerois ; il n'est que trop aisé ;  
 Mais vous avez cent fois notre encens refusé ;

Dans l'édition originale de 1678, cette pièce ne porte pas le titre de *fable*, mais celui de *discours*, et elle se trouve à la suite du livre III de la quatrième partie. La fable intitulée *l'Homme et la Couleuvre* forme la première partie du quatrième livre ; de sorte qu'on peut également supposer que ce discours termine le troisième livre de la quatrième partie, ou précède et commence le quatrième livre de cette quatrième partie : c'est-à-dire qu'il termine le livre IX, ou commence le livre X des éditions actuelles. Les éditions d'Amsterdam de 1687, d'Anvers 1688, de Lyon 1694, n'ont rien changé à cet arrangement. Mais dans l'édition de 1709, faite à Paris par les libraires associés, et propriétaires des fables de La Fontaine, la première où l'on ait aboli la division par parties, et où l'on n'ait conservé que celle en livres, ce discours forme la fable première du livre X. Il en est de même dans l'édition in-4<sup>e</sup> des œuvres de notre

En cela peu semblable au reste des mortelles,  
 Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.  
 Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.  
 Je ne les blâme point ; je souffre cette humeur :  
 Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux belles.  
 Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,  
 Le nectar, que l'on sert au maître du tonnerre,  
 Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,  
 C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point ;  
 D'autres propos chez vous récompensent ce point :  
 Propos, agréables commerces,  
 Où le hasard fournit cent matières diverses ;  
 Jusque-là qu'en votre entretien  
 La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.  
 Laissons le monde et sa croyance.  
 La bagatelle, la science,  
 Les chimères, le rien, tout est bien : je soutiens  
 Qu'il faut de tout aux entretiens :  
 C'est un parterre où Flore épand ses biens ;  
 Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,  
 Et fait du miel de toute chose.

poète, imprimées en 1726. Cependant en 1729 les libraires associés qui étoient restés propriétaires des fables de La Fontaine en donnèrent une nouvelle édition, dans laquelle ils ont placé ce discours à la fin du livre IX : heureusement qu'ils n'ont point été imités en cela par les éditeurs postérieurs, qui se sont avec raison conformés à l'arrangement des éditeurs de 1709 et de 1726. C'est en effet toujours au commencement des livres, et non à la fin, que La Fontaine a placé ces dissertations ou ces réflexions générales, qui forment comme autant de discours préliminaires à plusieurs des divisions de son ouvrage.

Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais  
 Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits  
 De certaine philosophie,  
 Subtile, engageante, et hardie.  
 On l'appelle nouvelle : en avez-vous ou non  
 Oui parler ? Ils disent donc  
 Que la bête est une machine ;  
 Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :  
 Nul sentiment, point d'ame ; en elle tout est corps.  
 Telle est la montre qui chemine  
 A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.  
 Ouvrez-la, lisez dans son sein :  
 Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde ;  
 La première y meut la seconde ;  
 Une troisième suit : elle sonne à la fin.  
 Au dire de ces gens, la bête est toute telle.  
 L'objet la frappe en un endroit ;  
 Ce lieu frappé s'en va tout droit,  
 Selon nous, au voisin en porter la nouvelle :  
 L'impression se fait : mais comment se fait-elle ?

Madame de La Sablière craignoit sur-tout le ridicule qui s'attache à la réputation de femme savante ; et La Fontaine se conforme à ses goûts en ayant l'air d'ignorer qu'elle fût au courant de la philosophie mise en vogue par Descartes. Instruite par Sauveur et Bernier, elle en savoit plus sur ces matières que notre poète. Elle mourut le 8 janvier 1683, laissant la réputation d'une des femmes les plus aimables et les plus instruites de son siècle. Nous avons donné d'amples détails sur ce qui la concerne dans l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, p. 121 à 124, et 187 à 192 de l'édition in-8 ; ou t. I, p. 201 à 207, et t. II, p. 32 à 30 de l'édition in-18.

Scelon eux, par nécessité,  
Sans passion, sans volonté :  
L'animal se sent agité

De mouvements que le vulgaire appelle  
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,  
Ou quelque autre de ces états.

Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas.  
Qu'est-ce donc ? Une montre. Et nous ? C'est autre chose.

Voici de la façon que Descartes l'expose :  
Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu  
Chez les païens, et qui tient le milieu [Thomme  
Entre l'homme et l'esprit ; comme entre Pluître et  
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme ;  
Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur :  
Sur tous les animaux, enfants du Créateur,  
J'ai le don de penser ; et je sais que je pense.  
Or, vous savez, Iris, de certaine science,

Que, quand la bête penseroit,  
La bête ne réfléchiroit  
Sur l'objet ni sur sa pensée.

Descartes va plus loin, et soutient nettement  
Qu'elle ne pense nullement.

Vous n'êtes point embarrassée

De le croire ; ni moi. Cependant, quand au bois

Le bruit des cors, celui des voix,  
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,  
Qu'en vain elle a mis ses efforts

A confondre et brouiller la voie,

L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors,  
En suppose un plus jeune, et l'oblige, par force,  
A présenter aux chiens une nouvelle amorce.

Que de raisonnemens pour conserver ses jours !  
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,  
Et le change, et cent stratagèmes  
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort !  
On le déchire après sa mort :  
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la perdrix

Voit ses petits

En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle  
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,  
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,  
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,  
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille ;  
Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille.  
Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit  
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du nord il est un monde

Où l'on sait que les habitans

Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,

Dans une ignorance profonde :

Je parle des humains ; car, quant aux animaux,

Ils y construisent des travaux

Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,

Et font communiquer l'un et l'autre rivage.

L'édifice résiste et dure en son entier :

Après un lit de bois est un lit de mortier.

Chaque castor agit : commune en est la tâche ;

Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche ;

Maint maître d'œuvre y court, et tient haut le bâton.



La république de Platon  
Ne seroit rien que l'apprentie  
De cette famille amphibie.

Ils savent en hiver clever leurs maisons,  
Passent les étangs sur des ponts,  
Fruit de leur art, savant ouvrage;  
Et nos pareils ont beau le voir,  
Jusqu'à présent tout leur savoir  
Est de passer l'onde à la nage.

Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,  
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire :  
Mais voici beaucoup plus; écoutez ce récit,  
Que je tiens d'un roi plein de gloire.  
Le défenseur du nord vous sera mon garant :  
Je vais citer un prince aimé de la Victoire;  
Son nom seul est un mur à l'empire ottoman :  
C'est le roi polonois †. Jamais un roi ne ment.

Il dit donc que, sur sa frontière,  
Des animaux entre eux ont guerre de tout temps :  
Le sang, qui se transmet des pères aux enfants,  
En renouvelle la matière.  
Ces animaux, dit-il, sont germains du renard.  
Jamais la guerre avec tant d'art  
Ne s'est faite parmi les hommes,  
Non pas même au siècle où nous sommes.  
Corps-de-garde avancé, vedettes, espions,

† Sobieski, vainqueur des Turcs à Choczim en 1673 : il passa quelque temps à Paris, et rechercha la société de madame de La Sablière, chez laquelle La Fontaine eut de fréquentes occasions de s'entretenir avec lui.

Embuscades, partis, et mille inventions  
D'une pernicieuse et maudite science,  
Fille du Styx, et mère des héros,  
Exercent de ces animaux  
Le bon sens et l'expérience.  
Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devoit  
Rendre Homère. Ah! s'il le rendoit,  
Et qu'il rendit aussi le rival d'Épicure †,  
Que diroit ce dernier sur ces exemples-ci?  
Ce que j'ai déjà dit; qu'aux bêtes la nature  
Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci;  
Que la mémoire est corporelle;  
Et que, pour en venir aux exemples divers  
Que j'ai mis en jour dans ces vers,  
L'animal n'a besoin que d'elle.  
L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin  
Chercher, par le même chemin,  
L'image auparavant tracée,  
Qui sur les mêmes pas revient pareillement,  
Sans le secours de la pensée,  
Causer un même événement.  
Nous agissons tout autrement :  
La volonté nous détermine,  
Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine :  
Je sens en moi certain agent;  
Tout obéit dans ma machine  
À ce principe intelligent.  
Il est distinct du corps, se conçoit nettement,  
Se conçoit mieux que le corps même :

† Descartes.

De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême.  
 Mais comment le corps l'entend-il?  
 C'est là le point. Je vois l'outil  
 Obéir à la main : mais la main, qui la guide?  
 Eh! qui guide les cieus et leur course rapide?  
 Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps<sup>1</sup>.  
 Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts;  
 L'impression se fait : le moyen, je l'ignore;  
 On ne l'apprend qu'au sein de la divinité;  
 Et, s'il faut en parler avec sincérité,  
 Descartes l'ignoroit encore.  
 Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux :  
 Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux  
 Dont je viens de citer l'exemple,  
 Cet esprit n'agit pas : l'homme seul est son temple.  
 Aussi faut-il donner à l'animal un point  
 Que la plante après tout n'a point :  
 Cependant la plante respire.  
 Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire?  
 Deux rats cherchoient leur vie; ils trouvèrent un œuf.  
 Le dîné suffisoit à gens de cette espèce :  
 Il n'étoit pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.  
 Pleins d'appétit et d'allégresse,  
 Ils alloient de leur œuf manger chacun sa part,  
 Quand un quidam parut : c'étoit maître renard;  
 Rencontre incommode et fâcheuse :  
 Car comment sauver l'œuf? Le bien empaqueter;

<sup>1</sup> Mens agit at molens et magno se corpore miscet.

VIRG. *Æneid.*, VI, 797

Puis des pieds de devant ensemble le porter,  
 Ou le rouler, ou le trainer :  
 C'étoit chose impossible autant que hasardeuse.  
 Nécessité l'ingénieuse  
 Leur fournit une invention.  
 Comme ils pouvoient gagner leur habitation,  
 L'écornifleur<sup>2</sup> étant à demi-quart de lieue,  
 L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras;  
 Puis, malgré quelques heurts<sup>3</sup> et quelques mauvais pas,  
 L'autre le traîna par la queue.  
 Qu'on m'aïlle soutenir, après un tel récit,  
 Que les bêtes n'ont point d'esprit!

Pour moi, si j'en étois le maître,  
 Je leur en donnerois aussi bien qu'aux enfans.  
 Ceux-ci pensent-ils pas des leurs plus jeunes ans!  
 Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connoître.  
 Par un exemple tout égal,  
 J'attribuerois à l'animal,  
 Non point une raison selon notre manière,  
 Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort :  
 Je subtiliserois un morceau de matière,  
 Que l'on ne pourroit plus concevoir sans effort,  
 Quintessence d'atome, extrait de la lumière,  
 Je ne sais quoi plus vil et plus mobile encor  
 Que le feu; car enfin, si le bois fait la flamme,  
 La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'ame  
 Nous donner quelque idée? et sort-il pas de l'or

<sup>2</sup> Celui qui cherche à vivre aux dépens d'autrui.

<sup>3</sup> Quelques chocs.

Des entrailles du plomb? Je rendrais mon ouvrage  
Capable de sentir, juger, rien davantage,

Et juger imparfaitement;

Sans qu'un singe jamais fit le moindre argument.

A l'égard de nous autres hommes,

Je ferois notre lot infiniment plus fort;

Nous aurions un double trésor :

L'un, cette ame pareille en tous tant que nous sommes,

Sages, fous, enfants, idiots,

Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux;

L'autre, encore une autre ame, entre nous et les anges

Commune en un certain degré;

Et ce trésor à part créé

Suivroit parmi les airs les célestes phalanges,

Entreroit dans un point sans en être pressé,

Ne finiroit jamais quoique ayant commencé :

Choses réelles quoique étranges.

Tant que l'enfance dureroit,

Cette fille du ciel en nous ne paroîtroit

Qu'une tendre et foible lumière :

L'organe étant plus fort, la raison perceroit

Les ténèbres de la matière,

Qui toujours envelopperoit

L'autre ame imparfaite et grossière <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ce qui précède est un composé des idées d'Empédocle et de Platon, que La Fontaine mêle ensemble pour tâcher de s'expliquer à lui-même le système de Descartes sur l'ame des bêtes, contre lequel son bon sens naturel lui suggéroit des difficultés insolubles.

## FABLE II.

*L'Homme et la Couleuvre.*

Un homme vit une couleuvre :

Ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre

Agréable à tout l'univers!

A ces mots l'animal pervers

(C'est le serpent que je veux dire,

Et non l'homme; on pourroit aisément s'y tromper),

A ces mots le serpent, se laissant attraper,

Est pris, mis en un sac; et, ce qui fut le pire,

On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.

Afin de le payer toutefois de raison,

L'autre lui fit cette harangue :

Symbole des ingrats! être bon aux méchants,

C'est être sot; meurs donc : ta colère et tes dents

Ne me nuiront jamais. Le serpent, en sa langue,

Reprit du mieux qu'il put : S'il falloit condamner

Tous les ingrats qui sont au monde,

A qui pourroit-on pardonner?

Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde

Sur tes propres leçons; jette les yeux sur toi.

Mes jours sont en tes mains, tranche-les; ta justice,

<sup>1</sup> *Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. II, p. 276 : *L'homme et la Couleuvre*.



C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :  
Selon ces lois, condamne-moi ;  
Mais trouve bon qu'avec franchise  
En mourant au moins je te dise  
Que le symbole des ingrats

Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. Ces paroles  
Firent arrêter l'autre ; il recula d'un pas.  
Enfin il repartit : Tes raisons sont frivoles.  
Je pourrais décider, car ce droit m'appartient ;  
Mais rapportons-nous-en<sup>1</sup>. Soit fait, dit le reptile.  
Une vache étoit là : on l'appelle ; elle vient :  
Le cas est proposé. C'étoit chose facile :  
Falloit-il pour cela, dit-elle, m'appeler ?  
La couleur a raison : pourquoi dissimuler ?  
Je nourris celui-ci depuis longues années ;  
Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées ;  
Tout n'est que pour lui seul ; mon lait et mes enfants  
Le font à la maison retourner les mains pleines :  
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans

Avoient altérée ; et mes peines  
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.  
Enfin me voilà vieille ; il me laisse en un coin  
Sans herbe : s'il vouloit eneor me laisser paître !  
Mais je suis attachée : et si j'eusse eu pour maître  
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin  
L'ingratitude ? Adieu ; j'ai dit ce que je pense.  
L'homme, tout étonné d'une telle sentence,  
Dit au serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit !  
C'est une radoteuse ; elle a perdu l'esprit.

<sup>1</sup> A quelqu'un que nous prendrons pour juge. Ellipse.

Croyons ce bœuf. Croyons<sup>1</sup>, dit la rampante bête.  
Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.  
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,

Il dit que du labeur des ans  
Pour nous seuls il portoit les soins les plus pesants,  
Parcourant sans cesse ce long cercle de peines  
Qui, revenant sur soi, ramenoit dans nos plaines  
Ce que Cérés nous donne, et vend aux animaux ;

Que cette suite de travaux  
Pour récompense avoit, de tous tant que nous sommes,  
Force coups, peu de gré<sup>2</sup> : puis, quand il étoit vieux,  
On croyoit l'honorer chaque fois que les hommes  
Achetoient de son sang l'indulgence des dieux.  
Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : Faisons taire

Cet ennuyeux déclamateur ;  
Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,  
Au lieu d'arbitre, accusateur.

Je le récuse aussi. L'arbre étant pris pour juge,  
Ce fut bien pis encore. Il servoit de refuge  
Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents ;  
Pour nous seuls il ornoit les jardins et les champs :  
L'ombrage n'étoit pas le seul bien qu'il sût faire ;  
Il courboit sous les fruits. Cependant pour salaire  
Un rustre l'abattoit : c'étoit là son loyer ;  
Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne  
Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne,  
L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer.

<sup>1</sup> Croyons ce qu'il nous dira ; rapportons-nous-en à son jugement. Ellipse.

<sup>2</sup> Peu de témoignage de satisfaction.

Que ne l'émondoit-on, sans prendre la cognée ?  
De son tempérament, il eût encor vécu.  
L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,  
Voulut à toute force avoir cause gagnée.  
Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là !  
Du sac et du serpent aussitôt il donna  
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands :  
La raison les offense, ils se mettent en tête  
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,  
Et serpents.  
Si quelqu'un desserre les dents,  
C'est un sot. J'en conviens : mais que faut-il donc faire ?  
Parler de loin, ou bien se taire.

## FABLE III.

*La Tortue et les deux Canards.*

UNE tortue étoit, à la tête légère,  
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.  
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère ;  
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.  
Deux canards, à qui la commerce  
Communiqua ce beau dessein,

<sup>1</sup> *Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. II, p. 413 : *Les deux Canards et la Tortue*.

Lui dirent qu'ils avoient de quoi la satisfaire.  
Voyez-vous ce large chemin ?  
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique :  
Vous verrez mainte république,  
Maint royaume, maint peuple ; et vous profiterez  
Des différentes mœurs que vous remarquerez.  
Ulysse en fit autant<sup>1</sup>. On ne s'attendoit guère  
De voir Ulysse en cette affaire.  
La tortue écouta la proposition.  
Marché fait, les oiseaux forgent une machine  
Pour transporter la pèlerine.  
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.  
Serrez bien, dirent-ils ; gardez de lâcher prise.  
Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.  
La tortue enlevée, on s'étonne partout  
De voir aller en cette guise  
L'animal lent et sa maison,  
Justement au milieu de l'un et l'autre oison<sup>2</sup>.  
Miracle ! crioit-on : venez voir dans les nues  
Passer la reine des tortues.  
La reine ! vraiment oui : je la suis en effet ;  
Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait  
De passer son chemin sans dire aucune chose ;

<sup>1</sup> Utile proposuit nobis exemplar Ulysses,  
Qui, demitor Troje, multorum providus urbes  
Et mores hominum insperit.

HORAT., *epist.* 1, 2, v. 18-20.

Qui mores hominum multorum vidit et urbes.

Ibid., *Art. poet.*, v. 142.

<sup>2</sup> *Oison* n'a jamais signifié que le petit d'une oie, et par métaphore une personne simple et bornée.

Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,  
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.  
Son indiscretion de sa perte fut cause.

Impudence, babil, et sottise vanité,  
Et vaine curiosité,  
Ont ensemble étroit parentage :  
Ce sont enfants tous d'un lignage <sup>1</sup>.

### FABLE IV.

*Les Poissons et le Cormoran.*

Il n'étoit point d'étang dans tout le voisinage  
Qu'un cormoran n'eût mis à contribution :  
Viviers et réservoirs lui payoient pension.  
Sa cuisine alloit bien : mais, lorsque le long âge

<sup>1</sup> Issus de la même source ou d'une même lignée ou race. Le dictionnaire de l'Académie française du temps de La Fontaine dit que le mot *lignage* est vieux : notre poète l'aura sans doute rajourné ; car, depuis la publication de ses fables, aucun dictionnaire, sans en excepter celui de l'Académie française, n'a reproduit cette remarque ; mais tous les lexicographes l'ont faite à l'égard du mot *parentage*, qui étoit vieux aussi, même lorsque La Fontaine écrivoit, et qui ne s'employoit qu'en vers. (Voyez la seconde édition du *Dictionnaire de l'Académie française*, 1696, in-folio.)

<sup>2</sup> *Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. I, p. 357 : *Le Héron, l'Écrevisse, et les Poissons*.

Eut glacé le pauvre animal,  
La même cuisine alla mal.  
Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.  
Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,  
N'ayant ni filets ni réseaux,  
Souffroit une disette extrême.  
Que fit-il ? Le besoin, docteur en stratagème,  
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang  
Cormoran vit une écrevisse.  
Ma commère, dit-il, allez tout à l'instant  
Porter un avis important  
A ce peuple : il faut qu'il périsse ;  
Le maître de ce lieu dans huit jours péchera.  
L'écrevisse en hâte s'en va  
Conter le cas. Grande est l'émute ;  
On court, on s'assemble, on députe  
A l'oiseau : Seigneur Cormoran,  
D'où vous vient cet avis ? Quel est votre garant ?  
Êtes-vous sûr de cette affaire ?  
N'y savez-vous remède ? Et qu'est-il bon de faire ?  
Changer de lieu, dit-il. — Comment le ferons-nous ? —  
N'en soyez point en soin : je vous porterai tous,  
L'un après l'autre, en ma retraite.  
Nul que Dieu seul et moi n'en connoit les chemins :  
Il n'est demeure plus secrète.  
Un vivier que Nature y creusa de ses mains,  
Inconnu des traîtres humains,  
Sauvera votre république.

<sup>3</sup> *Émute pour émuté*, par licence poétique. (Voyez la note sur la fable VIII du septième livre.)



On le crut. Le peuple aquatique  
 L'un après l'autre fut porté  
 Sous ce rocher peu fréquenté.  
 Là, cormoran le bon apôtre,  
 Les ayant mis en un endroit  
 Transparent, peu creux, fort étroit,  
 Vous les prenoit sans peine, un jour l'un, un jour l'autre;  
 Il leur apprit à leurs dépens  
 Que l'on ne doit jamais avoir de confiance  
 En ceux qui sont mangeurs de gens.  
 Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance  
 En auroit aussi bien croqué sa bonne part.  
 Qu'importe qui vous mange, homme ou loup? toute panse  
 Me paroît une à cet égard :  
 Un jour plus tôt, un jour plus tard,  
 Ce n'est pas grande différence.

## FABLE V.

*L'Enfouisseur et son Compère* <sup>1</sup>.

Us pincemaille <sup>2</sup> avoit tant amassé  
 Qu'il ne savoit où loger sa finance.

<sup>1</sup> Abstemius, 169.

<sup>2</sup> Il y a *pince-maille* dans la grande et belle édition de M. Didot aîné, 1802, in-folio; mais dans les éditions de 1787 et 1813 du même imprimeur, ce mot est écrit sans division, comme dans l'édition originale de La Fontaine et dans le dictionnaire de Nicot. L'Académie française, dans son diction-

L'avarice, compagne et sœur de l'ignorance,  
 Le rendoit fort embarrassé  
 Dans le choix d'un dépositaire;  
 Car il en vouloit un, et voici sa raison :  
 L'objet tente; il faudra que ce monceau s'altère  
 Si je le laisse à la maison :  
 Moi-même de mon bien je serai le larron <sup>1</sup>. —  
 Le larron! Quoi! jouir, c'est se voler soi-même?  
 Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.  
 Apprends de moi cette leçon :  
 Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire ;  
 Sans cela c'est un mal. Veux-tu le réserver  
 Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire?  
 La peine d'acquérir, le soin de conserver,  
 Otent le prix à l'or, qu'on croit si nécessaire. —  
 Pour se décharger d'un tel soin,  
 Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin :  
 Il aima mieux la terre; et, prenant son compère,  
 Celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le trésor.  
 Au bout de quelque temps l'homme va voir son or :  
 Il ne retrouva que le gîte.  
 Soupçonnant à bon droit le compère, il va vite  
 Lui dire : Apprêtez-vous; car il me reste encor  
 Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse.  
 Le compère aussitôt va remettre en sa place  
 naire, nous paroît avoir eu tort de séparer par un trait les deux  
 mots qui forment ce mot composé. Il signifie un avaré. La *maille*  
 étoit autrefois la plus petite monnoie de cuivre, et équivaloit à  
 une obole.

<sup>1</sup> . . . . . Ipsiū te fraudas cibo.

Phædr., fab. xix, lib. IV.

L'argent volé ; prétendant bien  
 Tout reprendre à-la-fois, sans qu'il y manquât rien.  
 Mais, pour ce coup, l'autre fut sage :  
 Il retint tout chez lui, résolu de jouir,  
 Plus n'entasser, plus n'enfouir ;  
 Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage,  
 Pensa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur.

FABLE VI.

*Le Loup et les Bergers*<sup>1</sup>.

Un loup rempli d'humanité  
 (S'il en est de tels dans le monde)  
 Fit un jour sur sa cruauté,  
 Quoiqu'il ne l'exercât que par nécessité,  
 Une réflexion profonde.  
 Je suis haï, dit-il ; et de qui ? de chacun.

Le loup est l'ennemi commun :  
 Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte,  
 Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris :  
 C'est par là que de loups l'Angleterre est déserte<sup>2</sup>,

<sup>1</sup> Philibert Hegemon, fable xx, des *Pasteurs et du Loup*.

<sup>2</sup> Edgard, roi d'Angleterre, qui régnoit vers le milieu du dixième siècle, fit faire tous les ans de grandes chasses pour la destruction des loups, et convertit le tribut en argent, que son

On y mit notre tête à prix.  
 Il n'est hobereau qui ne fasse  
 Contre nous tels bans<sup>1</sup> publier ;  
 Il n'est marmot osant crier  
 Que du loup aussitôt sa mère ne menace<sup>2</sup>.  
 Le tout pour un âne rogneux,  
 Pour un mouton pourri, pour quelque chien bargneux,  
 Dont j'aurai passé mon envie.  
 Eh bien ! ne mangeons plus de chose ayant eu vie :  
 Paisons l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.  
 Est-ce une chose si cruelle ?  
 Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle ?  
 Disant ces mots, il vit des bergers, pour leur rôt,  
 Mangeant un agneau cuit en broche.  
 Oh ! oh ! dit-il, je me reproche  
 Le sang de cette gent : voilà ses gardiens  
 S'en repaissant<sup>3</sup> eux et leurs chiens ;  
 Et moi, loup, j'en ferai scrupule !

prédécesseur Athelstan avoit imposé aux souverains de la principauté de Galles, en un tribut annuel de trois cents têtes de loups. Par ces moyens Edgard détruisit les loups dans toute l'Angleterre. (Voyez Hume's, *Hist. of England*, ch. II, t. I, p. 127.)

<sup>1</sup> Mandement fait à cris publics pour ordonner ou défendre quelque chose.

<sup>2</sup> Allusion à la fable xvi du liv. IV, intitulée *Le Loup, la Mère, et l'Enfant*.

<sup>3</sup> VAR. *S'en repaissant*, dans toutes les éditions modernes. Mais cette leçon n'est autorisée par aucune des éditions originales. (Voyez à ce sujet, au volume précédent, la note sur la fable xvi du livre VII, p. 242.)



Non, par tous les dieux, non; je serois ridicule:  
Thibaut l'agnelet<sup>1</sup> passera,  
Sans qu'à la broche je le mette;  
Et non seulement lui, mais la mère qu'il tette,  
Et le père qui l'engendra!

Ce loup avoit raison. Est-il dit qu'on nous voie  
Faire festin de toute proie,  
Manger les animaux; et nous les réduirons  
Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons!  
Ils n'auront ni croc ni marmite!  
Bergers, bergers! le loup n'a tort  
Que quand il n'est pas le plus fort:  
Voulez-vous qu'il vive en ermite?

## FABLE VII.

*L'Araignée et l'Hirondelle*<sup>2</sup>.

O Jupiter, qui sus de ton cerveau,  
Par un secret d'accouchement nouveau<sup>3</sup>,

<sup>1</sup> C'est-à-dire le petit agneau qu'on nomme Thibaut. La réunion de ces deux mots *Thibaut-Agnelet* forme le nom du berger dans l'ancienne farce de maistre Pierre Pathelin, p. 15 de l'édition de Coustelier, 1723, in-12.

<sup>2</sup> Abstemijs, 4.

<sup>3</sup> Jupiter, incommodé d'un violent mal de tête, implora le secours de Vulcain, qui, d'un coup de hache, fit sortir de son cerveau la déesse de la Sagesse tout armée.

Tirer Pallas, jadis mon ennemie,  
Entends ma plainte une fois en ta vie<sup>1</sup>!  
Progné<sup>2</sup> me vient enlever les morceaux;  
Caracolant, frisant l'air et les eaux,  
Elle me prend mes mouches à ma porte:  
Miennes je puis les dire; et mon réseau  
En seroit plein sans ce maudit oiseau:  
Je l'ai tissu de matière assez forte.  
Ainsi, d'un discours insolent,  
Se plaignoit l'araignée autrefois tapissière,  
Et qui lors étant flandrière  
Prétendoit enlacer tout insecte volant.  
La sœur de Philomèle, attentive à sa proie,  
Malgré le bestion<sup>3</sup> happoit mouches dans l'air,

<sup>1</sup> Ovid., liv. VI.

<sup>2</sup> L'hirondelle, qui, dans la mythologie, provenoit de Progné, sœur de Philomèle. (Voyez la note de la fable xv du livre III.)

<sup>3</sup> Ce mot n'appartient pas, comme on l'a dit, à notre vieux langage; il est dérivé de l'italien: mais au lieu d'être, comme dans cette langue, un augmentatif, notre poète en fait un diminutif. *Il bestione* signifie en italien une bête grosse ou grande. Dans la seconde édition du dictionnaire de l'Académie françoise, 1696, in-folio, t. I, p. 60, on trouve cependant le mot *bestions*, mais au pluriel seulement; et il est dit que ce mot signifie particulièrement des bêtes sauvages, et qu'il ne s'emploie guère qu'en parlant des tapisseries qui représentent ces sortes de bêtes, *tapisseries de bestions*. Ce mot, aujourd'hui même, au pluriel, est hors d'usage: le mot propre, pour signifier un petit animal, une petite bête, est *bestiole*, qui a remplacé *bestelotte*, qu'on trouve encore dans le dictionnaire de Nicol, p. 77, édit. 1606, in-folio.



Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie <sup>1</sup>,  
 Que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,  
 D'un ton demi-formé, bégayante couvée,  
 Demandoient par des cris encor mal entendus.

La pauvre aragne <sup>2</sup> n'ayant plus  
 Que la tête et les pieds, artisans superflus,  
 Se vit elle-même enlevée :

L'hirondelle, en passant, emporta toile, et tout,  
 Et l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde :  
 L'adroit, le vigilant, et le fort, sont assis  
 A la première ; et les petits  
 Mangent leur reste à la seconde.

### FABLE VIII.

*La Perdrix et les Coqs.*

PARMI de certains coqs, incivils, peu galants,  
 Toujours en noise, et turbulents,  
 Une perdrix étoit nourrie.  
 Son sexe, et l'hospitalité ;

De la part de ces coqs, peuple à l'amour porté,  
 Lui faisoient espérer beaucoup d'honnêteté :

..... Ipsasque volantes  
 Ore ferant, dulcem nidis immitibus escam.

<sup>1</sup> Vano., *Georg.*, lib. IV, v. 16, 17.

<sup>2</sup> Vieux mot, pour araignée, qu'on trouve encore employé dans Coquillard et dans Ronsard.

Ils feroient les honneurs de la ménagerie.  
 Ce peuple, cependant, fort souvent en furie,  
 Pour la dame étrangère ayant peu de respect <sup>1</sup>,  
 Lui donnoit fort souvent d'horribles coups de bec.

D'abord elle en fut affligée ;  
 Mais, sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée  
 S'entrebattre elle-même et se percer les flancs,  
 Elle se consola. Ce sont leurs mœurs, dit-elle ;  
 Ne les accusons point, plaignons plutôt ces gens :

Jupiter sur un seul modèle  
 N'a pas formé tous les esprits ;  
 Il est des naturels de coqs et de perdrix.  
 S'il dépendoit de moi, je passerois ma vie  
 En plus honnête compagnie.

Le maître de ces lieux en ordonne autrement ;  
 Il nous prend avec des tonnelles,  
 Nous loge avec des coqs, et nous coupe les ailes :  
 C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.

### FABLE IX.

*Le Chien à qui on a coupé les oreilles.*

Qu'AT-JE fait, pour me voir ainsi  
 Mutilé par mon propre maître ?

<sup>1</sup> Var. *Respect*, dans toutes les éditions modernes ; mais dans les éditions originales, et même dans celle de 1739, le *t* se trouve retranché ; et il est écrit *raspec* pour la rime, et par licence poétique. Il y a d'autres exemples du même retranchement pour le même mot dans les poètes de ce temps.

Le bel état où me voici !  
 Devant les autres chiens oserai-je paroître ?  
 O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,  
 Qui vous feroit choses pareilles !  
 Ainsi crioit Mouflar<sup>2</sup>, jeune dogue; et les gens,  
 Peu touchés de ses cris douloureux et percants,  
 Venoient de lui conper sans pitié les oreilles.  
 Mouflar y croyoit perdre. Il vit avec le temps  
 Qu'il y gaignoit beaucoup; car, étant de nature  
 A piller ses pareils, mainte mésaventure  
 L'auroit fait retourner chez lui  
 Avec cette partie en cent lieux altérée :  
 Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.  
 Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,  
 C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,  
 On le munit, de peur d'esclandre.  
 Témoin maître Mouflar armé d'un gorgerin<sup>3</sup>;  
 Du reste ayant d'oreille autant que sur ma main,  
 Un loup n'eût su par où le prendre.

<sup>1</sup> VAR. Éd. 1678 et 1729: *Parêtre*. La Fontaine a écrit ainsi pour la rime et par licence poétique. (Voyez la fable XIV du livre VIII, qui présente un exemple semblable.)

<sup>2</sup> Corps à grosse tête, du mot malle. Ce nom est encore emprunté de Babelais, l. II, ch. XII.

<sup>3</sup> D'un collier. « *Gorgerin*, dit Nicot dans son dictionnaire, est la pièce que l'homme de guerre met autour de sa gorge: ce qu'on dit en fait de haubert ou *maille-gorgerin*, ou l'appelle hausse-col en fait de lame de fer. »

## FABLE X.

*Le Berger et le Roi*<sup>1</sup>.

Deux démons à leur gré partagent notre vie,  
 Et de son patrimoine ont chassé la raison ;  
 Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie :  
 Si vous me demandez leur état et leur nom,  
 J'appelle l'un, Amour ; et l'autre, Ambition.  
 Cette dernière étend le plus loin son empire ;  
 Car même elle entre dans l'amour.  
 Je le ferois bien voir ; mais mon but est de dire  
 Comme un roi fit venir un berger à sa cour.  
 Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.

Ce roi vit un troupeau qui couvroit tous les champs,  
 Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,  
 Grace aux soins du berger, de très notables sommes.  
 Le berger plut au roi par ces soins diligents.  
 Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens<sup>2</sup> :  
 Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes ;  
 Je te fais juge souverain.  
 Voilà notre berger la balance à la main.

<sup>1</sup> *Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. II, p. 214 à 225 ; *L'Hermite*, et t. III, p. 123 ; *Histoire d'un Lion et d'un Renard*, p. 123 à 173.

<sup>2</sup> Expression empruntée d'Homère.



Le bel état où me voici !  
 Devant les autres chiens oserai-je paroître ?  
 O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,  
 Qui vous feroit choses pareilles !  
 Ainsi crioit Mouflar<sup>2</sup>, jeune dogue; et les gens,  
 Peu touchés de ses cris douloureux et percants,  
 Venoient de lui conper sans pitié les oreilles.  
 Mouflar y croyoit perdre. Il vit avec le temps  
 Qu'il y gaignoit beaucoup; car, étant de nature  
 A piller ses pareils, mainte mésaventure  
 L'auroit fait retourner chez lui  
 Avec cette partie en cent lieux altérée :  
 Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.  
 Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,  
 C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,  
 On le munit, de peur d'esclandre.  
 Témoin maître Mouflar armé d'un gorgerin<sup>3</sup>;  
 Du reste ayant d'oreille autant que sur ma main,  
 Un loup n'eût su par où le prendre.

<sup>1</sup> VAR. Éd. 1678 et 1729 : *Parêtre*. La Fontaine a écrit ainsi pour la rime et par licence poétique. (Voyez la fable XIV du livre VIII, qui présente un exemple semblable.)

<sup>2</sup> Corps à grosse tête, du mot malle. Ce nom est encore emprunté de Babelais, I. II, ch. XII.

<sup>3</sup> D'un collier. « *Gorgerin*, dit Nicot dans son dictionnaire, est la pièce que l'homme de guerre met autour de sa gorge: ce qu'on dit en fait de haubert ou *maille-gorgerin*, ou l'appelle hausse-col en fait de lame de fer. »

## FABLE X.

*Le Berger et le Roi* <sup>1</sup>.

Deux démons à leur gré partagent notre vie,  
 Et de son patrimoine ont chassé la raison ;  
 Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie :  
 Si vous me demandez leur état et leur nom,  
 J'appelle l'un, Amour ; et l'autre, Ambition.  
 Cette dernière étend le plus loin son empire ;  
 Car même elle entre dans l'amour.  
 Je le ferois bien voir ; mais mon but est de dire  
 Comme un roi fit venir un berger à sa cour.  
 Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.

Ce roi vit un troupeau qui couvroit tous les champs,  
 Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,  
 Grace aux soins du berger, de très notables sommes.  
 Le berger plut au roi par ces soins diligents.  
 Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens<sup>2</sup> :  
 Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes ;  
 Je te fais juge souverain.  
 Voilà notre berger la balance à la main.

<sup>1</sup> *Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. II, p. 214 à 225 ; *L'Hermite*, et t. III, p. 123 : *Histoire d'un Lion et d'un Renard*, p. 123 à 173.

<sup>2</sup> Expression empruntée d'Homère.



Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite,  
Son troupeau, ses mâtins, le loup, et puis c'est tout,  
Il avoit du bon sens; le reste vient ensuite :

Bref, il en vint fort bien à bout.

L'ermite son voisin accourut pour lui dire :  
Veillé-je? et n'est-ce point un songe que je vois?  
Vous, favori! vous, grand! Défiez-vous des rois;  
Leur faveur est glissante : on s'y trompe; et le pire,  
C'est qu'il en coûte cher : de pareilles erreurs  
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.

Vous ne connoissez pas l'attrait qui vous engage ;  
Je vous parle en ami ; craignez tout. L'autre rit ;

Et notre ermite poursuivit :

Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage.  
Je crois voir cet aveugle à qui, dans un voyage,

Un serpent engourdi de froid

Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet ;  
Le sien s'étoit perdu, tombant de sa ceinture.

Il rendoit grâce au ciel de l'heureuse aventure,

Quand un passant cria : Que tenez-vous! ô dieux!

Jetez cet animal traître et pernicieux,

Ce serpent! — C'est un fouet. — C'est un serpent! vous

A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige? [dis-je.

<sup>1</sup> . . . . . Et gratia regum  
Lubrica.

SANNAXAR.

<sup>2</sup> Cet apologue n'est pas le même que celui d'Ésope ou celui de Phèdre, qu'on a voulu y rapporter. La Fontaine a suivi Bidpai, qui a aussi intercalé ce conte dans celui de l'Ermite. (Voyez t. II, p. 320, l'Aveugle qui voyageoit avec ses amis.)

Prétendez-vous garder ce trésor? — Pourquoi non?  
Mon fouet étoit usé; j'en retrouve un fort bon :

Vous n'en parlez que par envie. —

L'aveugle enfin ne le crut pas;

Il en perdit bientôt la vie :

L'animal dégoûdi piqua son homme au bras.

Quant à vous, j'ose vous prédire

Qu'il vous arrivera quelque chose de pire. —

Eh! que me sauroit-il arriver que la mort?

Mille dégoûts viendront, dit le prophète ermite.

Il en vint en effet : l'ermite n'eut pas tort.

Mainte peste de cour fit tant, par maint ressort,

Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,

Furent suspects au prince. On cabale, on suscite

Accusateurs, et gens grevés par ses arrêts.

De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais.

Le prince voulut voir ces richesses immenses.

Il ne trouva partout que médiocrité,

Louange du désert et de la pauvreté :

C'étoient là ses magnificences.

Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix :

Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures.

Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris

Tous les machineurs d'impostures.

Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,

L'habit d'un gardeur de troupeaux,

Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,

<sup>1</sup> *Machineur*, vieux mot hors d'usage, même du temps de Nicot, qui a été remplacé par *machinateur*.

Et, je pense, aussi sa musette<sup>1</sup>.  
 Doux trésors, ce dit-il, chers gages, qui jamais  
 N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,  
 Je vous reprends : sortons de ces riches palais  
 Comme l'on sortiroit d'un songe!  
 Sire, pardonnez-moi cette exclamation :  
 J'avois prévu ma chute en montant sur le faite<sup>2</sup>.  
 Je m'y suis trop complu : mais qui n'a dans la tête  
 Un petit grain d'ambition?

## FABLE XI.

*Les Poissons, et le Berger qui joue de la flûte<sup>3</sup>.*

Tircis, qui pour la seule Annette  
 Faisoit résonner les accords  
 D'une voix et d'une musette  
 Capable de toucher les morts,  
 Chantoit un jour le long des bords  
 D'une onde arrosant des prairies  
 Dont Zéphyre habitoit les campagnes fleuries.  
 Annette cependant à la ligne pêchoit;

<sup>1</sup> Dans la fable du *Loup devenu Berger*, La Fontaine a dit :  
 Son chien dormoit aussi, comme aussi sa musette.

Liv. III, fab. III.

<sup>2</sup> Corneille avoit déjà dit :

Et monté sur le faite, il aspire à descendre.

<sup>3</sup> *Esop.*, 130, 34. *Aplon.*, 33.

Mais nul poisson ne s'approchoit :  
 La bergère perdoit ses peines.  
 Le berger, qui par ses chansons  
 Eût attiré des inhumaines,  
 Crut, et crut mal, attirer des poissons.  
 Il leur chanta ceci : Citoyens de cette onde,  
 Laissez votre Naiade en sa grotte profonde;  
 Venez voir un objet mille fois plus charmant.  
 Ne craignez point d'entrer aux prisons de la Belle :  
 Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle.  
 Vous serez traités doucement ;  
 On n'en veut point à votre vie :  
 Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal ;  
 Et, quand à quelques uns l'appât seroit fatal,  
 Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie.  
 Ce discours éloquent ne fit pas grand effet ;  
 L'auditoire étoit sourd aussi bien que muet :  
 Tircis eut beau prêcher. Ses paroles miellées  
 S'en étant aux vents<sup>1</sup> envolées,  
 Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris ;  
 Voilà les poissons mis aux pieds de la bergère.

O vous, pasteurs d'humains et non pas de brebis,

<sup>1</sup> *Var.* *Au vent*. Il y a ainsi dans toutes les éditions de M. Didot, même dans celle de 1802, in-folio, et dans celle de Barbou, 1802, in-12. Cependant cette leçon ne vaut rien, et est contredite par toutes les éditions originales, qui portent la leçon bien plus poétique que nous avons adoptée dans le texte. Ailleurs, et dans une épître à la duchesse de Bouillon, La Fontaine a dit, en imitant Horace :

Vous envoyez aux vents ce fâcheux souvenir.



Rois, qui croyez gagner par raison les esprits  
 D'une multitude étrangère,  
 Ce n'est jamais par là que l'on en vient à bout!  
 Il y faut une autre manière:  
 Servez-vous de vos rets; la puissance fait tout.

## FABLE XII.

*Les deux Perroquets, le Roi et son Fils* <sup>1</sup>.

Deux perroquets, l'un père et l'autre fils,  
 Du rôl du roi faisoient leur ordinaire;  
 Deux demi-dieux, l'un fils et l'autre père,  
 De ces oiseaux faisoient leurs favoris,  
 L'âge lioit une amitié sincère  
 Entre ces gens: les deux pères s'aimoient;  
 Les deux enfants, malgré leur cœur frivole,  
 L'un avec l'autre aussi s'accoutumoient,  
 Nourris ensemble, et compagnons d'école.  
 C'étoit beaucoup d'honneur au jeune perroquet;  
 Car l'enfant étoit prince, et son père monarque.  
 Par le tempérament que lui donna la Parque,  
 Il aimoit les oiseaux. Un moineau fort coquet,  
 Et le plus amoureux de toute la province,  
 Faisoit aussi sa part des délices du prince.

<sup>1</sup> Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman,  
 t. III, p. 93-119: Histoire d'un Roi de Yemén et de son Per-  
 roquet.

Ces deux rivaux un jour ensemble se jouants,  
 Comme il arrive aux jeunes gens,  
 Le jeu devint une querelle.  
 Le passereau, peu circonspec <sup>1</sup>,  
 S'attira de tels coups de bec  
 Que, demi-mort et trainant l'aile,  
 On crut qu'il n'en pourroit guérir.  
 Le prince indigné fit mourir  
 Son perroquet. Le bruit en vint au père.  
 L'infortuné vieillard crie et se désespère,  
 Le tout en vain, ses cris sont superflus;  
 L'oiseau parleur est déjà dans la barque <sup>2</sup>:  
 Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus  
 Fait qu'en fureur sur le fils du monarque  
 Son père s'en va fondre, et lui crève les yeux.  
 Il se sauve aussitôt, et choisit pour asile  
 Le haut d'un pin: là, dans le sein des dieux,  
 Il goûte sa vengeance en lieu sûr et tranquille.  
 Le roi lui-même y court, et dit pour l'attirer:  
 Ami, reviens chez moi; que nous sert de pleurer?  
 Haine, vengeance, et deuil, laissons tout à la porte  
 Je suis contraint de déclarer,  
 Encor que ma douleur soit forte,  
 Que le tort vient de nous; mon fils fut l'agresseur:  
 Mon fils! non; c'est le Sort qui du coup est l'auteur.

<sup>1</sup> VAR. *Circonspect* dans toutes les éditions; mais La Fontaine  
 a retranché le *t*, et il a écrit, dans l'édition de 1679, *circonspec*,  
 pour la rime, et par licence poétique.

<sup>2</sup> Stygiâ natabat jam frigidâ cymbâ.

Vino., *Georg.* IV, v. 566.



La Parque avoit écrit de tout temps en son livre  
Que l'un de nos enfants devoit cesser de vivre,  
L'autre de voir, par ce malheur.  
Consolons-nous tous deux, et reviens dans ta cage.

Le perroquet dit : Sire roi,  
Crois-tu qu'après un tel outrage  
Je me doive fier à toi ?

Tu m'allègues le Sort : prétends-tu, par ta foi,  
Me leurrer de l'appât d'un profane langage ?  
Mais que la Providence, ou bien que le Destin  
Régle les affaires du monde,  
Il est écrit là-haut qu'au faite de ce pin,  
Ou dans quelque forêt profonde,  
J'achèverai mes jours loin du fatal objet  
Qui doit l'être un juste sujet  
De haine et de fureur. Je sais que la vengeance  
Est un morceau de roi ; car vous vivez en dieux.  
Tu veux oublier cette offense ;  
Je le crois : cependant il me faut, pour le mieux,  
Éviter ta main et tes yeux.  
Sire roi, mon ami, va-t'en ; tu perds ta peine :  
Ne me parle point de retour ;  
L'absence est aussi bien un remède à la haine  
Qu'un appareil contre l'amour.

## FABLE XIII.

*La Lionne et l'Ourse.*

MÈRE lionne avoit perdu son faon<sup>1</sup> :  
Un chasseur l'avoit pris. La pauvre infortunée  
Poussoit un tel rugissement  
Que toute la forêt étoit importunée.

<sup>1</sup> VAR. Édit. de 1679 : *Fan*. Cette leçon a été conservée dans quelques éditions ; non pas que ce mot s'écrivit différemment du temps de La Fontaine qu'il ne s'écrit aujourd'hui, mais parce qu'il se prononce *fan*, et que les poètes pouvoient alors altérer l'orthographe des mots pour rimer aux yeux comme aux oreilles. Le mot *faon* est ici impropre ; car, bien avant La Fontaine, il ne s'employoit que pour désigner le petit d'une biche, d'un chevreuil, ou d'un daim. « On ne peut dire *faon* d'une beste mordant, comme laye, ourse, lionne, éléphant, ains ont autres noms particuliers. » Nicot, *Thésor de la langue françoise*, 1606, in-folio, au mot *faon*. Cependant, plus anciennement ce mot paroit avoir été employé pour désigner les petits de tous les animaux ; du moins nous en avons un exemple qui prouve que le mot *saoner* s'employoit pour engendrer en général, quand il s'agissoit des animaux.

Les oisiaux, aussi les poissons,  
Qui moult sont biaux à regarder,  
Savent bien mes regles garder ;  
Tous *saonent* à lor usages,  
Et font honneur à lor lignages.

*Roman de la Rose.*

La nuit ni son obscurité,  
 Son silence, et ses autres charmes,  
 De la reine des bois n'arrêtoient les vacarmes :  
 Nul animal n'étoit du sommeil visité.  
 L'ourse enfin lui dit : Ma commère,  
 Un mot sans plus ; tous les enfants  
 Qui sont passés entre vos dents  
 N'avoient-ils ni père ni mère ? —  
 Ils en avoient. — S'il est ainsi,  
 Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,  
 Si tant de mères se sont tuées,  
 Que ne vous taisez-vous aussi ? —  
 Moi, me taire ! moi malheureuse !  
 Ah ! j'ai perdu mon fils ! il me faudra traîner  
 Une vieillese douloureuse ! —  
 Dites-moi, qui vous force à vous y condamner ? —  
 Hélas ! c'est le Destin qui me hait. — Ces paroles  
 Ont été de tout temps en la bouche de tous.  
 Misérables humains, ceci s'adresse à vous !  
 Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.  
 Quiconque, en pareil cas, se croit hai des cieus,  
 Qu'il considère Hécube<sup>1</sup>, il rendra grace aux dieux.

<sup>1</sup> Cette reine, après avoir vu périr sous ses yeux Priam son mari, et la plus grande partie de ses enfants, sa ville et son royaume, fut réduite en esclavage.

## FABLE XIV.

*Les deux Aventuriers et le Talisman<sup>1</sup>.*

AUCUN chemin de fleurs ne conduit à la gloire<sup>2</sup>.  
 Je n'en veux pour témoin qu'Hercule et ses travaux :  
 Ce dieu n'a guère de rivaux ;  
 J'en vois peu dans la fable, encor moins dans l'histoire.  
 En voici pourtant un, que de vieux talismans  
 Firent chercher fortune au pays des romans.  
 Il voyageoit de compagnie.  
 Son camarade et lui trouvèrent un poteau  
 Ayant au haut cet écriteau :  
 « Seigneur aventurier, s'il te prend quelque envie  
 « De voir ce que n'a vu nul chevalier errant,  
 « Tu n'as qu'à passer ce torrent ;  
 « Puis, prenant dans tes bras un éléphant de pierre  
 « Que tu verras couché par terre,  
 « Le porter, d'une haleine, au sommet de ce mont  
 « Qui menace les cieus de son superbe front. »

<sup>1</sup> *Les Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. 1, p. 247-261 : *Les deux Voyageurs*.

<sup>2</sup> *Ardua per præceps gloria vadit iter.*

OVID., *Trit.*, 4.

Corneille avoit dit dans *Rodogune* :

Le ciel par ses travaux veut qu'en monte à la gloire.



L'un des deux chevaliers saigna du nez <sup>1</sup>. Si l'on de  
Est rapide autant que profonde,  
Dit-il... et supposé qu'on la puisse passer,  
Pourquoi de l'éléphant s'aller embarrasser ?

Quelle ridicule entreprise !

Le sage l'aura fait par tel art et de guise <sup>2</sup>  
Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas :  
Mais jusqu'au haut du mont ! d'une haleine ! il n'est pas  
Au pouvoir d'un mortel ; à moins que la figure  
Ne soit d'un éléphant nain, pygmée, avorton,

Propre à mettre au bout d'un bâton :

Auquel cas, où l'honneur <sup>3</sup> d'une telle aventure ?  
On nous veut attraper dedans cette écriture ;  
Ce sera quelque énigme à tromper un enfant :  
C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant.

Le raisonneur parti, l'aventureux se lance,  
Les yeux clos, à travers cette eau.

Ni profondeur ni violence

Ne purent l'arrêter ; et, selon l'écriveau,  
Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.  
Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,  
Rencontre une esplanade, et puis une cité.

Un cri par l'éléphant est aussitôt jeté :

Le peuple aussitôt sort en armes.

<sup>1</sup> Expression proverbiale, pour dire que l'on manque de résolution par la crainte du danger. Saigner du nez étoit en Orient, pendant la peste, considéré comme un symptôme fâcheux, qui faisoit craindre la mort à ceux qui l'éprouvoient. (Voyez Boccace, dans l'introduction du Décaméron.)

<sup>2</sup> Et de manière.

<sup>3</sup> C'est-à-dire où sera l'honneur. Ellipse.

Tout autre aventurier, au bruit de ces alarmes,  
Auroit fui : celui-ci, loin de tourner le dos,  
Veut vendre au moins sa vie, et mourir en héros.  
Il fut tout étonné d'oïr cette cohorte  
Le proclamer monarque au lieu de son roi mort.  
Il ne se fit prier que de la bonne sorte ;  
Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.  
Sixte en disoit autant quand on le fit saint père :

(Seroit-ce bien une misère

Que d'être pape ou d'être roi ?)

On reconnut bientôt son peu de bonne foi.  
Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.  
Le sage quelquefois fait bien d'exécuter  
Avant que de donner le temps à la Sagesse  
D'envisager le fait, et sans la consulter.

FABLE XV.

*Les Lapins.*

DISCOURS À M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD <sup>1</sup>.

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte

L'homme agit, et qu'il se comporte

En mille occasions comme les animaux :

Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts

<sup>1</sup> Sur M. le duc de La Rochefoucauld. (Voyez livre I, fable II.)



Que ses sujets; et la Nature  
A mis dans chaque créature  
Quelque grain d'une masse où puisent les esprits :  
J'entends les esprits-corps, et pétris de matière.  
Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière  
Précipite ses traits dans l'humide séjour,  
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,  
Et que n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour<sup>1</sup>;  
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,  
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet olympe,  
Je foudroie à discrétion  
Un lapin qui n'y pensoit guère.  
Je vois fuir aussitôt toute la nation  
Des lapins qui, sur la bruyère,  
L'œil éveillé, l'oreille au guet,  
S'égayoient, et de thym parfumoient leur banquet.  
Le bruit du coup fait que la bande  
S'en va chercher sa sûreté  
Dans la souterraine cité :  
Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande  
S'évanouit bientôt; je revois les lapins,  
Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.

Ne reconnoit-on pas en cela les humains?

Dispersés par quelque orage,

<sup>1</sup> Qualia sublucent, fugiente, crepuscula Phœbo :  
Aut ubi nor abiit, nec tamen orta dies.

Ovid., *Amor.*, I, 5, t. I, p. 341, édit. Burman, in-4o.

Non era notte e non era ancor giorno.

Orlando innamorato, cant. xxi, st. 57.

A peine ils touchent le port  
Qu'ils vont hasarder encor  
Même vent, même naufrage :  
Vrais lapins, on les revoit  
Sous les mains de la Fortune.  
Joignons à cet exemple une chose commune.

Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit  
Qui n'est pas de leur détroit<sup>1</sup>,  
Je laisse à penser quelle fête !  
Les chiens du lieu n'ayant en tête  
Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents  
Vous accompagnent ces passants  
Jusqu'aux confins du territoire.  
Un intérêt de bien, de grandeur, et de gloire,  
Aux gouverneurs d'états, à certains courtisans,  
A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.  
On nous voit tous, pour l'ordinaire,  
Piller le survenant, nous jeter sur sa peau.  
La coquette et l'auteur sont de ce caractère<sup>2</sup> :  
Malheur à l'écrivain nouveau !  
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,  
C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.  
Cent exemples pourroient appuyer mon discours ;

<sup>1</sup> Indépendamment de sa signification ordinaire, le mot *détroit* désignoit, du temps de La Fontaine, une étendue de pays soumise à une juridiction spirituelle ou temporelle. C'est dans ce sens qu'il est employé ici. On dit actuellement *district*.

<sup>2</sup> La Fontaine a exprimé la même idée en prose dans sa *Psyché*, liv. II.

Mais les ouvrages les plus courts  
Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guide  
Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser  
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser :

Ainsi ce discours doit cesser.

Vous, qui m'avez donné ce qu'il a de solide,  
Et dont la modestie égale la grandeur,  
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur  
La louange la plus permise,  
La plus juste et la mieux acquise ;  
Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu  
Que votre nom reçût ici quelques hommages,  
Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,  
Comme un nom qui, des ans et des peuples connu,  
Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde  
Qu'aucun climat de l'univers,  
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde  
Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

## FABLE XVI.

*Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre,  
et le Fils de Roi*<sup>1</sup>.

QUATRE chercheurs de nouveaux mondes,  
Presque nus, échappés à la fureur des ondes,  
Un trafiquant, un noble, un pâtre, un fils de roi,  
Réduits au sort de Bélisaire<sup>2</sup>,  
Demandoient aux passants de quoi  
Pouvoir soulager leur misère.

De raconter quel sort les avoit assemblés,  
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,

<sup>1</sup> *Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. III, p. 320-338 : *Histoire d'Aspendiar*.

<sup>2</sup> Bélisaire étoit un grand capitaine, qui, ayant commandé les armées de l'empereur et perdu les bonnes grâces de son maître, tomba dans un tel point de misère qu'il demandoit l'aumône sur les grands chemins \*. (Note de La Fontaine.)

\* Tous les arts semblent avoir conspiré contre l'histoire en consacrant le récit touchant, mais romanesque, des dernières années de Bélisaire, devenu aveugle et demandant l'aumône : il n'en est pas moins prouvé que ce récit est entièrement faux, et qu'il a été inventé long-temps après la mort de ce grand homme. Les faits rapportés par les historiens les plus voisins de son temps y sont contraires : le poète Tzetzes, au douzième siècle, est le plus ancien auteur qui en fasse mention ; et lui-même le contredit dans un autre passage de son insipide poème. ( Consulter à ce sujet Gibbon ; *Hist. of the decl. and fall of the Rom. Empire*, ch. XLIII, t. VII, p. 408, édit. 1797, in-8<sup>o</sup>, London. )

C'est un récit de longue haleine.  
 Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine :  
 Là, le conseil se tint entre les pauvres gens.  
 Le prince s'étendit sur le malheur des grands.  
 Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée

De leur aventure passée

Chacun fit de son mieux, et s'appliquât au soin  
 De pourvoir au commun besoin.

La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme ?  
 Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.

Un pâtre ainsi parler ! Ainsi parler ? croit-on  
 Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées

De l'esprit et de la raison ;

Et que de tout berger, comme de tout mouton,  
 Les connoissances soient bornées ?

L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon  
 Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.  
 L'un, c'étoit le marchand, savoit l'arithmétique :  
 A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.

J'enseignerai la politique,

Reprit le fils de roi. Le noble poursuivit :  
 Moi, je sais le blason ; j'en veux tenir école.  
 Comme si, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit  
 La sotte vanité de ce jargon frivole !

Le pâtre dit : Amis, vous parlez bien ; mais quoi !

Le mois a trente jours : jusqu'à cette échéance

Jeûnerons-nous, par votre foi ?

Vous me donnez une espérance

Belle, mais éloignée ; et cependant j'ai faim.

Qui pourvoira de nous au diner de demain ?

Qu plutôt sur quelle assurance

Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui ?

Avant tout autre, c'est celui

Dont il s'agit. Votre science

Est courte là-dessus : ma main y suppléera.

A ces mots le pâtre s'en va

Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente,

Pendant cette journée et pendant la suivante,

Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fit tant

Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure

Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours ;

Et, grace aux dons de la nature,

La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

FIN DU DIXIÈME LIVRE.



## LIVRE ONZIÈME.

## FABLE PREMIÈRE.

*Le Lion<sup>1</sup>.*

SULTAN léopard autrefois  
 Eut, ce dit-on, par mainte aubaine<sup>2</sup>,  
 Forcé bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,  
 Forcé moutons parmi la plaine.  
 Il naquit un lion dans la forêt prochaine.  
 Après les compliments et d'une et d'autre part,  
 Comme entre les grands se pratique,  
 Le sultan fit venir son visir le renard,  
 (Vieux routier, et bon politique.  
 Tu crains, ce lui dit-il, lionceau mon voisin :  
 Son père est mort ; que peut-il faire ?  
 Plains plutôt le pauvre orphelin.

<sup>1</sup> La fable de Bidpai intitulée *le jeune Léopard* semble avoir donné l'idée de celle-ci ; mais celle de l'auteur indien est cependant toute différente. (Voyez *Contes et Fables indiennes*, t. I, p. 157.)

<sup>2</sup> Par les successions des étrangers, confisquées à son profit en vertu du droit d'aubaine dont il jouissoit comme sultan.

Il a chez lui plus d'une affaire ;  
 Et devra beaucoup au Destin  
 S'il garde ce qu'il a sans tenter de conquête.  
 Le renard dit, branlant la tête :  
 Tels orphelins, seigneur, ne me font point pitié ;  
 Il faut de celui-ci conserver l'amitié,  
 Ou s'efforcer de le détruire  
 Avant que la griffe et la dent  
 Lui soit crue, et qu'il soit en état de nous nuire.  
 N'y perdez pas un seul moment.  
 J'ai fait son horoscope : il croitra par la guerre ;  
 Ce sera le meilleur lion  
 Pour ses amis, qui soit sur terre :  
 Tâchez donc d'en être ; sinon  
 Tâchez de l'affaiblir. La harangue fut vaine.  
 Le sultan dormoit lors ; et dedans son domaine  
 Chacun dormoit aussi, bêtes, gens : tant qu'enfin  
 Le lionceau devint vrai lion. Le tocsin  
 Sonne aussitôt sur lui ; l'alarme se promène  
 De toutes parts ; et le visir,  
 Consulté là-dessus, dit avec un soupir :  
 Pourquoi l'irritez-vous ? La chose est sans remède.  
 En vain nous appelons mille gens à notre aide :  
 Plus ils sont, plus il coûte et je ne les tiens bons  
 Qu'à manger leur part des moutons.  
 Apaisez le lion : seul il passe en puissance  
 Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.  
 Le lion en a trois qui ne lui coûtent rien,  
 Son courage, sa force, avec sa vigilance.  
 Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton ;  
 S'il n'en est pas content, jetez-en davantage :

Joignez-y quelque bœuf; choisissez, pour ce don,  
 Tout le plus gras du pâturage.  
 Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas.  
 Il en prit mal, et force états  
 Voisins du sultan en pâtirent :  
 Nul n'y gagna, tous y perdirent.  
 Quoi que fit ce monde ennemi,  
 Celui qu'ils craignoient fut le maître.

Proposez-vous d'avoir le lion pour ami,  
 Si vous voulez le laisser craître <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> VAR. *Croître*, dans toutes les éditions modernes. Mais La Fontaine a écrit *craître* pour *croître*, en vertu de cette licence poétique dont nous avons déjà vu dans notre auteur plusieurs exemples. C'est ainsi qu'on trouve *parêtre* pour *paroître* dans la fab. IX du liv. X; mais dans ce mot, ainsi que dans celui de *fun pour foun*, nous avons dû rétablir la véritable orthographe, parce que la prononciation est la même, et que la rime subsiste pour l'oreille, sans qu'on soit obligé d'altérer l'orthographe usitée. Ici la rime est détruite à l'oreille comme aux yeux : si on écrit *croître* comme dans les éditions modernes, l'intention du poète n'est pas remplie, et son texte se trouve réellement altéré. Puisque les éditeurs n'ont pas fait difficulté d'écrire *émeute* pour *émeute* dans la fable VIII du septième livre, et *chèvre-feuil*, dans Boileau, au lieu de *chèvre-feuille*; ils auroient dû de même ici se conformer au texte de notre auteur, d'autant plus que cette licence n'avoit rien d'extraordinaire, puisqu'on prononce encore *craître* au lieu de *croître* dans plusieurs provinces, et que probablement cette manière de prononcer étoit plus commune à Paris, du temps de La Fontaine, qu'elle ne l'est aujourd'hui.

## FABLE II.

*Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter* <sup>1</sup>.

POUR MONSIEUR LE DUC DU MAINE <sup>2</sup>.

JUPITER eut un fils, qui, se sentant du lieu  
 Dont il tiroit son origine,  
 Avoit l'âme toute divine.  
 L'enfance n'aime rien : celle du jeune dieu  
 Faisoit sa principale affaire  
 Des doux soins d'aimer et de plaire.  
 En lui l'amour et la raison  
 Devancèrent le temps, dont les ailes légères  
 N'amènent que trop tôt, hélas! chaque saison.

<sup>1</sup> VAR. Ce titre n'existe pas dans les éditions originales imprimées du temps de La Fontaine : il se trouve pour la première fois dans l'édition de 1709.

<sup>2</sup> Louis-Auguste de Bourbon, DUC DU MAINE, fils de Louis XIV et de madame de Montespan, et élève de madame de Maintenon. Il naquit à Versailles le 30 mai 1670; et il n'avoit que sept à huit ans lorsque La Fontaine lui adressa cette jolie allégorie, à laquelle il a donné le titre de fable. Le duc du Maine fut légitimé le 29 décembre 1673, et mourut le 14 mai 1736. On peut consulter, sur diverses particularités qui le concernent, l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, p. 139 et 165 de l'édit. in-8; t. I, p. 216 et 274 de l'édit. in-18.

Flore aux regards rians, aux charmantes manières,  
 Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien.  
 Ce que la passion peut inspirer d'adresse,  
 Sentiments délicats et remplis de tendresse,  
 Pleurs, soupirs, tout en fut : bref, il n'oublia rien.  
 Le fils de Jupiter devoit, par sa naissance,  
 Avoir un autre esprit, et d'autres dons des cieux,  
 Que les enfants des autres dieux :

Il semblaît qu'il n'agit que par réminiscence,  
 Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,

Tant il le fit parfaitement !

Jupiter cependant voulut le faire instruire.  
 Il assembla les dieux, et dit : J'ai su conduire,  
 Seul et sans compagnon, jusqu'ici l'univers ;  
 Mais il est des emplois divers

Qu'aux nouveaux dieux je distribue.  
 Sur cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue :  
 C'est mon sang ; tout est plein déjà de ses autels.  
 Afin de mériter le rang des immortels,  
 Il faut qu'il sache tout. Le maître du tonnerre  
 Eut à peine achevé, que chacun applaudit.  
 Pour savoir tout, l'enfant n'avoit que trop d'esprit.

Je veux, dit le dieu de la guerre,

Lui montrer moi-même cet art

Par qui maints héros ont eu part

Aux honneurs de l'Olympe et grossi cet empire.

Je serai son maître de lyre,

Dit le blond et docte Apollon.

Et moi, reprit Hercule à la peau de lion,

Son maître à surmonter les vices,

A dompter les transports, monstres empoisonneurs,

Comme hydres renaissants sans cesse dans les cœurs :

Ennemi des molles délices,

Il apprendra de moi les sentiers peu battus

Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus.

Quand ce vint au dieu de Cythère,

Il dit qu'il lui montreroit tout :

L'Amour avoit raison. De quoi ne vient à bout

L'esprit joint au désir de plaire ?

<sup>1</sup> Vaa. *Renaissant*, dans toutes les éditions modernes, excepté celle de Montenuaut, in-folio (t. IV, p. 48), qui a conservé avec raison la leçon des éditions originales. (Voyez à ce sujet la note sur la fable XVI du livre VII.)

<sup>2</sup> La Fontaine a répété ce vers dans l'épître à madame de La Sablière :

Comme hydres dans nos cœurs sans cesse renaissants.

*Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Mauroy et de La Fontaine*, t. I, p. 136.

<sup>3</sup> La Fontaine a plusieurs fois reproduit cette idée, et a dit ailleurs :

Maître ne sais meilleur pour enseigner  
 Que Cupidon. . .

*Le Muletier.*

Je ne connois rhéteur ni maître ès arts

Tel que l'Amour. . .

*La Confidente sans le savoir.*

Mais nulle part il ne l'a exprimée avec autant de grace et de charme que dans les vers sur Waller, qui sont dans sa lettre à Saint-Evremond.



## FABLE III.

*Le Fermier, le Chien, et le Renard.*

Le loup et le renard sont d'étranges voisins !  
 Je ne bâtirai point autour de leur demeure.  
 Ce dernier guettoit à toute heure  
 Les poules d'un fermier; et, quoique des plus fins,  
 Il n'avoit pu donner d'atteinte à la volaille.  
 D'une part l'appétit, de l'autre le danger,  
 N'étoient pas au compère un embarras léger.  
 Hé quoi! dit-il, cette canaille  
 Se moque impunément de moi!  
 Je vais, je viens, je me travaille,  
 J'imagine cent tours: le rustre, en paix chez soi,  
 Vous fait argent de tout, convertit en monnoie  
 Ses chapons, sa poulailler; il en a même au croc;  
 Et, moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq,  
 Je suis au comble de la joie!  
 Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appelé  
 Au métier de renard? Je jure les puissances  
 De l'Olympe et du Styx, il en sera parlé.

Roulant en son cœur ces vengeances<sup>2</sup>,

<sup>1</sup> On dit un *poulailler* pour désigner celui qui fait métier de vendre de la volaille; mais je ne connois pas d'autorité plus ancienne que La Fontaine relativement à l'emploi du mot *poulailler*.

J. B. Rousseau s'en est servi d'après lui.

<sup>2</sup> *Talis flammato secum dea corde volutans.*

Vinc., *Æneid.*, I, v. 54.

Il choisit une nuit libérale en payots:  
 Chacun étoit plongé dans un profond repos;  
 Le maître du logis, les valets, le chien même,  
 Poules, poulets, chapons, tout dormoit. Le fermier,  
 Laissant ouvert son poulailler,  
 Commit une sottise extrême.  
 Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté,  
 Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.  
 Les marques de sa cruauté  
 Parurent avec l'aube: on vit un étalage  
 De corps sanglants et de carnage.  
 Peu s'en fallut que le soleil  
 Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.  
 Tel, est d'un spectacle pareil,  
 Apollon irrité contre le fier Atride<sup>1</sup>,  
 Joncha son camp de morts; on vit presque détruit  
 L'ost<sup>2</sup> des Grecs; et ce fut l'ouvrage d'une nuit.  
 Tel encore autour de sa tente  
 Ajax, à l'ame impatiente,

<sup>1</sup> Agamemnon, l'aîné des Atrides ou des petits-fils d'Atrée, ayant enlevé Briséis à Chrysis son père, pontife d'Apollon, le dieu, pour venger l'outrage fait à son ministre, envoya dans le camp des Grecs la peste et la mort. (*Iliad.*, I.)

<sup>2</sup> L'armée. Vieux mot.

Jà ni conviendrait si grant ost,  
 Comme il fist au roi Charlemaigne,  
 S'il vouldist conquerir l'Allemagne.

*Roman de la Rose*, v. 8300.

*Ost* pour armée est encore en usage en provençal et en languedocien. Voltaire s'est servi de ce mot dans ce vers:

L'ost des Anglois de nuit ils traversèrent.

De moutons et de boues fit un vaste débris,  
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse

Et les auteurs de l'injustice

Par qui l'autre emporta le prix.

Le renard, autre Ajax<sup>1</sup> aux volailles funeste,

Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.

Le maître ne trouva de recours qu'à crier

Contre ses gens, son chien : c'est l'ordinaire usage.

Ah ! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,  
Que n'avertissois-tu dès l'abord du carnage ! —

Que ne l'évitiez-vous ? c'eût été plus tôt fait ;

Si vous, maître et fermier, à qui touche le fait,

Dormez sans avoir soin que la porte soit close,

Voulez-vous que moi, chien, qui n'ai rien à la chose,

Sans aucun intérêt je perde le repos ?

Ce chien parloit très à propos :

Son raisonnement pouvait être

Fort bon dans la bouche d'un maître,

Mais, n'étant que d'un simple chien,\*

On trouva qu'il ne valoit rien :

On vous sangla le pauvre drille.

<sup>1</sup> Ajax, après avoir disputé les armes d'Achille sans pouvoir les obtenir, se jeta, dans un accès de rage, sur un troupeau, qu'il massacra, croyant y voir les Grecs qui avoient prononcé contre lui.

<sup>2</sup> Sosie, simple valet, dit dans la pièce d'Amphitruon :

Tous les discours sont des sottises,

Partant d'un homme sans éclat ;

Ce seroient paroles exquisés,

Si c'étoit un grand qui parloit.

Molière, *Amphitruon*, act. II, sc. 1.

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille  
( Et je ne t'ai jamais envié cet honneur ),  
T'attendre aux yeux d'autrui quand tu dors, c'est erreur !  
Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.

Que si quelque affaire t'importe,

Ne la fais point par procureur.

#### FABLE IV.

*Le Songe d'un Habitant du Mogol<sup>1</sup>.*

Jadis certain Mogol vit en songe un visir  
Aux champs élysiens possesseur d'un plaisir  
Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée :  
Le même songeur vit en une autre contrée

Un ermite entouré de feux,

Qui touchoit de pitié même les malheureux.

Le cas parut étrange, et contre l'ordinaire :

Minos en ces deux morts sembloit s'être mépris.

Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris !

Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,

Il se fit expliquer l'affaire.

L'interprète lui dit : Ne vous étonnez point ;

Votre songe a du sens ; et, si j'ai sur ce point

Acquis tant soit peu d'habitude,

C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour,

<sup>1</sup> Saadi-Gulistan, dans d'Herbelot.



Ce visir quelquefois cherchoit la solitude ;  
Cet ermite aux visirs alloit faire sa cour.

Si j'osois ajouter au mot de l'interprète ,  
J'inspirerois ici l'amour de la retraite :  
Elle offre à ses amants des biens sans embarras ,  
Biens purs , présents du ciel , qui naissent sous les pas.  
Solitude , où je trouve une douceur secrète ,  
Lieux que j'ai mai toujours , ne pourrai-je jamais ,  
Loin du monde et du bruit , goûter l'ombre et le frais !  
Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles ! [ villes ,  
Quand pourront les neuf sœurs , loin des cours et des  
M'occuper tout entier , et m'apprendre des cieus  
Les divers mouvements inconnus à nos yeux <sup>2</sup> ,  
Les noms et les vertus de ces clartés errantes  
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes <sup>3</sup> !  
Que si je ne suis né pour de si grands projets ,  
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets !

<sup>1</sup> Rura mihi et rigui placeant in vallibus amnes ;  
Flumina amem sylvasque inglorius. O ubi campi ,  
Spercheosque , et virginibus haccata lacenis  
Taygeta ! O qui me gelidis in vallibus Hæmi  
Sistat , et ingenti ramorum protegat umbra !

Ving., Georg., lib. II, v. 484-488.

<sup>2</sup> Me verò primùm dulces ante omnia Musæ ,  
Quorum sacra fero ingenti percussus amore ,  
Accipiunt ; cœlique vias et sidera monstrant ,  
Defectus solis varios , lunæque labores.

Ving., Georg., lib. II, v. 475.

<sup>3</sup> . . . . . Conscia fati  
Sidera , diversos hominum variantis casus.

Manilius.

Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !  
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie ,  
Je ne dormirai point sous de riches lambris :  
Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?  
En est-il moins profond , et moins plein de délices ?  
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.  
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts ,  
J'aurai vécu sans soins , et mourrai sans remords.

FABLE V.

*Le Lion, le Singe, et les deux Anes.*

Le lion , pour bien gouverner ,  
Voulant apprendre la morale ,  
Se fit , un beau jour , amener  
Le singe , maître-ès-arts chez la gent animale.  
La première leçon que donna le régent  
Fut celle-ci : Grand roi , pour régner sagement ,  
Il faut que tout prince préfère  
Le zèle de l'état à certain mouvement  
Qu'on appelle communément  
Amour-propre ; car c'est le père ,  
C'est l'auteur de tous les défauts  
Que l'on remarque aux animaux.  
Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte ,  
Ce n'est pas chose si petite  
Qu'on en vienne à bout en un jour :  
C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.



Par là , votre personne auguste  
N'admettra jamais rien en soi  
De ridicule ni d'injuste.  
Donne-moi , repartit le roi ,  
Des exemples de l'un et l'autre.  
Toute espèce , dit le docteur ,  
Et je commence par la nôtre ,  
Toute profession s'estime dans son cœur ,  
Traite les autres d'ignorantes ,  
Les qualifie impertinentes ;  
Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.  
L'amour-propre , au rebours , fait qu'au degré suprême  
On porte ses pareils ; car c'est un bon moyen  
De s'élever aussi soi-même.  
De tout ce que dessus j'argumente très bien  
Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace ,  
Cabale , et certain art de se faire valoir ,  
Mieux su des ignorants que des gens de savoir.

L'autre jour , suivant à la trace  
Deux ânes qui , prenant tour-à-tour l'encensoir ,  
Se louoient tour-à-tour , comme c'est la manière ,  
J'ouis que l'un des deux disoit à son confrère :  
Seigneur , trouvez-vous pas bien injuste et bien sot  
L'homme , cet animal si parfait ? Il profane  
Notre auguste nom , traitant d'âne  
Quiconque est ignorant , d'esprit lourd , idiot :  
Il abuse encore d'un mot ,  
Et traite notre rire et nos discours de braire.  
Les humains sont plaisants de prétendre exceller  
Par-dessus nous ! Non , non ; c'est à vous de parler ,

A leurs orateurs de se taire :  
Voilà les vrais braillards. Mais laissons là ces gens :  
Vous m'entendez , je vous entends ;  
Il suffit. Et quant aux merveilles  
Dont votre divin chant vient frapper les oreilles ,  
Philomèle est , au prix , novice dans cet art :  
Vous surpassez Lambert <sup>1</sup>. L'autre baudet repart :  
Seigneur , j'admire en vous des qualités pareilles.  
Ces ânes , non contents de s'être ainsi grattés <sup>2</sup> ,  
S'en allèrent dans les cités  
L'un l'autre se prôner : chacun d'eux croyoit fair  
En prisant ses pareils , une fort bonne affaire ,  
Prétendant que l'honneur en reviendroit sur lui.  
J'en connois beaucoup aujourd'hui ,  
Non parmi les baudets , mais parmi les puissances ,  
Que le ciel voulut mettre en de plus hauts degrés ,  
Qui changeraient entre eux les simples excellences ,  
S'ils osoient , en des majestés.  
J'en dis peut-être plus qu'il ne faut , et suppose  
Que votre majesté gardera le secret.  
Elle avoit souhaité d'apprendre quelque trait

<sup>1</sup> Michel Lambert , musicien célèbre , beau-frère de Lully , maître de musique de la chapelle du roi , né en 1610 , et mort en 1696 , à quatre-vingt-six ans , plus connu aujourd'hui par deux vers de Boileau et par cet hémistiche de La Fontaine que par ses œuvres in-folio gravées en 1686 et en 1689.

<sup>2</sup> Ce Huet et Sagon se jouent ;  
Par écrit l'un l'autre se louent ,  
Et semblent ( tant ils s'entre-flattent )  
Deux vieux ânes qui se grattent.

MAROT , epist. LVII , t. II , p. 195 , édit. 1731 , in-12.

Qui lui fit voir, entre autre chose,  
L'amour-propre donnant du ridicule aux gens.  
L'injuste aura son tour : il y faut plus de temps.  
Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire  
S'il traita l'autre point, car il est délicat ;  
Et notre maître-es-arts, qui n'étoit pas un fat,<sup>1</sup>  
Regardoit ce lion comme un terrible sire.

## FABLE VI.

*Le Loup et le Renard.*

MAIS d'où vient qu'au renard Ésope accorde un point,  
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie ?  
J'en cherche la raison, et ne la trouve point.  
Quand le loup a besoin de défendre sa vie,  
Ou d'attaquer celle d'autrui,  
N'en sait-il pas autant que lui ?  
Je crois qu'il en sait plus ; et j'oserois peut-être  
Avec quelque raison contredire mon maître.  
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échet  
A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut  
La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image  
Lui parut un ample fromage.  
Deux seaux alternativement  
Puisoient le liquide élément :

<sup>1</sup> Un insensé, un homme sans jugement. C'est le *fatuus* des Latins. Ce mot ne se prend plus guère dans ce sens.

<sup>2</sup> Regnier, part. I, fab. XVIII.

Notre renard, pressé par une faim canine,  
S'accommode en celui qu'au haut de la machine

L'autre seau tenoit suspendu.  
Voilà l'animal descendu,  
Tiré d'erreur, mais fort en peine,  
Et voyant sa perte prochaine :

Car comment remonter, si quelque autre affamé,  
De la même image charmé,  
Et succédant à sa misère.

Par le même chemin ne le tiroit d'affaire ?  
Deux jours s'étoient passés sans qu'aucun vint au puits.  
Le temps, qui toujours marche, avoit pendant deux nuits  
Échancré, selon l'ordinaire,  
De l'astre au front d'argent la face circulaire.

Sire renard étoit désespéré.  
Compère loup, le gosier altéré,  
Passe par là. L'autre dit : Camarade,  
Je veux vous régaler : Voyez-vous cet objet ?  
C'est un fromage exquis. Le dieu Faune l'a fait :

La vache Io donna le lait.  
Jupiter, s'il étoit malade,  
Reprendroit l'appétit en tâtant d'un tel mets.  
J'en ai mangé cette échancrure ;

Le reste vous sera suffisante pâture.  
Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès.  
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire,  
Le loup fut un sot de le croire :  
Il descend ; et son poids emportant l'autre part,  
Regninde<sup>2</sup> en haut maître renard.

<sup>2</sup> Terme de fauconnerie. *Regninder* se dit de l'oiseau qui fait



Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire  
 Sur aussi peu de fondement ;  
 Et chacun croit fort aisément  
 Ce qu'il craint et ce qu'il désire <sup>1</sup>.

## FABLE VII.

*Le Paysan du Danube* <sup>2</sup>.

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.  
 Le conseil en est bon ; mais il n'est pas nouveau.  
 Jadis l'erreur du souriceau  
 Me servit à prouver le discours que j'avance :  
 J'ai, pour le fonder à présent,  
 Le bon Socrate, Ésope, et certain paysan  
 Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle <sup>3</sup>

<sup>1</sup> une nouvelle pointe au-dessus des nues, c'est-à-dire qui s'é-  
 leve en haut par un nouvel effort. \* Langlois, *Dictionnaire*  
*des chasses*, 1739, in-12, p. 165.

<sup>2</sup> Prona venit cupidus in sua vota fides.

Ovid., *Art. am.*, III, v. 674.

<sup>3</sup> Cassandre, *Parallèles historiques*, 1680, in-12, p. 433-470.  
*Le Paysan du Danube*. Guevara, *L'Horloge des princes*, tra-  
 duit du castillan en françois par R. B. de Grise, Lyon, 1575,  
 liv. III, ch. III, p. 386-398. Le livre de Cassandre parut d'abord  
 en 1676, deux ans avant la publication de cette quatrième par-  
 tie des fables de notre auteur.

<sup>4</sup> Il n'y a rien qui soit relatif à cet apologue dans ce qui nous  
 reste de Marc-Aurèle : c'est une fiction de Guevara, qui a cru  
 devoir attribuer ce récit à cet empereur.

Nous fait un portrait fort fidèle.  
 On connoit les premiers : quant à l'autre, voici  
 Le personnage en raccourci.  
 Son menton nourrissoit une barbe touffue ;  
 Toute sa personne velue  
 Représentoit un ours, mais un ours mal léché :  
 Sous un sourcil épais il avoit l'œil caché,  
 Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,  
 Portoit sayon <sup>1</sup> de poil de chèvre,  
 Et ceinture de joncs marins.  
 Cet homme ainsi bâti fut député des villes  
 Que lave le Danube. Il n'étoit point d'asiles  
 Où l'avarice des Romains  
 Ne pénétrât alors et ne portât les mains.  
 Le député vint donc, et fit cette harangue :  
 Romains, et vous sénat assis pour m'écouter,  
 Je supplie avant tout les dieux de m'assister :  
 Veuillez les immortels, conducteurs de ma langue,  
 Que je ne dise rien qui doive être repris !  
 Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits  
 Que tout mal et toute injustice :  
 Faut-e d'y recourir, on viole leurs lois.

<sup>1</sup> Mot dérivé de *sagum*, sorte de manteau court qui chez les  
 Romains remplaçoit la toge en temps de guerre. La *saye* ou le  
*sayon* des Gaulois avoit des manches. On trouve encore le mot  
*sayon* dans le dictionnaire de Nicot, et dans la traduction de cet  
 apologue par R. B. de Grise. L'emploi du mot *saye* ou *sayon*  
 pour manteau subsista long-temps ; et Marot a dit :

Bref, le vilain ne s'en voulut aller  
 Pour si petit, mais encore il me hape  
 Saye et bonnets, chausses, pourpoints, et cape.



Témoin nous que punit la romaine avarice :  
Rome est , par nos forfaits , plus que par ses exploits,  
L'instrument de notre supplice.

Craignez , Romains , craignez que le ciel quelque jour  
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère ;  
Et mettant en nos mains , par un juste retour ,  
Les armes dont se sert sa vengeance sévère ,  
Il ne vous fasse , en sa colère ,

Nos esclaves à votre tour.  
Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me dise  
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.  
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?  
Pourquoi venir troubler une innocente vie ?  
Nous cultivions en paix d'heureux champs ; et nos mains  
Étoient propres aux arts ainsi qu'au labourage.

Qu'avez-vous appris aux Germains ?  
Ils ont l'adresse et le courage :  
S'ils avoient eu l'avidité,  
Comme vous , et la violence ,  
Peut-être en votre place ils auroient la puissance ,  
Et sauroient en user sans inhumanité.  
Celle que vos prêteurs ont sur nous exercée  
N'entre qu'à peine en la pensée.  
La majesté de vos autels

Elle-même en est offensée ;  
Car sachez que les immortels  
Ont les regards sur nous. Graces à vos exemples,  
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,  
De mépris d'eux et de leurs temples ,  
D'avarice qui va jusques à la fureur.

Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :

La terre et le travail de l'homme  
Font pour les assouvir des efforts superflus.  
Retirez-les : on ne veut plus  
Cultiver pour eux les campagnes.  
Nous quittons les cités , nous fuyons aux montagnes ;  
Nous laissons nos chères compagnes ;  
Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux ,  
Découragés de mettre au jour des malheureux ,  
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.  
Quant à nos enfants déjà nés ,  
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :  
Vos prêteurs au malheur nous font joindre le crime.  
Retirez-les : ils ne nous apprendront  
Que la mollesse et que le vice ;  
Les Germains comme eux deviendront  
Gens de rapine et d'avarice.  
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.  
N'a-t-on point de présent à faire ,  
Point de pourpre à donner ; c'est en vain qu'on espère  
Quelque refuge aux lois : encor leur ministère  
A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort  
Doit commencer à vous déplaire.  
Je finis. Punissez de mort  
Une plainte un peu trop sincère.

A ces mots , il se couche ; et chacun étonné  
Admire le grand cœur , le bon sens , l'éloquence ,  
Du sauvage ainsi prosterné.  
On le créa patrice ; et ce fut la vengeance

<sup>1</sup> C'est-à-dire on le fit noble ou patricien ; car la dignité de patrice est postérieure à Marc-Aurèle , et fut créée par Constantin. Mais on trouve dans Sœtône le mot *patritius*.

Qu'on crut qu'un tel discours méritoit. On choisit  
 D'autres prêteurs; et par écrit  
 Le sénat demanda ce qu'avoit dit cet homme,  
 Pour servir de modèle aux parleurs à venir.  
 On ne sut pas long-temps à Rome  
 Cette éloquence entretenir.

## FABLE VIII.

*Le Vieillard et les trois jeunes hommes*<sup>1</sup>.

Un octogénaire plantoit.  
 Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge!  
 Disoient trois jouvenceaux, enfants du voisinage:  
 Assurément il radotoit.  
 Car, au nom des dieux, je vous prie,  
 Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir<sup>2</sup>?  
 Autant qu'un patriarche il vous faudroit vieillir.  
 A quoi bon charger votre vie  
 Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous<sup>3</sup>?  
 Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées:

<sup>1</sup> Abstemijs, 167.

<sup>2</sup> Quem fructum capis  
 Hoc ex labore, quodve tantum est premium?

PUEBR., IV, 19, v. 8.

<sup>3</sup> Quid brevi fortes jaculamur ævo  
 Melta?

HORAT., Carm., II, 16, v. 17.

Quittez le long espoir et les vastes pensées<sup>1</sup>;  
 Tout cela ne convient qu'à nous.  
 Il ne convient pas à vous-mêmes,  
 Repartit le vieillard. Tout établissement  
 Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes  
 De vos jours et des miens se joue également.  
 Nos termes sont pareils par leur courte durée.  
 Qui de nous des clartés de la voûte azurée  
 Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment  
 Qui vous puisse assurer d'un second seulement?  
 Mes arrière-neveux me devront cet ombrage:  
 Eh bien! défendez-vous au sage  
 De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?  
 Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui:  
 J'en puis jouir demain, et quelques jours encore;  
 Je puis enfin compter l'aurore  
 Plus d'une fois sur vos tombeaux.  
 Le vieillard eut raison: l'un des trois jouvenceaux  
 Se noya dès le port, allant à l'Amérique;  
 L'autre, afin de monter aux grandes dignités,  
 Dans les emplois de Mars servant la république,  
 Par un coup imprévu vit ses jours emportés;  
 Le troisième tomba d'un arbre  
 Que lui-même il voulut enter;  
 Et, pleurés du vieillard<sup>2</sup>, il grava sur leur marbre  
 Ce que je viens de raconter.

<sup>1</sup> . . . . . Et spatio brevi  
 Spem longam reseces.

HORAT., Carm., I, 11, v. 6.

<sup>2</sup> Touraure elliptique, pour dire, *Ils furent pleurés du vieillard, et il grava, etc.*



## FABLE IX.

*Les Souris et le Chat-Huant.*

Il ne faut jamais dire aux gens :  
 Écoutez un bon mot, voyez <sup>1</sup> une merveille.  
 Savez-vous si les écoutants  
 En feront une estime à la vôtre pareille ?  
 Voici pourtant un cas qui peut être excepté :  
 Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable  
 Il a l'air et les traits, encor que véritable.  
 On abattit un pin pour son antiquité,  
 Vieux palais d'un hibou, triste et sombre retraite  
 De l'oiseau qu'Atropos <sup>2</sup> prend pour son interprète.  
 Dans son tronc caverneux, et miné par le temps,  
 Logeoient, entre autres habitants,  
 Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse.  
 L'oiseau les nourrissoit parmi des tas de blé,  
 Et de son bec avoit leur troupeau mutilé.  
 Cet oiseau raisonnoit : il faut qu'on le confesse.  
 En son temps, aux souris le compagnon chassa :  
 Les premières qu'il prit du logis échappées,  
 Pour y remédier, le drôle estropia

<sup>1</sup> Écoutez.<sup>2</sup> Atropos étoit considérée comme la plus féroce des trois Parques; et la rencontre d'une chouette ou d'un hibou étoit d'un augure sinistre.

Tout ce qu'il prit ensuite; et leurs jambes coupées  
 Firent qu'il les mangeoit à sa commodité,  
 Aujourd'hui l'une, et demain l'autre.  
 Tout manger à-la-fois, l'impossibilité  
 S'y trouvoit, joint aussi le soin de sa santé.  
 Sa prévoyance alloit aussi loin que la nôtre :  
 Elle alloit jusqu'à leur porter  
 Vivres et grains pour subsister.  
 Puis, qu'un cartésien s'obstine  
 A traiter ce hibou de montre et de machine !  
 Quel ressort lui pouvoit donner  
 Le conseil de tronquer un peuple mis en mue <sup>1</sup> ?  
 Si ce n'est pas là raisonner,  
 La raison m'est chose inconnue.  
 Voyez que d'arguments il fit :  
 Quand ce peuple est pris, il s'enfuit ;  
 Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.  
 Tout ! il est impossible. Et puis pour le besoin  
 N'en dois-je point garder ! Donc il faut avoir soin  
 De le nourrir sans qu'il échappe.  
 Mais comment ? Otons-lui les pieds. Or, trouvez-moi  
 Chose par les humains à sa fin mieux conduite !  
 Quel autre art de penser Aristote et sa suite <sup>2</sup>  
 Enseignent-ils, par votre foi ?

<sup>1</sup> C'est-à-dire renfermé pour être engraisé. Le mot *mue* ser-voit à désigner une grande cage pour engraisser les volailles. La même expression se retrouve dans le conte ayant pour titre *Richard Minutolo*.<sup>2</sup> La Fontaine fait ici allusion à *l'Art de penser* composé par MM. de Port-Royal Nicole et Arnauld.



Ceci n'est point une fable ; et la chose , quoique merveilleuse et presque incroyable , est véritablement arrivée <sup>1</sup>. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce hibou ; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci : mais ces exagérations sont permises à la poésie , surtout dans la manière d'écrire dont je me sers.

ÉPILOGUE <sup>2</sup>.

C'est ainsi que ma muse , aux bords d'une onde pure ,  
Traduisoit en langue des dieux  
Tout ce que disent sous les cieux  
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.  
Truchement de peuples divers ,  
Je les faisais servir d'acteurs en mon ouvrage :  
Car tout parle dans l'univers ;  
Il n'est rien qui n'ait son langage.  
Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers ,  
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle ,  
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle ,

<sup>1</sup> Il y a lieu de supposer que ce fait a été ou mal observé , ou exagéré. (Voyez à ce sujet l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, liv. III, p. 154 et p. 420 de l'édition in-8°, et t. I, p. 257 de l'édition in-18.)

<sup>2</sup> Cet épilogue termina pendant long-temps le recueil entier des fables de notre poète. Ce ne fut que quinze ans après sa première publication , et en 1694, qu'il donna sa dernière et cinquième partie , dont depuis on a formé le douzième livre de ses fables.

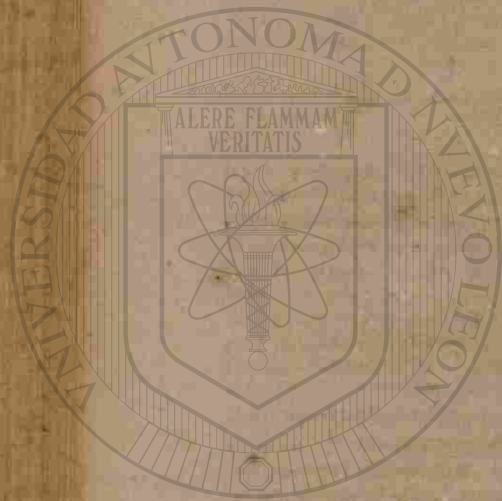
J'ai du moins ouvert le chemin <sup>1</sup> :  
D'autres pourront y mettre une dernière main.  
Favoris des neuf sœurs , achevez l'entreprise :  
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise ;  
Sous ces inventions il faut l'envelopper.  
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper :  
Pendant le doux emploi de ma muse innocente <sup>2</sup>,  
Louis dompte l'Europe ; et , d'une main puissante ,  
Il conduit à leur fin les plus nobles projets  
Qu'ait jamais formés un monarque.  
Favoris des neuf sœurs , ce sont là des sujets  
Vainqueurs du Temps et de la Parque <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Nul ne sera tenté de contester la louange que se donne ici notre fabuliste : personne n'avoit gardé la mémoire de Marie de France , de Philibert Hégenout , d'Etienne Perrot , de Guillaume de Saint-Didier , d'Antoine du Moulin , de Jean Bandoin , de Jean Nostradamus , de Gilles Corrozet , de Pierre Millot , de Guillaume Haudent , de Juhieu , qui chez les modernes avoient composé des fables , ou traduit celles d'Esopé avant La Fontaine.

<sup>2</sup> *Hæc super arborum cultu præsumique canebam ,  
Et super arboribus , Cæsar dum magnus ad altum  
Fulminat Euphraten bello , victorque volantes  
Per populos dat jura , visumque affectat Olympo.*

VIAU , *Georg.*, liv. IV, v. 559.

<sup>3</sup> Après des campagnes brillantes , Louis XIV avoit dicté à Nimègue les conditions de la paix auxquelles l'Europe se soumit ; et ce fut l'année d'après qui suivit la publication de cette quatrième partie des fables de notre poète , c'est-à-dire en 1680, que les étrangers eux-mêmes commencèrent à donner à Louis XIV le surnom de GRAND.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

A MONSIEUR

## LE DUC DE BOURGOGNE .

MONSIEUR,

Je ne puis employer, pour mes fables, de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide que vous faites paroître dans toutes choses au-delà d'un âge où à peine les autres princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat<sup>1</sup>; tout cela, joint au devoir de vous obéir et à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage<sup>2</sup> dont l'original a été l'admiration de tous les siècles aussi bien que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonné de continuer; et, si vous me permettez

<sup>1</sup> Louis, duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, élève de Fénelon, naquit à Versailles le 6 août 1682, et mourut le 18 février 1712. Il avoit douze ans lorsque La Fontaine, dont il goûtoit les productions, et dont il fut le bienfaiteur, lui dédia ce dernier livre de ses fables. (Voyez à ce sujet l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine*, p. 325 et 327 de l'édition in-8°, et t. II, p. 246 et 248 de l'édition in-18.)

<sup>2</sup> Ceci n'étoit point une exagération ni une flatterie: à onze ans le duc de Bourgogne avoit lu Tite-Live tout entier en latin; il avoit traduit les Commentaires de César, et commencé une traduction de Tacite.

<sup>3</sup> On voit par ces mots que La Fontaine présenta au jeune prince un exemplaire de ses fables.

de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, et où vous avez jeté des graces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon, ni les Muses, ni aucune des divinités du Parnasse : elles se rencontrent toutes dans les présents que vous a faits la nature, et dans cette science de bien juger les ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déjà celle de connoître toutes les règles qui y conviennent. Les fables d'Esopé sont une ample matière pour ces talents ; elles embrassent toutes sortes d'événements et de caractères. Ces mensonges sont proprement une manière d'histoire où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets : les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus : vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connoissez maintenant en orateurs et en poètes, vous vous connoîtrez encore mieux quelque jour en bons politiques et en bons généraux d'armée ; et vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin<sup>1</sup>. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affoiblie : quand vous souhaiterez quelque fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrois bien que vous y pussiez trouver des louanges dignes du monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples et de nations, et qui rend toutes les parties du monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires, et à la paix qui semble se rapprocher, et dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire et à sa puissance, et de qui on pourroit dire, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les états de l'uni-

<sup>1</sup> La Fontaine étoit alors âgé de soixante-treize ans.

vers, en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres<sup>2</sup>. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles : je les laisse à de meilleures plumes que la mienne ; et suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble, très obéissant,  
et très fidèle serviteur,  
DE LA FONTAINE.

<sup>2</sup> Luxembourg avoit été vainqueur à Fleurus, à Nervinde, à Steinkerke, Catinst à Staffarde et à Marsailles. L'armée royale avoit pris Mons, Namur, et Charleroy. Louis XIV offrit la paix, mais à des conditions trop dures, et qui ne furent point acceptées.



## LIVRE DOUZIÈME.

## FABLE PREMIÈRE.

*Les Compagnons d'Ulysse* <sup>1</sup>.

A MONSIEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

PRINCE, l'unique objet du soin des immortels,  
 Souffrez que mon encens parfume vos autels.  
 Je vous offre un peu tard ces présents de ma muse :  
 Les ans et les travaux me serviront d'excuse.  
 Mon esprit diminue ; au lieu qu'à chaque instant  
 On aperçoit le vôtre aller en augmentant :  
 Il ne va pas, il court ; il semble avoir des ailes.  
 Le héros <sup>2</sup> dont il tient des qualités si belles  
 Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant :

<sup>1</sup> Plutarque, *Que les bêtes usent de la raison en forme de devis*, dialogue entre *Ulysse*, *Circé*, *Gryllus*, traduct. d'Amynot, t. XVI, p. 363 ; ou t. IV des *Œuvres morales*. — Machiavelli, *Aïno d'oro*, t. V, p. 361. — Giovan Baptista Gello, *la Circe*. Cet ouvrage a été traduit en françois par le seigneur Du Parc, Champenois. A Lyon, 1550. in-8°.

<sup>2</sup> Louis de Bourbon, dauphin, fils de Louis XIV, et père du duc de Bourgogne, auquel cette fable est dédiée.

Il ne tient pas à lui que, forçant la victoire,  
 Il ne marche à pas de géant  
 Dans la carrière de la gloire.  
 Quelque dieu le retient : c'est notre souverain,  
 Lui qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin<sup>1</sup>.  
 Cette rapidité fut alors nécessaire;  
 Peut-être elle seroit aujourd'hui téméraire<sup>2</sup>.  
 Je m'en tais : aussi bien les Ris et les Amours  
 Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.  
 De ces sortes de dieux votre cour se compose :  
 Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout  
 D'autres divinités n'y tiennent le haut bout :  
 Le sens et la raison y règlent toute chose.  
 Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,  
 Imprudents et peu circonspects,  
 S'abandonnèrent à des charmes  
 Qui métamorphosoient en bêtes les humains.

<sup>1</sup> Dans la campagne de 1688, l'armée commandée par le dauphin et le maréchal de Duras s'empara, du 25 octobre au 18 novembre, de Heidelberg, de Mayence, de Philisbourg, de Manheim, de Spire, de Worms, d'Oppenheim, de Frankendal, et de Trèves.

<sup>2</sup> Ceci nous prouve que cette fable a dû être composée vers la fin de l'année 1690. Le dauphin, ayant avec lui le maréchal de Lorges, commandoit alors l'armée sur le Rhin. Cette armée, après avoir passé le fleuve, eut ordre de se replier sur la France sans avoir vu l'ennemi et trouvé l'occasion de se battre. Les faits mémorables de cette campagne se passèrent en Italie et dans les Pays-Bas. Le dauphin quitta l'armée le 30 septembre 1690, et revint à Fontainebleau, où la cour se trouvoit alors. (Voyez le *Journal de Dangeau*, t. I, p. 335, 349, et 353.)

Les compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes,  
 Erroient au gré du vent, de leur sort incertains.  
 Ils abordèrent un rivage  
 Où la fille du dieu du jour,  
 Circé, tenoit alors sa cour.  
 Elle leur fit prendre un breuvage  
 Délicieux, mais plein d'un funeste poison.  
 D'abord ils perdent la raison ;  
 Quelques moments après, leur corps et leur visage  
 Prennent l'air et les traits d'animaux différents :  
 Les voilà devenus ours, lions, éléphants ;  
 Les uns sous une masse énorme,  
 Les autres sous une autre forme :  
 Il s'en vit de petits ; EXEMPLUM, UT TALPA<sup>1</sup>.  
 Le seul Ulysse en échappa ;  
 Il sut se défier de la liqueur traîtresse.  
 Comme il joignoit à la sagesse  
 La mine d'un héros et le doux entretien,  
 Il fit tant que l'enchanteresse  
 Prit un autre poison peu différent du sien<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> La Fontaine n'a pas dédaigné d'imiter ici la bouffonnerie de Scarron :

Et surtout le Seigneur vous garde  
 D'être donateurs entre vifs ;  
 Car les donateurs sont juifs ;  
 Sitôt que la sottise est faite,  
 Le trépas du sot on souhaite ;  
 Et s'il ne meurt, c'est un larron,  
*Exemplum ut Paulus Scarron.*

*OEuvres de Scarron*, t. VIII, p. 151, ép. à M. Fourreau.

<sup>2</sup> L'amour, qui produit le même effet que le poison dont usoit Circé, puisqu'il fait perdre aussi la raison.

Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'ame :

Celle-ci déclara sa flamme.

Ulysse étoit trop fin pour ne pas profiter

D'une pareille conjoncture :

Il obtint qu'on rendroit à ses Grecs leur figure.

Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter ?

Allez le proposer de ce pas à la troupe.

Ulysse y court, et dit : L'empoisonneuse coupe

A son remède encore ; et je viens vous l'offrir :

Chers amis, voulez-vous hommes redevenir ?

On vous rend déjà la parole.

Le lion dit, pensant rugir :

Je n'ai pas la tête si folle ;

Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir !

J'ai griffe et dents, et mets en pièces qui m'attaque.

Je suis roi : deviendrai-je un citoyen d'Ithaque !

Tu me rendras peut-être encor simple soldat :

Je ne veux point changer d'état.

Ulysse du lion court à l'ours : Eh ! mon frère,

Comme te voilà fait ! je t'ai vu si joli !

Ah ! vraiment nous y voici,

Reprit l'ours à sa manière :

Comme me voilà fait ! comme doit être un ours.

Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre ?

Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?

Je m'en rapporte aux yeux d'une ourse mes amours.

Te déplais-je ? va-t'en ; suis ta route, et me laisse.

Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse ;

Et te dis tout net et tout plat :

Je ne veux point changer d'état.

Le prince grec au loup va proposer l'affaire ;

Il lui dit, au hasard d'un semblable refus :

Camarade, je suis confus

Qu'une jeune et belle bergère

Conte aux échos les appétits gloutons

Qui t'ont fait manger ses moutons.

Autrefois on t'eût vu sauver sa bergerie.

Tu menois une honnête vie.

Quitte ces bois et redevien<sup>1</sup>,

Au lieu de loup, homme de bien.

En est-il ? dit le loup : pour moi, je n'en vois guère.

Tu t'en viens me traiter de bête carnassière ;

Toi qui parles, qu'es-tu ? N'auriez-vous pas, sans moi,

Mangé ces animaux que plaint tout le village ?

Si j'étois homme, par ta foi,

Aimerois-je moins le carnage ?

Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous :

Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups ?

Tout bien considéré, je te soutiens en somme

Que, scélérat pour scélérat,

Il vaut mieux être un loup qu'un homme :

Je ne veux point changer d'état.

Ulysse fit à tous une même sermonce :

Chacun d'eux fit même réponce<sup>2</sup>,

Autant le grand que le petit.

La liberté, les bois, suivre leur appétit,

C'étoit<sup>3</sup> leurs délices suprêmes :

<sup>1</sup> Pour redeviens. L' est retranchée par licence poétique, et pour la rime. Racine en a usé de même, *Phèdre*, act. II, sc. IV.

<sup>2</sup> Vaa. La Fontaine a écrit *réponce* pour la rime et par licence poétique.

<sup>3</sup> Vaa. C'étoient, dans beaucoup d'éditions modernes, mais



Tous renonçoient au l<sup>o</sup>s<sup>2</sup> des belles actions.  
Ils croyoient s'affranchir suivant leurs passions :  
Ils étoient esclaves d'eux-mêmes.

Prince, j'aurois voulu vous choisir un sujet  
Où je pusse mêler le plaisant à l'utile :  
C'étoit sans doute un beau projet,  
Si ce choix eût été facile.

Les compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts :  
Ils ont force pareils en ce bas univers,  
Gens à qui j'impose pour peine  
Vot<sup>r</sup>e censure et vot<sup>r</sup>e haine.

non pas dans les éditions de Didot et de Montenuit, in-folio, ni dans celle de Barbou, in-12. Un des commentateurs de notre poète a cru qu'ici le verbe au singulier étoit une faute d'impression. La règle, qui veut que le verbe précède de plusieurs sujets qui s'y rapportent soit mis au pluriel, n'étoit pas clairement établie du temps de La Fontaine, et peut-être ne l'est-elle pas encore invariablement. En effet, il est des cas où la liaison des idées, la clarté, l'harmonie du style, forcent à y déroger. Les grammairiens eux-mêmes citent plusieurs exemples de nos auteurs modernes les plus corrects, où cette règle se trouve enfreinte. La plupart de ces exemples ne sont point des fautes, comme ils le croient. Mais cette discussion excéderoit les bornes d'une note.

<sup>2</sup> Louange, du mot latin *laus*. Ménage regrettoit que ce mot eût vieilli, et désiroit qu'on le remit en honneur. Il n'a pas tenu à notre poète qu'il n'en fût ainsi; car il s'en est servi plusieurs fois.

## FABLE II.

*Le Chat et les deux Moineaux<sup>1</sup>.*

A MONSIEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Un chat, contemporain d'un fort jeune moineau,  
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau :  
La cage et le panier avoient mêmes pénates.  
Le chat étoit souvent agacé par l'oiseau :  
L'un s'escrimoit du bec; l'autre jouoit des pattes.  
Ce dernier toutefois épargnoit son ami,

Ne le corrigeant qu'à demi :  
Il se fût fait un grand scrupule  
D'armer de pointes sa fêrule.

Le passereau, moins circonspec,  
Lui donnoit force coups de bec.  
En sage et discrète personne,  
Maitre chat excusoit ces jeux :

Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne  
Aux traits d'un courroux sérieux.

Comme ils se connoissoient tous deux dès leur bas âge,

<sup>1</sup> Au sujet de cette fable, on a cité à tort la fable xxxiv de Furetière (p. 149), intitulée *du Chien et du Chat*; elle n'a qu'un rapport très éloigné avec celle de La Fontaine. M. Solvet indique encore comme une des sources où notre fabuliste a puisé son sujet, Bail, *Mimes et enseignements*.

Une longue habitude en paix les maintenoit;  
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournoit :

Quand un moineau du voisinage  
S'en vint les visiter, et se fit compagnon  
Du pétulant Pierrot et du sage Raton.  
Entre les deux oiseaux il arriva querelle;  
Et Raton de prendre parti.

Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle,  
D'insulter ainsi notre ami!

Le moineau du voisin viendra manger le nôtre!  
Non, de par tous les chats! Entrant lors au combat,  
Il croque l'étranger. Vraiment, dit maître chat,  
Les moineaux ont un goût exquis et délicat!  
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait?  
Sans cela, toute fable est un œuvre imparfait.  
J'en crois voir quelques traits; mais leur ombre m'abuse.  
Prince, vous les aurez incontinent trouvés :  
Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma muse;  
Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

FABLE III<sup>1</sup>.

*Le Thésauriseur et le Singe* <sup>2</sup>.

Un homme accumuloit. On sait que cette erreur  
Va souvent jusqu'à la fureur.  
Celui-ci ne songeoit que ducats et pistoles.  
Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles <sup>3</sup>.  
Pour sûreté de son trésor,  
Notre avare habitoit un lieu dont Amphitrite  
Défendoit aux voleurs de toutes parts l'abord.  
Là, d'une volupté selon moi fort petite,  
Et selon lui fort grande, il entassoit toujours :  
Il passoit les nuits et les jours  
A compter, calculer, supputer sans relâche,  
Calculant, supputant, comptant comme à la tâche,  
Car il trouvoit toujours <sup>4</sup> du mécompte à son fait.  
Un gros singe, plus sage, à mon sens, que son maître,

<sup>1</sup> Cette fable a été imprimée depuis, comme inédite, dans les *OEuvres posthumes de La Fontaine*, p. 268, d'après une première copie.

<sup>2</sup> Un savant auteur a remarqué que cette fable étoit tirée du *Pago disgracié* de Tristan l'ermite.

<sup>3</sup> La Fontaine a déjà dit :

Le bien n'est bien qu'autant que l'on peut s'en défaire.

Liv. X, fab. v.

<sup>4</sup> Var. *OEuvres posthumes*, p. 269: *Souvent*.

Jetoit quelques doublons toujours par la fenêtre,  
 Et rendoit le compte imparfait :  
 La chambre, bien cadenassée,  
 Permettoit de laisser l'argent sur le comptoir.  
 Un beau jour dom Bertrand se mit dans la pensée  
 D'en faire un sacrifice au liquide manoir.

Quant à moi, lorsque je compare  
 Les plaisirs de ce singe à ceux de cet avare,  
 Je ne sais bonnement auquel donner le prix :  
 Dom Bertrand gagnerait près de certains esprits ;  
 Les raisons en seroient trop longues à déduire.  
 Un jour donc l'animal, qui ne songeoit qu'à nuire,  
 Détachoit du monceau, tantôt quelque doublon,  
 Un jacobus, un ducaton,  
 Et puis quelque noble à la rose<sup>1</sup> ;  
 Éprouvoit son adresse et sa force à jeter  
 Ces morceaux de métal, qui se font souhaiter  
 Par les humains sur toute chose.  
 S'il n'avoit entendu son compteur à la fin  
 Mettre la clef dans la serrure,  
 Les ducats auroient tous pris le même chemin,

<sup>1</sup> Le ducaton étoit une monnoie d'argent valant un peu plus d'un écu. Le noble à la rose et le jacobus étoient deux monnoies d'or d'Angleterre, la première équivalant à la guinée, la dernière valant environ un septième de plus. Il existoit encore beaucoup de ces monnoies du temps de Louis XIV, et leur valeur comparative étoit réglée par une ordonnance du roi. (Voyez l'Évaluation et tarif des espèces d'or et d'argent, fait et arrêté le deuxième de mai 1679. Rouen, in-8° de quatorze pages.)

Et couru la même aventure<sup>1</sup> ;  
 Il les auroit fait tous voler jusqu'au dernier  
 Dans le gouffre enrichi par maint et maint naufrage.  
 Dieu veuille préserver maint et maint financier  
 Qui n'en fait pas meilleur usage !

FABLE IV<sup>2</sup>,

*Les deux Chèvres.*

Dès que les chèvres ont brouté,  
 Certain esprit de liberté  
 Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage  
 Vers les endroits du pâturage  
 Les moins fréquentés des humains.  
 Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,  
 Un rocher, quelque mont pendant en précipices<sup>3</sup>,

<sup>1</sup> VAN. Dans les *Œuvres posthumes*, p. 270, au lieu des dix vers qui précèdent, on trouve ceux-ci :

Un jour donc l'animal, qui ne songeoit qu'à nuire,  
 S'il n'eût ouï l'homme rentrer,  
 Eût jeté, sans considérer  
 L'estime que l'on fait des biens de cette espèce,  
 Tous ces beaux ducats pièce à pièce ;  
 Il les auroit fait tous voler jusqu'au dernier.

<sup>2</sup> Imprimée depuis, comme inédite, dans les *Œuvres posthumes*, p. 270, d'après une copie imparfaite.

<sup>3</sup> Damosà pendere procul de rupe videbo.  
 Virg., *Eglog.*, I, v. 76.



C'est où ces dames vont promener leurs caprices <sup>1</sup>.  
 Rien ne peut arrêter cet animal grim pant.  
 Deux chèvres donc s'émancipant,  
 Toutes deux ayant patte blanche,  
 Quitterent les bas prés, chacune de sa part :  
 L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hasard <sup>2</sup>.  
 Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche.  
 Deux belettes à peine auroient passé de front  
 Sur ce pont :  
 D'ailleurs, l'onde rapide et le ruisseau profond  
 Devoient faire trembler de peur ces amazones <sup>3</sup>.  
 Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes  
 Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait autant.  
 Je m'imagine voir, avec Louis-le-Grand,  
 Philippe Quatre qui s'avance  
 Dans l'île de la Conférence <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> VAR. Dans les *OEuvres posth.*, cette fable commence ainsi :

Les chèvres ont une propriété,  
 C'est qu'ayant fort long-temps brouté,  
 Elles prennent l'essor, et s'en vont en voyage  
 Vers les endroits du pâturage  
 Inaccessibles aux humains.  
 Est-il quelque lieu sans chemins,

Quelque rocher ou mont pendant en précipices ?  
 Mesdames s'en vont là promener leurs caprices, etc.

<sup>2</sup> VAR. *OEuvres posthumes* :

Quitteient certain pré. Chacune de sa part  
 L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hasard.

<sup>3</sup> VAR. *OEuvres posthumes* : Nos amazones.

<sup>4</sup> C'est l'île des *Faisans*, formée par la rivière Bidassoa, qui sépare la France de l'Espagne, entre Fontarabie et Andaye.

Ainsi s'avançoient pas à pas,  
 Nez à nez, nos aventurières,  
 Qui, toutes deux étant fort fières,  
 Vers <sup>1</sup> le milieu du pont ne se voulurent pas  
 L'une à l'autre céder. Elles avoient la gloire  
 De compter dans leur race, à ce que dit l'histoire,  
 L'une, certaine chèvre, au mérite sans pair,  
 Dont Polyphème fit présent à Galatée ;  
 Et l'autre, la chèvre Amalthée <sup>2</sup>  
 Par qui fut nourri Jupiter.  
 Faute de reculer, leur chute fut commune :  
 Toutes deux tombèrent dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau  
 Dans le chemin de la fortune.

C'est là que se tinrent les conférences pour la paix des Pyrénées et le mariage de Louis XIV ; et on donna, par cette raison, à cette île le nom d'île de la Conférence. En 1722 on y fit aussi l'échange de Marie-Anne-Victoire, infante d'Espagne, accordée à Louis XIV, et de mademoiselle de Montpensier, accordée au prince des Asturies. Le roi de France avoit fait bâtir dans cette île, sur pilotis, un château de bois, peint en dehors, et magnifiquement meublé. (Voyez le *Journal d'un voyage en Espagne, avec le plan de l'île de la Conférence, 1722, in-12, p. 79.*)

<sup>1</sup> VAR. *OEuvres posthumes* : Sur.

<sup>2</sup> VAR. *OEuvres posthumes* :

L'une à l'autre céder, ayant pour devancières,  
 L'une certaine chèvre au mérite sans pair,  
 Dont Polyphème fit présent à Galatée.

A MONSIEUR

## LE DUC DE BOURGOGNE,

Qui avoit demandé à M. de La Fontaine une fable  
qui fût nommée LE CHAT ET LA SOURIS.

Pour plaire au jeune prince à qui la Renommée  
Destine un temple en mes écrits,  
Comment composerai-je une fable nommée  
Le chat et la souris?

Dois-je représenter dans ces vers une belle,  
Qui, douce en apparence, et toutefois cruelle,  
Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris  
Comme le chat de la souris?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune?  
Rien ne lui convient mieux : et c'est chose commune  
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis  
Comme le chat fait la souris.

Introduirai-je un roi qu'entre ses favoris  
Elle respecte seul, roi qui fixe sa roue,  
Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis,  
Et qui des plus puissants, quand il lui plait, se joue  
Comme le chat de la souris?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,  
Mon dessein se rencontre; et, si je ne m'abuse,  
Je pourrais tout gâter par de plus longs récits :  
Le jeune prince alors se joueroit de ma muse  
Comme le chat de la souris.

FABLE V<sup>1</sup>.

*Le vieux Chat et la jeune Souris<sup>2</sup>.*

UNE jeune souris, de peu d'expérience,  
Crut fléchir un vieux chat, implorant sa clémence,  
Et payant de raisons le Raminagrobis.

Laissez-moi vivre : une souris  
De ma taille et de ma dépense  
Est-elle à charge en ce logis?  
Affamerois-je<sup>3</sup>, à votre avis,  
L'hôte, l'hôtesse, et tout leur monde?  
D'un grain de blé je me nourris :  
Une noix me rend toute ronde.

A présent je suis maigre; attendez quelque temps :  
Réservez ce repas à messieurs vos enfants.

Ainsi parloit au chat la souris attrapée.

L'autre lui dit : Tu t'es trompée :

<sup>1</sup> Publiée depuis comme inédite, dans le prologue, dans les *Oeuvres posthumes*, 1696, in-12, p. 218.

<sup>2</sup> *Abstemius*, 151.

<sup>3</sup> Van. *Oeuvres posthumes* : Affamerois-je.

Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours ?  
 Tu gagnerois autant de parler à des sourds.  
 Chat, et vieux, pardonner! cela n'arrive guères.  
 Selon ces lois, descends là-bas,  
 Meurs, et va-t'en, tout de ce pas,  
 Haranguer les sœurs filandières :  
 Mes enfants trouveront assez d'autres repas.  
 Il tint parole. Et pour ma fable  
 Voici le sens moral qui peut y convenir :  
 La jeunesse se flatte, et croit tout obtenir :  
 La vieillesse est impitoyable.

## FABLE VI.

*Le Cerf malade*<sup>1</sup>.

Ex pays plein de cerfs un cerf tomba malade.  
 Incontinent maint camarade  
 Accourt à son grabat le voir, le secourir,  
 Le consoler du moins : multitude importune.  
 Eh! messieurs, laissez-moi mourir :  
 Permettez qu'en forme commune  
 La Parque m'expédie, et finissez vos pleurs.  
 Point du tout : les consolateurs  
 De ce triste devoir tout au long s'acquittèrent,

<sup>1</sup> Lokman, fab. III : *La Gazette*, pag. 45 de la traduction de M. Marcel, 1803, in-18.

Quand il plut à Dieu s'en allèrent :  
 Ce ne fut pas sans boire un coup,  
 C'est-à-dire sans prendre un droit de pâturage.  
 Tout se mit à brouter les bois du voisinage.  
 La pitance du cerf en déchet de beaucoup.  
 Il ne trouva plus rien à friser :  
 D'un mal il tomba dans un pire,  
 Et se vit réduit à la fin  
 A jeûner et mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,  
 Médecins du corps et de l'ame!  
 O temps! ô mœurs! j'ai beau crier,  
 Tout le monde se fait payer.

## FABLE VII.

*La Chauve-Souris, le Buisson, et le Canard*<sup>2</sup>.

Le buisson, le canard, et la chauve-souris,  
 Voyant tous trois qu'en leur pays  
 Ils faisoient petite fortune,  
 Vont trafiquer au loin, et font bourse commune.  
 Ils avoient des comptoirs, des facteurs, des agents  
 Non moins soigneux qu'intelligents,  
 Des registres exacts de mise et de recette.  
 Tout alloit bien; quand leur emplette,

<sup>1</sup> Phrase proverbiale, pour dire: Il n'eut plus rien à manger.

<sup>2</sup> *Æsop.*, 42, 124.



En passant par certains endroits  
Remplis d'écueils et fort étroits,  
Et de trajet très difficile,  
Alla tout emballée au fond des magasins  
Qui du Tartare sont voisins.  
Notre trio poussa maint regret inutile;  
Ou plutôt il n'en poussa point :  
Le plus petit marchand est savant sur ce point :  
Pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte.  
Celle que, par malheur, nos gens avoient soufferte,  
Ne put se réparer : le cas fut découvert.  
Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource,  
Prêts à porter le bonnet vert <sup>1</sup>.  
Aucun ne leur ouvrit sa bourse.  
Et le sort principal, et les gros intérêts,  
Et les sergents, et les procès,  
Et le créancier à la porte  
Dès devant la pointe du jour,  
N'occupoient le trio qu'à chercher maint détour

<sup>1</sup> C'est-à-dire prêts à se laisser revêtir du bonnet vert pour éviter la prison. Boileau a dit :

Ou que d'un bonnet vert le salutaire affront  
Flétrisse les lazzaris qui lui couvrent le front.

Satire 1, vers 15.

Sur quoi Boileau a lui-même fait cette remarque : « Du temps que cette satire fut faite, un débiteur insolvable pouvoit sortir de prison en faisant *cessation*, c'est-à-dire en souffrant qu'on lui mît en pleine rue un bonnet vert sur le front. » Cette coutume, si peu conforme à nos mœurs, d'échapper au châtiement par la honte, nous étoit venue d'Italie dans le seizième siècle. (Voyez Pasquier, *Recherches*, liv. IV, ch. x.)

Pour contenter cette cohorte.  
Le buisson accrochoit les passants à tous coups.  
Messieurs, leur disoit-il, de grace, apprenez-nous  
En quel lieu sont les marchandises  
Que certains gouffres nous ont prises.  
Le plongeon sous les eaux s'en alloit les chercher.  
L'oiseau chauve-souris n'osoit plus approcher  
Pendant le jour nulle demeure :  
Suivi de sergents à toute heure,  
En des trous il s'alloit cacher.

Je connois maint detteur <sup>1</sup>, qui n'est ni souris-chauve,  
Ni buisson, ni canard, ni dans tel cas tombé,  
Mais simple grand seigneur, qui tous les jours se sauve  
Par un escalier dérobé.

<sup>1</sup> On disoit autrefois *débiteur* ou *detteur*, au lieu de *débiteur*. Un commentateur de notre poète a eu tort d'avancer que ce mot étoit de l'invention de Rabelais : jusqu'au commencement du dix-septième siècle on n'en connoissoit pas d'autre pour exprimer le mot *debitor* des Latins. Dans Nicot (*Thésor de la langue françoise*, 1606, in-folio, pag. 178), on trouve *detteur*, et on ne trouve pas *débiteur*; mais ce dernier mot fut peu de temps après substitué à l'autre, qui se trouva en quelque sorte proscrit par une décision de Vaugelas. (Voyez *Remarques sur la langue françoise*, tom. I, p. 939, édit. 1687, in-8°, au mot *detteur*.) Ce changement a été une perte pour la langue, puisqu'on n'a plus eu qu'un seul et même mot pour exprimer deux choses différentes, et qui n'ont point de rapport entre elles.

## FABLE VIII.

*La Querelle des Chiens et des Chats, et celle  
des Chats et des Souris.*

LA Discorde a toujours régné dans l'univers ;  
Notre monde en fournit mille exemples divers ;  
Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.

Commençons par les éléments :

Vous serez étonnés de voir qu'à tous moments

Ils seront appointés contraire <sup>1</sup>.

Outre ces quatre potentats <sup>2</sup>,

Combien d'êtres de tous états

Se font une guerre éternelle !

Autrefois un logis plein de chiens et de chats,  
Par cent arrêts rendus en forme solennelle,

<sup>1</sup> Cette fable a depuis été publiée, sur une autre copie, dans les *Œuvres posthumes de La Fontaine*, p. 225.

<sup>2</sup> VAR. Dans les *Œuvres posthumes*, cette fable commence ainsi :

La Discorde, aux yeux de travers,

Reine du monde sublimaire,

Rit de voir que notre univers

Est devenu son tributaire.

Commençons par les éléments :

Vous trouverez qu'à tous moments

Ils sont appointés contraires.

<sup>3</sup> L'eau, l'air, la terre, et le feu.

Vit terminer tous leurs débats.

Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,

Et menacé du fouet quiconque auroit querelle,

Ces animaux vivoient entre eux comme cousins.

Cette union <sup>1</sup> si douce, et presque fraternelle,

Édifoit tous les voisins.

Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,

Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,

Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené

Représenter un tel outrage.

J'ai vu des chroniqueurs attribuer le cas

Aux passe-droits qu'avoit une chienne en gésine <sup>2</sup>.

Quoi qu'il en soit, cet altercas <sup>3</sup>

Mit en combustion la salle et la cuisine :

Chacun se déclara pour son chat, pour son chien.

On fit un règlement dont les chats se plainquirent,

Et tout le quartier étourdirent.

Leur avocat disoit qu'il falloit bel et bien

Recourir aux arrêts. En vain ils les cherchèrent

Dans un coin où d'abord leurs agents les cachèrent :

Les souris enfin les mangèrent.

Autre procès nouveau. Le peuple souriquois

En pâtit : maint vieux chat, fin, subtil, et narquois,

Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,

<sup>1</sup> VAR. *Œuvres posthumes* : Une union.

<sup>2</sup> Vieux mot, encore usité au palais : il signifie l'état d'une femme en couche, et il s'appliquoit aussi aux animaux. Rabe Jais a dit : « Les truies, en leur gésine, ne sont nourries que de fleurs d'orangers. » *Pantagruel*, liv. IV, ch. VII.

<sup>3</sup> Vieux mot, pour altercation.

Les guetta, les prit, fit main basse.  
Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les cieux  
Nul animal, nul être, aucune créature,  
Qui n'ait son opposé<sup>1</sup> : c'est la loi de nature.  
D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.  
Dieu fit bien ce qu'il fit<sup>2</sup>, et je n'en sais pas plus.  
Ce que je sais<sup>3</sup>, c'est qu'aux grosses paroles  
On en vient, sur un rien, plus des trois quarts du temps.  
Humains, il vous faudroit encore à soixante ans  
Renvoyer chez les barbacoles<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> « Toutes choses corporelles ou spirituelles ont chacune  
leur contraires ou leurs sympathisantes. »

*L'Astree*, première partie.

<sup>2</sup> La Fontaine a déjà dit :

Dieu fait bien ce qu'il fait.

Liv. IX, f. b. 17 ; *Le Gland et la Citrouille*.

<sup>3</sup> VAR. *Oeuvres posthumes* : Ce que j'ai toujours vu. . .

<sup>4</sup> Coste explique ce mot de la manière suivante : « Terme  
plaisant et burlesque emprunté des Italiens, qui l'ont inventé  
pour désigner un maître d'école, qui, pour se rendre plus  
vénérable à ses écoliers, porte une longue barbe, *barbam*  
« colit. » Cette explication a été répétée par tous les commen-  
tateurs de notre poète. On peut douter qu'elle soit exacte. Le  
mot *barbacole*, ou aucun autre semblable, ne se trouve point  
dans le grand dictionnaire de la langue italienne d'Alberti. Je  
soupçonne que La Fontaine fait ici allusion à quelque conte  
ou à quelque historiette qui de son temps étoit populaire.

## FABLE IX.

*Le Loup et le Renard<sup>1</sup>.*

D'ou vient que personne en la vie  
N'est satisfait de son état ?  
Tel voudroit bien être soldat  
A qui le soldat porte envie<sup>2</sup>.

Certain renard voulut, dit-on,  
Se faire loup. Eh ! qui peut dire  
Que pour le métier de mouton  
Jamais aucun loup ne soupire ?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans  
Un prince<sup>3</sup> en fable ait mis la chose,  
Pendant que sous mes cheveux blancs

<sup>1</sup> Notre poète s'avoue redevable de ce sujet au jeune duc de  
Bourgogne ; et en effet les fables de Bidpai, de Marie de France,  
et du recueil de Le Grand d'Aussi, qu'on a citées à propos de  
cette fable, sont différentes, et ne peuvent s'y rapporter.

<sup>2</sup> Qui fit, *Mæcenæ, ut nemo, quam sibi sortem*  
*Sen ratio dederit, seu fors objecerit, illi*  
Contentos vivat ?

HORAT., lib. I, sat. 2.

<sup>3</sup> Le duc de Bourgogne.



Je fabrique à force de temps  
Des vers moins sensés que sa prose <sup>1</sup>.

Les traits dans sa fable semés  
Ne sont en l'ouvrage du poète  
Ni tous ni si bien exprimés :  
Sa louange en est plus complète.

De la chanter sur la musette,  
C'est mon talent ; mais je m'attends  
Que mon héros, dans peu de temps,  
Me fera prendre la trompette.

Je ne suis pas un grand prophète,  
Cependant je lis dans les cieus  
Que bientôt ses faits glorieux  
Demanderont plusieurs Homères :  
Et ce temps-ci n'en produit guères.  
Laisant à part tous ces mystères,  
Essayons de conter la fable avec succès.

Le renard dit au loup : Notre cher, pour tout mets  
J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets :  
C'est une viande qui me lasse.

Tu fais meilleure chère avec moins de hasard :  
J'approche des maisons ; tu te tiens à l'écart.  
Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce ;  
Rends-moi le premier de ma race  
Qui fournisse son croc de quelque mouton gras :

<sup>1</sup> Operosa, paryus,  
Carminis fingo.

Horat., Carm., IV, 27.

Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.  
Je le veux, dit le loup : il m'est mort un mien frère ;  
Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras.  
Il vint ; et le loup dit : Voici comme il faut faire,  
Si tu veux écarter les matins du troupeau.

Le renard, ayant mis la peau,  
Répétoit les leçons que lui donnoit son maître.  
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien,  
Puis enfin il n'y manqua rien.

A peine il fut instruit autant qu'il pouvoit l'être,  
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court,  
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.

Tel, vêtu des armes d'Achille,  
Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville ;  
Mères, brus, et vieillards, au temple couroient tous.  
L'ost <sup>1</sup> du peuple <sup>2</sup> bêlant crut voir cinquante loups :  
Chien, berger, et troupeau, tout fuit vers le village,  
Et laisse seulement une brebis pour gage.

<sup>1</sup> L'armée.

<sup>2</sup> VAR. Édit. de 1694 : *L'ost au peuple bêlant*. Cette leçon se trouve non seulement dans les deux éditions faites à Paris en 1694, mais encore dans les éditions imprimées à La Haye et à Lyon la même année. et en 1700, dans celle de Paris de 1709, et dans l'édition in-4° de 1736. L'édition de Londres de 1708 est la première qui ait corrigé *l'ost du peuple bêlant* ; les éditeurs d'Amsterdam, de 1727, et de Paris en 1729, et tous ceux qui sont venus depuis sans connoître l'édition de Londres de 1708, ont corrigé de même. Il n'est pas bien certain cependant que la leçon de l'édition de 1694 soit due à une faute d'impression : dans le doute, nous avons cru devoir adopter l'avis du plus grand nombre.

Le larron s'en saisit. A quelques pas de là  
 Il entendit chanter le coq du voisinage.  
 Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla,  
 Jetant bas sa robe de classe,  
 Oubliant les brebis, les leçons, le régent,  
 Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse?  
 Prétendre ainsi changer est une illusion :  
 L'on reprend sa première trace  
 A la première occasion.

De votre esprit, que nul autre n'égale,  
 Prince, ma muse tient tout entier ce projet :  
 Vous m'avez donné le sujet,  
 Le dialogue, et la morale.

FABLE X.

*L'Écrevisse et sa Fille* <sup>1</sup>.

Les sages quelquefois, ainsi que l'écrevisse,  
 Marchent à reculons, tournent le dos au port.  
 C'est l'art des matelots : c'est aussi l'artifice  
 De ceux qui, pour couvrir quelque puissant effort,  
 Envisagent un point directement contraire,  
 Et font vers ce lieu-là courir leur adversaire.

<sup>1</sup> Aphon., XI, *Fab. Esop.*, 265.

Mon sujet est petit, cet accessoire est grand :  
 Je pourrais l'appliquer à certain conquérant  
 Qui tout seul déconcerte une ligue à cent têtes.  
 Ce qu'il n'entreprend pas, et ce qu'il entreprend,  
 N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes.  
 En vain l'on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,  
 Ce sont arrêts du Sort qu'on ne peut empêcher :  
 Le torrent à la fin devient insurmontable.  
 Cent dieux sont impuissants contre un seul Jupiter.  
 Louis et le Destin me semblent de concert  
 Entraîner l'univers. Venons à notre fable.

Mère écrevisse un jour à sa fille disoit :  
 Comme tu vas, bon Dieu, ne peux-tu marcher droit ?  
 Et comme vous allez vous-même ! dit la fille :  
 Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille ?  
 Veut-on que j'aïlle droit quand on y va tortu ?

Elle avoit raison : la vertu  
 De tout exemple domestique  
 Est universelle, et s'applique  
 En bien, en mal, en tout ; fait des sages, des sots ;  
 Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos  
 A son but, j'y reviens ; la méthode en est bonne,  
 Surtout au métier de Bellone :  
 Mais il faut le faire à propos.

*Sic Natura jubet : velocius et citius nos  
 Corrupunt vitiorum exempla domestica.*

JUVENAL, *Satir.* XIV, v. 31.

## FABLE XI.

*L'Aigle et la Pie*<sup>1</sup>.

L'AGLE, reine des airs, avec Margot<sup>2</sup> la pie,  
Différentes d'humeur, de langage, et d'esprit,  
Et d'habit,  
Traversoient un bout de prairie.

Le hasard les assemble en un coin détourné.  
L'agace<sup>3</sup> eut peur: mais l'aigle, ayant fort bien diné,  
La rassure, et lui dit: Allons de compagnie:  
Si le maître des dieux assez souvent s'ennuie,  
Lui qui gouverne l'univers,  
J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers.  
Entretenez-moi donc, et sans cérémonie.  
Caquet-bon-bec<sup>4</sup> alors de jaser au plus dru,  
Sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace,  
Disant le bien, le mal<sup>5</sup>, à travers champs, n'eût su

<sup>1</sup> Abstemiús, 26.<sup>2</sup> Ce surnom, pour désigner la pie, est d'un usage populaire: notre poète l'a-t-il emprunté du peuple, ou l'a-t-il introduit parmi lui? C'est ce que nous ne pouvons décider.<sup>3</sup> Vieux mot, pour désigner la pie. On le trouve dans Nicot. On dit encore en Picardie *agache*, et en provençal *agasso*.<sup>4</sup> Cette expression vraiment comique est de la création de notre poète. Elle a réussi.<sup>5</sup> Dicens, tacenda, locutus.

Horat., lib. I, epist. vii.

Ce qu'en fait de babil y savoit notre agace.  
Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,  
Sautant, allant de place en place,  
Bon espion, Dieu sait. Son offre ayant déplu,  
L'aigle lui dit tout en colère:  
Ne quittez point votre séjour,  
Ne quittez point votre séjour,  
Caquet-bon-bec, m'amie: adieu; je n'ai que faire  
D'une babillarde à ma cour:  
C'est un fort méchant caractère.  
Margot ne demandoit pas mieux.

Ce n'est pas ce qu'on croit que d'entrer chez les dieux:  
Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.  
Rediseurs, espions, gens à l'air gracieux,  
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux:  
Quoique ainsi que la pie il faille dans ces lieux  
Porter habit de deux paroisses<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> La pie est de couleur noire, et a la poitrine et les côtés blancs.



## FABLE XII.

*Le Roi, le Milan, et le Chasseur<sup>1</sup>.*

A. S. A. S. MONSIEUR LE PRINCE DE CONTI<sup>2</sup>.

COMME les dieux sont bons, ils veulent que les rois  
Le soient aussi : c'est l'indulgence  
Qui fait le plus beau de leurs droits,  
Non les douceurs de la vengeance<sup>3</sup>.

Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux  
S'éteint en votre cœur sitôt qu'on l'y voit naître.  
Achille, qui du sien ne put se rendre maître,

<sup>1</sup> La Fontaine cite lui-même Bidpai comme l'auteur qui lui a fourni son sujet ; mais nous n'avons point trouvé cette fable dans Bidpai ; et la fable de l'auteur indien (t. II, p. 250), que cite à ce sujet un des commentateurs de notre poète, n'a presque pas de rapport avec celle-ci. Mais remarquons aussi que La Fontaine a dit, dans la première version de cette fable, qu'ont adoptée quelques éditeurs, qu'il changeoit tout à son original.

<sup>2</sup> François-Louis, prince de la Roche-sur-Yon et de Conti, né à Paris en 1664, et mort le 22 février 1709, l'un des amis et des protecteurs de notre poète. (Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine*, p. 221-225 et 454 de l'édition in-8°, et t. II, p. 88-91 de l'édition in-18.)

<sup>3</sup> La Fontaine a exprimé la même idée dans son élégie pour Fouquet, et a dit, en parlant de Louis XIV :

Du titre de clément rendre-le subitieux ;  
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.

Fut par là moins héros que vous.  
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes  
Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens ici-bas.  
Peu de grands sont nés tels en cet âge où nous sommes :  
L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas<sup>1</sup>.

Loin que vous suiviez ces exemples,  
Mille actes généreux vous promettent des temples.  
Apollon, citoyen de ces augustes lieux,  
Prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.  
Je sais qu'on vous attend dans le palais des dieux<sup>2</sup> :  
Un siècle de séjour doit ici vous suffire.

Hymen veut séjourner tout un siècle chez vous.  
Puissent ses plaisirs les plus doux  
Vous composer des destinées  
Par ce temps à peine bornées !

Et la princesse et vous n'en méritez pas moins.  
J'en prends ses charmes pour témoins ;  
Pour témoins j'en prends les merveilles  
Par qui le ciel, pour vous prodigue en ses présents,  
De qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles

Veut orner vos jeunes ans.  
Bourbon de son esprit ses graces assaisonne :  
Le ciel joignit en sa personne

<sup>1</sup> Montaigne a dit : « Les grands me donnent prou s'ils ne m'ostent rien, et me font assez de bien quand ils ne me font pas de mal. »

<sup>2</sup> Ces vers et ceux qui suivent prouvent que cette fable fut composée lors du mariage du prince de Conti avec Marie-Thérèse de Bourbon, célébré le 29 juin 1688. (Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, liv. V, pag. 27 et 469 de l'édition in-8°, et t. II, p. 163-167 de l'édition in-18.)

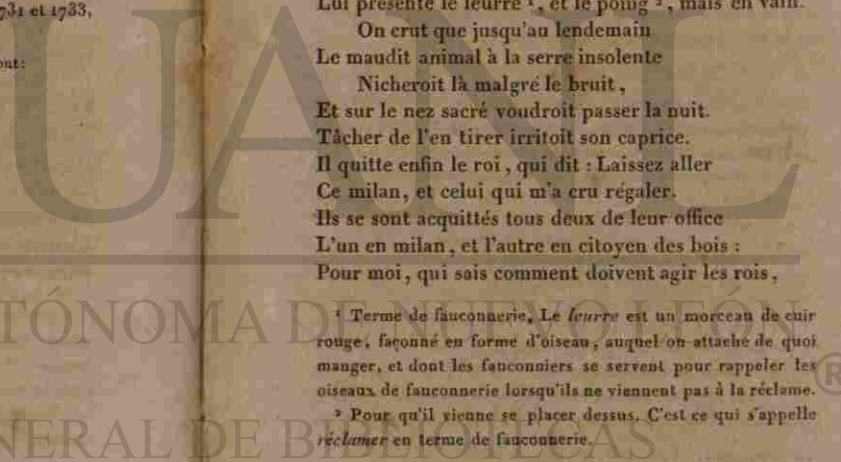
Ce qui sait se faire estimer  
 A ce qui sait se faire aimer :  
 Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie ;  
 Je me tais donc , et vais rimer  
 Ce que fit un oiseau de proie <sup>1</sup>.

Un milan , de son nid antique possesseur ,  
 Étant pris vif par un chasseur ,  
 D'en faire au prince un don cet homme se propose.  
 La rareté du fait donnoit prix à la chose.  
 L'oiseau , par le chasseur humblement présenté ,

<sup>1</sup> VAN. Après ce vers, dans l'édition de Londres de 1708, dans celles de Paris, in-4°, 1726, et in-8°, 1729, dans l'édition d'Amsterdam de 1727, dans celles de Hambourg de 1731 et 1733, on lit les vers suivants, que l'auteur a retranchés :

Je change un peu la chose. Un peu ? J'y change tout :  
 La critique en cela va me pousser à honte ;  
 Car c'est une étrange femelle ;  
 Rien ne nous sert d'entrer en raison avec elle.  
 Elle va m'alléguer que tout fait est sacré :  
 Je n'en disconviens pas, et me sais pourtant gré  
 D'altérer celui-ci. C'est à cette licence  
 Que je dois l'acte de clémence  
 Par qui je donne aux rois des leçons de bonté :  
 Tous ne ressemblent pas au nôtre.  
 Le monde est un marchand mêlé ;  
 L'on y voit de l'un et de l'autre.  
 Ici-bas le beau et le bon  
 Ne sont estimés tels que par comparaison.  
 Lours seul est incomparable :  
 Je ne lui donne pas un éloge affecté ;  
 L'on sait que j'ai toujours entremêlé la fable  
 De quelque trait de vérité.  
 Revenons à l'oiseau , le fait est mémorable.

Si ce conte n'est apocryphe ,  
 Va tout droit imprimer sa griffe  
 Sur le nez de sa majesté. —  
 Quoi ! sur le nez du roi ? — Du roi même en personne. —  
 Il n'avoit donc alors ni sceptre ni couronne ?  
 Quand il en auroit eu , ç'auroit été tout un :  
 Le nez royal fut pris comme un nez du commun.  
 Dire des courtisans les clameurs et la peine  
 Seroit se consumer en efforts impuissans.  
 Le roi n'éclata point : les cris sont indécents  
 A la majesté souveraine.  
 L'oiseau garda son poste : on ne put seulement  
 Hâter son départ d'un moment.  
 Son maître le rappelle , et crie, et se tourmente,  
 Lui présente le leurré <sup>1</sup>, et le poing <sup>2</sup>, mais en vain.  
 On crut que jusqu'au lendemain  
 Le maudit animal à la serre insolente  
 Nicheroit là malgré le bruit ,  
 Et sur le nez sacré voudroit passer la nuit.  
 Tâcher de l'en tirer irritoit son caprice.  
 Il quitte enfin le roi , qui dit : Laissez aller  
 Ce milan , et celui qui m'a cru régaler.  
 Ils se sont acquittés tous deux de leur office  
 L'un en milan , et l'autre en citoyen des bois :  
 Pour moi , qui sais comment doivent agir les rois ,

<sup>1</sup> Terme de fauconnerie. Le *leurré* est un morceau de cuir rouge, façonné en forme d'oiseau, auquel on attache de quoi manger, et dont les fauconniers se servent pour rappeler les oiseaux de fauconnerie lorsqu'ils ne viennent pas à la réclame. 

<sup>2</sup> Pour qu'il vienne se placer dessus. C'est ce qui s'appelle *réclamer* en terme de fauconnerie.

Je les affranchis du supplice.  
 Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis  
 Élevés de tels faits, par eux si mal suivis :  
 Bien peu, même des rois, prendroient un tel modèle.  
 Et le veneur l'échappa belle ;  
 Coupables seulement, tant lui que l'animal,  
 D'ignorer le danger d'approcher trop le maître :  
 Ils n'avoient appris à connoître  
 Que les hôtes des bois : étoit-ce un si grand mal ?  
 Pilpay fait près du Gange arriver l'aventure :  
 Là, nulle humaine créature  
 Ne touché aux animaux pour leur sang épancher :  
 Le roi même feroit scrupule d'y toucher.  
 Savons-nous, disent-ils, si cet oiseau de proie  
 N'étoit point au siège de Troie ?  
 Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros  
 Des plus huppés et des plus hauts :  
 Ce qu'il fut autrefois il pourra l'être encore.  
 Nous croyons, après Pythagore,  
 Qu'avec les animaux de forme nous changeons ;  
 Tantôt milans, tantôt pigeons,  
 Tantôt humains, puis volatilles :  
 Ayant dans les airs leurs familles.

<sup>1</sup> Var. Au lieu de ce vers, on trouve ceux qui suivent dans les éditions précédemment citées. L'auteur les a retranchés.

Si je craignois quelque censure,  
 Je citerois Pilpay touchant cette aventure.  
 Ses récits en ont l'air : il me seroit aisé  
 De la tirer d'un lien par le Gange arrosé.  
 Là, nulle humaine créature, etc.

<sup>2</sup> Volatile se dit seulement des oiseaux bons à manger. La

Comme l'on conte en deux façons  
 L'accident du chasseur, voici l'autre manière :  
 Un certain fauconnier ayant pris, ce dit-on,  
 A la chasse un milan ( ce qui n'arrive guère ),  
 En voulut au roi faire un don,  
 Comme de chose singulière :  
 Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans ;  
 C'est le *non plus ultra* de la fauconnerie.  
 Ce chasseur perce donc un gros de courtisans,  
 Plein de zèle, échauffé, s'il le fut de sa vie.  
 Par ce parangon<sup>1</sup> des présents  
 Il croyoit sa fortune faite :  
 Quand l'animal porte-sonnette,  
 Sauvage encore et tout grossier,  
 Avec ses ongles tout d'acier,

nécessité de la rime a forcé La Fontaine d'employer ce mot au lieu de celui de *volatile*. Ce dernier mot sert à désigner tout animal qui vole, ou les oiseaux en général. Du temps de notre poète, ces deux mots, quoique presque semblables, avoient la même signification qu'ils ont aujourd'hui, et n'étoient nullement synonymes.

<sup>1</sup> Modèle parfait. On disoit autrefois plus communément *parangon*. On trouve ce mot dans Nicot, qui le définit ainsi : « C'est une chose si excellemment parfaite, qu'elle est comme une idée, un sep, un estelon à toutes les autres de son espèce, et lesquelles on rapporte et compare à luy pour savoir à quel degré de perfection elles atteignent. Ainsi dit-on *parangon* de « chevalerie, de prudence, de sçavoir. » *Thésor de la langue françoise*, 1606, in-folio, p. 469. Le mot de *parangon* est à regretter, et encore plus le verbe *paragonner*, qui s'employoit fréquemment, et qui n'a plus d'équivalent.



Prend le nez du chasseur, happe le pauvre sire.  
 Lui de crier : chacun de rire <sup>1</sup>,  
 Monarque et courtisans. Qui n'eût ri? quant à moi,  
 Je n'en eusse quitté ma part pour un empire.  
 Qu'un pape rie, en bonne foi  
 Je ne l'ose assurer; mais je tiendrois un roi  
 Bien malheureux s'il n'osoit rire :  
 C'est le plaisir des dieux. Malgré son noir souci <sup>2</sup>,  
 Jupiter et le peuple immortel rit aussi.  
 Il en fit des éclats <sup>3</sup>, à ce que dit l'histoire.  
 Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner à boire <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> VAR. Dans l'édition de 1708, dans celle de 1729 :

Il croyait sa fortune faite,  
 Lorsque sur ce chasseur l'animal se rejette,  
 Et de ses ongles tout d'acier,  
 Sauvage encore et tout grossier,  
 Happe le nez du pauvre sire :  
 Lui de crier, l'autre de rire.

Mais dans les éditions de 1726 et de 1727, de 1731 et de 1733,  
 il y a comme dans le texte.

<sup>2</sup> VAR. Au lieu de ce vers et des suivants, on lit ceux-ci dans  
 l'édit. de 1708, dans celle de 1726, in-4°, dans celles de 1727,  
 de 1731, et de 1733 :

C'est le plaisir des dieux. Jupiter rit aussi.  
 Bien qu'Homère en ses vers lui donne un noir souci,  
 Ce poëte assure en son histoire  
 Qu'un rire inextinguible en l'Olympe éclata.  
 Petit ni grand n'y résista,  
 Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner à boire.  
 Que le peuple immortel fit assez grave ou non,  
 J'ai changé mon sujet avec juste raison.

<sup>3</sup> Des éclats de rire. Ellipse.

<sup>4</sup> La Fontaine a mis ici en vers un passage de son roman de  
 Psyché, liv. I.

Que le peuple immortel se montrât sage, ou non,  
 J'ai changé mon sujet avec juste raison ;  
 Car, puisqu'il s'agit de morale,  
 Que nous eût du chasseur l'aventure fatale  
 Enseigné de nouveau ? L'on a vu de tout temps  
 Plus de sots fauconniers que de rois indulgents.

## FABLE XIII.

*Le Renard, les Mouches, et le Hérisson* <sup>1</sup>.

Aux traces de son sang un vieux hôte des bois,  
 Renard fin, subtil, et matois,  
 Blessé par des chasseurs, et tombé dans la fange,  
 Autrefois attira ce parasite ailé  
 Que nous avons mouche appelé.  
 Il accusoit les dieux, et trouvoit fort étrange  
 Que le sort à tel point le voulût affliger,  
 Et le fit aux mouches manger.  
 Quoi! se jeter sur moi, sur moi le plus habile  
 De tous les hôtes des forêts!  
 Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets?

<sup>1</sup> *Esop.*, apud *Aristotel. rhetoricor.*, lib. II, cap. XX, tom. II, p. 570, édit. du Val., 1619, in-folio; trad. de Cassandre, édit. 1733, p. 291. *Fabulæ Esopicae* 384, édit. Lipsie, 1810, in-8°, p. 165. Phillibert Hégemont, fab. XIX, édit. 1583; pag. 56.

Et que me sert ma queue? est-ce un poids inutile?<sup>1</sup>  
Va, le ciel te confonde, animal importun!

Que ne vis-tu sur le commun!

Un hérisson du voisinage,

Dans mes vers nouveau personnage,

Voulut le délivrer de l'importunité

Du peuple plein d'avidité :

Je les vais de mes dards enfiler par centaines,

Voisin renard, dit-il, et terminer tes peines.

Garde-t'en bien, dit l'autre; ami, ne le fais pas :

Laisse-les, je te prie, achever leur repas.

Ces animaux sont souls<sup>2</sup>; une troupe nouvelle

Viendrait fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle.

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :

Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats.

Aristote appliquoit cet apologue aux hommes.

Les exemples en sont communs,

Surtout au pays où nous sommes.

Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Dans la fable v du livre V, le Renard, auquel on a coupé la queue, dit :

Que faisons-nous de ce poids inutile ?

Que nous sert cette queue ?

<sup>2</sup> La même expression se trouve dans la traduction de Cassandre. « C'est, dit le renard, que ces mouches-ci sont déjà saoules. »

<sup>3</sup> VARIANTE.

La Fontaine avoit d'abord composé cette fable autrement ; on a retrouvé le brouillon de cette première manière entièrement écrit de sa main, et nous l'avons fait graver comme fac-simile de son écriture. Voici cette première version telle que

FABLE XIV<sup>1</sup>.

*L'Amour et la Folie*<sup>2</sup>.

Tout est mystère dans l'Amour,  
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance :

nous l'avons publiée dans les *nouvelles OEuvres diverses de La Fontaine et de François de Maucroy*, in-8°, p. 119, et dans l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, in-8°, p. 498.

*Le Renard et les Mouches.*

Un renard tombé dans la fange,

Et des mouches presque mangé,

Trouvait Jupiter fort étrange

De souffrir qu'à ce point le sort l'eût outragé.

Un hérisson du voisinage,

Dans mes vers nouveau personnage,

Voulut le délivrer de l'importun essaim.

Le renard aimait mieux les garder, et fut sage.

Vois-tu pas, dit-il, que la faim

Va rendre une autre troupe encor plus importune ?

Celle-ci, déjà soule, aura moins d'appétit.

Trouver à cette fable une moralité

Me semble chose assez commune :

On peut sans grand effort d'esprit,

En appliquer l'exemple aux hommes.

Que de mouches voit-on dans le siècle où nous sommes !

Cette fable est d'Ésope, Aristote le dit.

<sup>1</sup> Publiée d'abord dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroy et de La Fontaine*, 1685, in-12, p. 6.

<sup>2</sup> Commire, *Dementia Amorem ducens*. Louis Labbé, *OEuvres*, édit. 1762, p. 1 à 102 ; *Débat de l'Amour et de la Folie*.

Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour  
 Que d'épuiser cette science.  
 Je ne prétends donc point tout expliquer ici :  
 Mon but est seulement de dire, à ma manière,  
 Comment l'aveugle que voici  
 (C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière,  
 Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien :  
 J'en fais juge un amant, et ne décide rien.

La Folie et l'Amour jouoient un jour ensemble :  
 Celui-ci n'étoit pas encor privé des yeux.  
 Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble  
 Là-dessus le conseil des dieux ;  
 L'autre n'eut pas la patience ;  
 Elle lui donne un coup si furieux,  
 Qu'il en perd la clarté des cieux.  
 Vénus en demande vengeance.  
 Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris :  
 Les dieux en furent étourdis,  
 Et Jupiter, et Némésis,  
 Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.  
 Elle représenta l'enormité du cas ;  
 Son fils, sans un bâton, ne pouvoit faire un pas :  
 Nulle peine n'étoit pour ce crime assez grande :  
 Le dommage devoit être aussi réparé.  
 Quand on eut bien considéré  
 L'intérêt du public, celui de la partie,  
 Le résultat enfin de la suprême cour  
 Fut de condamner la Folie  
 A servir de guide à l'Amour.

FABLE XV<sup>1</sup>.

*Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue, et le Rat*<sup>2</sup>.

A MADAME DE LA SABLIERE<sup>3</sup>.

Je vous gardois un temple dans mes vers :  
 Il n'eût fini qu'avecque l'univers.  
 Déjà ma main en fondoit la durée  
 Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé,  
 Et sur le nom de la divinité  
 Que dans ce temple on auroit adorée.  
 Sur le portail j'aurois ces mots écrits :  
 PALAIS SACRÉ DE LA DÉSSE IRIS :  
 Non celle-là qu'à Junon à ses gages ;  
 Car Junon même et le maître des dieux  
 Serviroient l'autre, et seroient glorieux  
 Du seul honneur de porter ses messages.

<sup>1</sup> Cette fable parut d'abord dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroy et de la Fontaine*, 1685, in-12, t. I, p. 13 ; mais notre poète, en l'insérant dans la cinquième partie de ses *Fables*, publiée en 1694, en retrancha les dix derniers vers par scrupule de conscience.

<sup>2</sup> *Contes et Fables indiennes*, seconde partie, chap. III, t. II, p. 262-270, et p. 306 à 314 : *Le Corbeau, le Rat, le Pigeon, et la Gazelle*.

<sup>3</sup> Pour ce qui concerne madame de La Sablière, voyez la note sur la première fable du livre X.



L'apothéose à la voûte eût paru :  
 Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu  
 Plaçant Iris sous un dais de lumière.  
 Les murs auroient amplement contenu  
 Toute sa vie; agréable matière,  
 Mais peu féconde en ces événements  
 Qui des états font les renversements.  
 Au fond du temple eût été son image,  
 Avec ses traits, son souris, ses appas,  
 Son art de plaire et de n'y penser pas,  
 Ses agréments à qui tout rend hommage.  
 J'aurois fait voir à ses pieds des mortels  
 Et des héros, des demi-dieux encore,  
 Même des dieux<sup>1</sup> : ce que le monde adore  
 Vient quelquefois parfumer ses autels.  
 J'eusse en ses yeux fait briller de son ame  
 Tous les trésors, quoique imparfaitement :  
 Car ce cœur vif et tendre infiniment  
 Pour ses amis, et non point autrement ;  
 Car cet esprit, qui, né du firmament,  
 A beauté d'homme avec grace de femme,  
 Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.  
 O vous, Iris, qui savez tout charmer,  
 Qui savez plaire en un degré suprême,  
 Vous que l'on aime à l'égal de soi-même  
 ( Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,  
 Car c'est un mot banni de votre cour,  
 Laissons-le donc ), agréez que ma muse

<sup>1</sup> Entre autres Jean Sobieski, qui depuis fut roi de Pologne,  
 et qui fit une cour assidue à madame de La Sablière.

Achève un jour cette ébauche confuse.  
 J'en ai placé l'idée et le projet,  
 Pour plus de grace, au-devant d'un sujet  
 Où l'amitié donne de telles marques,  
 Et d'un tel prix, que leur simple récit  
 Peut quelque temps amuser votre esprit.  
 Non que ceci se passe entre monarques :  
 Ce que chez vous nous voyons estimer  
 N'est pas un roi qui ne sait point aimer ;  
 C'est un mortel qui sait mettre sa vie  
 Pour son ami. J'en vois peu de si bons.  
 Quatre animaux, vivant de compagnie,  
 Vont aux humains en donner des leçons.

La gazelle, le rat, le corbeau, la tortue,  
 Vivoient ensemble unis : douce société.  
 Le choix d'une demeure aux humains inconnue  
 Assuroit leur félicité.

Mais quoi ! l'homme découvre enfin toutes retraites.  
 Soyez au milieu des déserts,  
 Au fond des eaux, au haut des airs,  
 Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.

La gazelle s'alloit ébattre innocemment,  
 Quand un chien, maudit instrument  
 Du plaisir barbare des hommes,

Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.  
 Elle fuit. Et le rat, à l'heure du repas,  
 Dit aux amis restans : D'où vient que nous ne sommes  
 Aujourd'hui que trois conviés ?

La gazelle déjà nous a-t-elle oubliés ?  
 A ces paroles, la tortue

S'écrie, et dit : Ah ! si j'étois  
 Comme un corbeau d'ailes pourvue,  
 Tout de ce pas je m'en irois  
 Apprendre au moins quelle contrée ;  
 Quel accident tient arrêtée  
 Notre compagne au pied léger :  
 Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.  
 Le corbeau part à tire-d'aile :  
 Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle  
 Prise au piège et se tourmentant.  
 Il retourne avertir les autres à l'instant ;  
 Car, de lui demander quand, pourquoi, ni comment  
 Ce malheur est tombé sur elle,  
 Et perdre en vains discours cet utile moment,  
 Comme eût fait un maître d'école<sup>1</sup>,  
 Il avoit trop de jugement.  
 Le corbeau donc vole et revole.  
 Sur son rapport les trois amis  
 Tiennent conseil. Deux sont d'avis  
 De se transporter sans remise  
 Aux lieux où la gazelle est prise.  
 L'autre, dit le corbeau, gardera le logis :  
 Avec son marcher lent, quand arriveroit-elle ?  
 Après la mort de la gazelle.  
 Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir  
 Leur chère et fidèle compagne,  
 Pauvre chevrette de montagne.  
 La tortue y voulut courir :  
 La voilà comme eux en campagne,

<sup>1</sup> Voyez la fable XIX du premier livre, et la fable V du livre IX.

Maudissant ses pieds courts avec juste raison,  
 Et la nécessité de porter sa maison.  
 Rongemaille (le rat eut à bon droit ce nom)  
 Coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joie.  
 Le chasseur vient et dit : Qui m'a ravi ma proie ?  
 Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,  
 Le corbeau sur un arbre, en un bois la gazelle :  
 Et le chasseur, à demi fou  
 De n'en avoir nulle nouvelle,  
 Aperçoit la tortue, et retient son courroux.  
 D'où vient, dit-il, que je m'effraie ?  
 Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie.  
 Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,  
 Si le corbeau n'en eût averti la chevrette.  
 Celle-ci, quittant sa retraite,  
 Contrefait la boiteuse, et vient se présenter.  
 L'homme de suivre, et de jeter  
 Tout ce qui lui pesoit : si bien que Rongemaille  
 Autour des nœuds du sac tant opère et travaille,  
 Qu'il délivre encor l'autre sœur,  
 Sur qui s'étoit fondé le souper du chasseur.

Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.  
 Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,  
 J'en ferois, pour vous plaire, un ouvrage aussi long  
 Que l'Iliade ou l'Odyssée.  
 Rongemaille feroit le principal héros,  
 Quoiqu'à vrai dire ici chacun soit nécessaire.  
 Porte-maison l'infante y tient de tels propos,  
 Que monsieur du corbeau va faire  
 Office d'espion, et puis de messenger.

La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager  
Le chasseur à donner du temps à Rongemaille.

Ainsi chacun dans son endroit

S'entremet, agit, et travaille.

A qui donner le prix ? Au cœur<sup>1</sup>, si l'on m'en croît<sup>2</sup>.

Que n'ose et que ne peut l'amitié violente !

Cet autre sentiment que l'on appelle amour

Mérite moins d'honneur ; cependant chaque jour

Je le célèbre et je le chante.

Hélas ! Il n'en rend pas mon ame plus contente !

Vous protégez sa sœur, il suffit ; et mes vers

Vont s'engager pour elle à des tons tout divers.

Mon maître étoit l'Amour ; j'en vais servir un autre,

Et porter par tout l'univers

Sa gloire aussi bien que la vôtre.

<sup>1</sup> Dans *Belphegor*. La Fontaine a dit :

Le cœur fait tout : le reste est inutile.

Et dans *Phlémon et Baucis* :

Mais quand nous serions rois, que donner à des dieux ?

C'est le cœur qui fait tout.

<sup>2</sup> Cette fable se termine à ce vers dans les deux éditions de la cinquième partie, imprimée sous les yeux de l'auteur en 1694, ainsi que dans celle d'Anvers de la même année, dans celle de La Haye, 1700, dans celle de Paris, 1709, et dans celle d'Anvers, 1726, in-4°. Les dix derniers vers qui suivent, et que La Fontaine avoit retranchés, furent rétablis dans l'édition de Londres, 1708 (fable CCXXVI, page 292), ensuite dans l'édition d'Amsterdam, 1727, et enfin dans l'édition de Paris, 1729 : depuis ils ont été insérés dans toutes les éditions.

FABLE XVI<sup>1</sup>.

*La Forêt et le Bûcheron*<sup>2</sup>.

Un bûcheron venoit de rompre ou d'égarer

Le bois dont il avoit emmanché sa cognée.

Cette perte ne put sitôt se réparer

Que la forêt n'en fût quelque temps épargnée.

L'homme enfin la prie humblement

De lui laisser tout doucement

Emporter une unique branche,

Afin de faire un autre manche :

Il iroit employer ailleurs son gagne-pain :

Il laisseroit debout maint chêne et maint sapin

Dont chacun respectoit la vieillesse et les charmes.

L'innocente forêt lui fournit d'autres armes.

Elle en eut du regret. Il emmanche son fer :

Le misérable ne s'en sert

Qu'à dépouiller sa bienfaitrice

De ses principaux ornements.

Elle gémit à tous moments :

Son propre don fait son supplice.

<sup>1</sup> Publiée d'abord en 1685, dans le recueil des *Œuvres de Maucroy et de La Fontaine*, t. I, p. 6.

<sup>2</sup> Anonymus, 53 dans Nevelet, page 524. Camerarius, fable CLXXVIII, p. 191. *Notice des manuscrits*, t. II, p. 722, fol. xxxi. *Le Chêne*.



Voilà le train du monde et de ses sectateurs :  
On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.  
Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages  
Soient exposés à ces outrages,  
Qui ne se plaindroit là-dessus ?  
Hélas ! j'ai beau crier et me rendre incommode,  
L'ingratitude et les abus  
N'en seront pas moins à la mode.

## FABLE XVII.

*Le Renard, le Loup, et le Cheval* <sup>1</sup>.

Un renard, jeune encor, quoique des plus madrés,  
Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.  
Il dit à certain loup, franc novice : Accourez,  
Un animal pait dans nos prés,  
Beau, grand ; j'en ai la vue encor toute ravie.  
Est-il plus fort que nous ? dit le loup en riant :  
Fais-moi son portrait, je te prie.  
Si j'étois quelque peintre ou quelque étudiant,  
Repartit le renard, j'avancerois la joie  
Que vous aurez en le voyant.  
Mais venez. Que sait-on ? peut-être est-ce une proie  
Que la fortune nous envoie.  
Ils vont ; et le cheval, qu'à l'herbe on avoit mis,

<sup>1</sup> Regnier, sat. III. Esop., 263, 134. Voyez ci-dessus, liv. V. fab. VIII.

Assez peu curieux de semblables amis,  
Fut presque sur le point d'enfiler la venelle <sup>1</sup>.  
Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs  
Apprendroient volontiers comment on vous appelle.  
Le cheval, qui n'étoit dépourvu de cervelle,  
Leur dit : Lisez mon nom, vous le pouvez, messieurs ;  
Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle.  
Le renard s'excusa sur son peu de savoir.  
Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire ;  
Ils sont pauvres, et n'ont qu'un trou pour tout avoir :  
Ceux du loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire.  
Le loup, par ce discours flatté,  
S'approcha. Mais sa vanité  
Lui coûta quatre dents : le cheval lui desserre  
Un coup ; et haut le pied. Voilà mon loup par terre,  
Mal en point <sup>2</sup>, sanglant, et gâté.  
Frère, dit le renard, ceci nous justifie  
Ce que m'ont dit des gens d'esprit :  
Cet animal vous a sur la mâchoire écrit  
Que de tout inconnu le sage se méfie.

<sup>1</sup> *Venelle* signifie sentier, passage étroit, et *enfiler la venelle* est une expression proverbiale qui signifie *s'enfuir*.

<sup>2</sup> C'est-à-dire vaincu, maltraité. *Mal en point* est *Piavere de bien en point*, employé par nos anciens auteurs comme synonyme d'*accompli*, de *trionphant*. Ainsi dans Louise Labbé : « Combien plutôt choisiriez-vous un homme propre, bien en point, et bien portant ! »

*Debats de l'Amour et de la Folie*, p. 45.

FABLE XVIII <sup>1</sup>.*Le Renard, et les Poulets d'Inde* <sup>2</sup>.

CONTRE les assauts d'un renard

Un arbre à des dindons servoit de citadelle.  
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,

Et vu chacun en sentinelle,

S'écria : Quoi ! ces gens se moqueront de moi !  
Eux seuls seront exempts de la commune loi !  
Non, par tous les dieux ! non. Il accomplit son dire.

La lune, alors luisant, sembloit, contre le sire,  
Vouloir favoriser la dindonnière gent.

Lui, qui n'étoit novice au métier d'assiégeant,  
Eut recours à son sac de ruses scélérates,  
Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes,  
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.

Arlequin n'eût exécuté

Tant de différents personnages.

Il élevoit sa queue, il la faisoit briller,

Et cent mille autres badinages,

Pendant quoi nul dindon n'eût osé sommeiller.

L'ennemi les lassoit en leur tenant la vue

Sur même objet toujours tendue.

<sup>1</sup> Publiée d'abord en 1685, dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroy et de La Fontaine*, t. I, p. 29.

<sup>2</sup> Abstemius, 139.

Les pauvres gens étant à la longue éblouis,  
Toujours il en tomboit quelqu'un : autant de pris,  
Autant de mis à part : près de moitié succombe.  
Le compagnon les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger  
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

FABLE XIX <sup>1</sup>.*Le Singe.*

Il est un singe dans Paris  
A qui l'on avoit donné femme :  
Singe en effet d'aucuns maris <sup>2</sup>,  
Il la battoit. La pauvre dame  
En a tant soupiré, qu'enfin elle n'est plus.  
Leur fils se plaint d'étrange sorte,  
Il éclate en cris superflus :  
Le père en rit, sa femme est morte ;  
Il a déjà d'autres amours.

<sup>1</sup> Publiée en 1685, dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroy et de La Fontaine*, t. I, p. 32.

<sup>2</sup> C'est-à-dire de certains ou de plusieurs maris. *Aucuns* ne s'emploie au pluriel, dans le sens de *plusieurs*, de quelques uns, que dans le style marotique ou badin. La Fontaine s'est servi encore de ce mot liv. VI, fab. I et fab. VI. Voltaire l'a aussi employé plusieurs fois.

Que l'on croit qu'il battra toujours;  
Il hante la taverne, et souvent il s'enivre.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur,  
Qu'il soit singe ou qu'il fasse un livre :  
La pire espèce, c'est l'auteur.

ALERE FLAMMAM  
VERITATIS

FABLE XX<sup>1</sup>.

*Le Philosophe scythe* <sup>2</sup>.

Un philosophe austère, et né dans la Scythie,  
Se proposant de suivre une plus douce vie,  
Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux  
Un sage assez semblable au vieillard de Virgile <sup>3</sup>,  
Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,  
Et comme ces derniers, satisfait et tranquille.  
Son bonheur consistoit aux beautés d'un jardin.  
Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,

<sup>1</sup> Publiée d'abord en 1685, dans le recueil des *OEuvres de prose et de poésie des sieurs de Maucroy et de La Fontaine*, t. 1, p. 34.

<sup>2</sup> Aul. Gellii, *Noct. Attic.*, lib. XIX, cap. XII, p. 482, edit. Lipsie, 1761, in-8°.

<sup>3</sup> C'est le vieillard des bords du Galèse.

..... Cui pauca relieti  
Jugera raris erant. ....  
Regum aequalat opes animis; seraque revertens  
Nocte domum, dapibus mensas onerabat inemptis.

VIRG., *Georg.*, lib. IV, v. 127-133.

De ses arbres à fruit retranchoit l'inutile,  
Ebranchoit, émondoit, ôtoit ceci, cela,  
Corrigeant par-tout la nature  
Excessive à payer ses soins avec usure.

Le Scythe alors lui demanda  
Pourquoi cette ruine : étoit-il d'homme sage <sup>1</sup>  
De mutiler ainsi ces pauvres habitants?  
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage;

Laissez agir la faux du temps :  
Ils iront assez tôt border le noir rivage.  
J'ôte le superflu, dit l'autre; et l'abattant,  
Le reste en profite d'autant.  
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,  
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure;  
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis  
Un universel abatis.

Il ôte de chez lui les branches les plus belles,  
Il tronque son verger contre toute raison,  
Sans observer temps ni saison,  
Lunes ni vieilles ni nouvelles.  
Tout languit et tout meurt.

Ce Scythe exprime bien

Un indiscret stoïcien :  
Celui-ci retranche de l'ame  
Désirs et passions, le bon et le mauvais,  
Jusqu'aux plus innocents souhaits.  
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.

<sup>1</sup> Étoit-ce l'action d'un homme sage. Ellipse.



Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort ;  
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort <sup>1</sup>.

## FABLE XXI.

*L'Éléphant, et le Singe de Jupiter.*

Auraerons l'éléphant et le rhinocéros,  
En dispute du pas et des droits de l'empire,  
Voulurent terminer la querelle en champ clos.  
Le jour en étoit pris, quand quelqu'un vint leur dire  
Que le singe de Jupiter,  
Portant un caducée, avoit paru dans l'air.  
Ce singe avoit nom Gille, à ce que dit l'histoire.  
Aussitôt l'éléphant de croire  
Qu'en qualité d'ambassadeur  
Il venoit trouver sa grandeur.  
Tout fier de ce sujet de gloire,  
Il attend maître Gille, et le trouve un peu lent  
A lui présenter sa créance.  
Maître Gille enfin, en passant,

<sup>1</sup> Sic isti apathice, qui videri esse tranquillos, et intrepidus, et immobiles volunt, dum nihil cupiunt, nihil dolent, nihil irascuntur, nihil gaudent; omnibus vehementioris animi officiis amputatis, in corpore ignava et quasi enervata vitæ consenscunt. *Aul. Gell.*

<sup>2</sup> Publiée d'abord en 1685, dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroy et de La Fontaine*, t. I, p. 38.

Va saluer son excellence.  
L'autre étoit préparé sur la légation :  
Mais pas un mot. L'attention  
Qu'il croyoit que les dieux eussent à sa querelle  
N'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.  
Qu'importe à ceux du firmament  
Qu'on soit mouche ou bien éléphant ?  
Il se vit donc réduit à commencer lui-même.  
Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu  
Un assez beau combat, de son trône suprême ;  
Toute sa cour verra beau jeu.  
Quel combat ? dit le singe, avec un front sévère.  
L'éléphant repartit : Quoi ! vous ne savez pas  
Que le rhinocéros me dispute le pas ;  
Qu'Éléphantide a guerre avecque Rhinocère ?  
Vous connoissez ces lieux, ils ont quelque renom.  
Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom,  
Repartit maître Gille : on ne s'entretient guère  
De semblables sujets dans nos vastes lambris.  
L'éléphant, honteux et surpris,  
Lui dit : Eh ! parmi nous que venez-vous donc faire ? —  
Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis :  
Nous avons soin de tout. Et quant à votre affaire,  
On n'en dit rien encor dans le conseil des dieux :  
Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux.

FABLE XXII<sup>1</sup>.*Un Fou et un Sage<sup>2</sup>.*

CERTAIN fou poursuivoit à coups de pierre un sage.

Le sage se retourne, et lui dit : Mon ami,

C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci.

Tu fatigues assez pour gagner davantage;

Toute peine, dit-on, est digne de loyer<sup>3</sup>;

Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer;

Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire.

Amorcé par le gain, notre fou s'en va faire

Même insulte à l'autre bourgeois.

On ne le paya pas en argent cette fois.

Maint estafier accourt : on vous happe notre homme,

On vous l'échine, on vous l'assomme.

Après des rois il est de pareils fous :

À vos dépens ils font rire le maître.

Pour réprimer leur babil, irez-vous

<sup>1</sup> Publiée en 1685 dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroy et de La Fontaine*, t. I, p. 42.

<sup>2</sup> Phœdr. III, 5.

<sup>3</sup> De salaire, de récompense. Ce mot est encore employé dans ce sens par les poètes modernes.

D'un service si grand quel sera le loyer?

Votre cœur et les dieux peuvent seuls vous payer.

LESBENS, *les Veillées du Parnasse*, ch. II.

Les maltraiter? vous n'êtes pas peut-être  
Assez puissant. Il faut les engager  
À s'adresser à qui peut se venger<sup>1</sup>.

FABLE XXIII<sup>2</sup>.*Le Renard anglois.*A MADAME HARVEY<sup>3</sup>.

LE bon cœur est chez vous compagnon du bon sens;

Avec cent qualités trop longues à déduire,

Une noblesse d'ame, un talent pour conduire

Et les affaires et les gens,

<sup>1</sup> Dans un exemplaire des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroy et de La Fontaine*, je trouve à la suite de cette fable (p. 44) une note manuscrite, en écriture du temps, ainsi conçue : « Cette fable fut faite contre le sieur abbé du Plessis, une espèce de fou sérieux, qui s'étoit mis sur le pied de censurer à la cour les ecclésiastiques, et même les évêques, et que M. l'archevêque de Reims fit bien châtier. »

<sup>2</sup> Publiée d'abord en 1685 dans le recueil des *Ouvrages des sieurs de Maucroy et de La Fontaine*, t. I, p. 45.

<sup>3</sup> Elisabeth Montaigu, veuve du chevalier Harvey, mort à Constantinople au service de Charles II. Madame Harvey eut beaucoup de part aux divers changements de ministère qui eurent lieu sous le règne de ce roi, et elle contribua fortement à attirer en Angleterre la duchesse de Mazarin, dont elle étoit devenue l'amie. En 1683 madame Harvey vint à Paris, et La Fontaine eut souvent occasion de la voir chez milord Montaigu.

Une humeur franche et libre, et le don d'être amie  
 Malgré Jupiter même et les temps orageux,  
 Tout cela méritoit un éloge pompeux :  
 Il en eût été moins selon votre génie ;  
 La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie.  
 Fai donc fait celui-ci court et simple. Je veux

Y coudre encore un mot ou deux

En faveur de votre patrie :

Nous l'aimez. Les Anglois pensent profondément ;  
 Leur esprit, en cela, suit leur tempérament ;  
 Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,  
 Ils étendent par-tout l'empire des sciences.

Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour :

Vos gens, à pénétrer, l'emportent sur les autres ;

Même les chiens de leur séjour

Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.

Vos renards sont plus fins ; je m'en vais le prouver

Par un d'eux, qui, pour se sauver,

Mit en usage un stratagème

Non encor pratiqué, des mieux imaginés.

Le scélérat, réduit en un péril extrême,

Et presque mis à bout par ces chiens au bon nez,

son frère, ambassadeur d'Angleterre auprès de la cour de France. Madame Harvey mourut en 1702. Consultez, sur ce qui la regarde, les *Oeuvres de Saint-Épremond*, t. I, p. 184, et t. V, p. 36, édit. de 1753 ; et *l'Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, p. 206-208 de l'édit. in-8°, et t. II, p. 67 et 68 de l'édit. in-18. La Fontaine a toujours écrit *Hervay* ou *Harvay* ; mais il paroît, d'après l'édition de Saint-Épremond, que c'est à tort.

Passa près d'un patibulaire <sup>1</sup>.

Là, des animaux ravissants,

Blaireaux, renards, hiboux, race encline à mal faire,  
 Pour l'exemple pendus, instruisoient les passants.

Leur confrère, aux abois, entre ces morts s'arrange.

Je crois voir Annibal, qui, pressé des Romains,

Met leur chef en défaut, ou leur donne le change,

Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains.

Les clefs de meute <sup>2</sup>, parvenues

A l'endroit où pour mort le traître se pendit,

Remplirent l'air de cris : leur maître les rompit,

Bien que de leurs abois ils percassent les nues.

Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.

Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant :

Mes chiens n'appellent point au-delà des colonnes <sup>3</sup>

Où sont tant d'honnêtes personnes.

Il y viendra, le drôle ! Il y vint, à son dam.

Voilà maint basset clabaudant ;

Voilà notre renard au charnier se guindant.

Maître pendu croyoit qu'il en iroit de même

Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux ;

Mais le pauvre, ce coup, y laissa ses housseaux <sup>4</sup> :

<sup>1</sup> C'est-à-dire près d'une potence.

<sup>2</sup> Terme de vénerie, pour désigner les chiens qui relèvent de défaut les autres chiens accoutumés à les suivre.

<sup>3</sup> Des fourches patibulaires où les animaux étoient pendus.

<sup>4</sup> Expression proverbiale, pour dire qu'il y mourut. Les *housseaux* étoient des espèces de bottines ou de brodequins qui se fermoient avec des boucles et des courroies. Il paroît que c'étoit la chaussure des Parisiens dans le treizième siècle : car



Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème !  
Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté,  
N'auroit pas cependant un tel tour inventé ;  
Non point par peu d'esprit : est-il quelqu'un qui nie  
Que tout Anglois n'en ait bonne provision ?

Mais le peu d'amour pour la vie  
Leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous, non pour dire  
D'autres traits sur votre sujet ;  
Tout long éloge est un projet  
Peu favorable pour ma lyre :

Jean de Meung, décrivant de quelle manière Pygmalion habilla sa statue, dit :

N'est pas de *hasiaux* estrécée,  
Car el n'est pas de Paris née.

*Roman de la Rose*, v. 2151, édit. 1814.

VAR. Dans l'édition des fables de 1694 on lit :

Je reviens à vous, non pour dire  
D'autres traits sur votre sujet,  
Trop abondant pour ma lyre :  
Peu de nos chants, etc.

De cette manière il y a un vers sans rime. La leçon du texte est celle que La Fontaine avoit lui-même donnée en 1685, lorsqu'il publia la première fois cette fable : elle est plus correcte, mais moins heureuse pour le sens. La leçon de l'édition des fables de 1694 a été conservée dans l'édition d'Anvers de 1694, dans celle de La Haye de 1700, et même dans celle de Paris de 1709. Cependant la leçon d'abord donnée par l'auteur en 1685 avoit été rétablie dans l'édition des fables publiée à Londres en 1708, aux dépens de Paul et d'Isaac Vaillant. Dans l'édition de 1726, on changea un mot, et on a mis :

Trop long éloge est un projet  
Peu favorable pour ma lyre.

Peu de nos chants, peu de nos vers,  
Par un encens flatteur amusent l'univers,  
Et se font écouter des nations étrangères :

Votre prince<sup>2</sup> vous dit un jour  
Qu'il aimoit mieux un trait d'amour  
Que quatre pages de louanges.

Agréez seulement le don que je vous fais  
Des derniers efforts de ma muse.  
C'est peu de chose; elle est confuse  
De ces ouvrages imparfaits.

Cependant ne pourriez-vous faire  
Que le même hommage pût plaire  
A celle qui remplit vos climats d'habitants

Tirés de l'île de Cythère ?

Vous voyez par là que j'entends  
Mazarin<sup>3</sup>, des Amours déesse tutélaire.

<sup>1</sup> Pour dire les nations étrangères. Le mot *étrange* étoit en usage, dans ce sens, au temps de Nicot, qui traduit dans son dictionnaire *nations étrangères par gentes extere*. Corneille a aussi employé cette expression; mais elle étoit déjà vieille du temps de La Fontaine.

<sup>2</sup> Charles II.

<sup>3</sup> Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, née à Rome en 1646, et morte à Chelsea, près de Londres, le 3 juillet 1699, étoit la nièce du cardinal de Mazarin : elle fut mariée en 1661 à Armand-Charles de La Porte, duc de la Meillerie, à condition qu'il prendroit le nom et les armes de Mazarin. (Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, pag. 208-210, 449 de l'édit. in-8°; et t. II, p. 69 à 72 de l'édit. in-18.)

FABLE XXIV<sup>1</sup>.*Le Soleil et les Grenouilles*<sup>2</sup>.

Les filles du limon tiroient du roi des astres  
Assistance et protection :  
Guerre ni pauvreté, ni semblables désastres,  
Ne pouvoient approcher de cette nation ;  
Elle faisoit valoir en cent lieux son empire.

<sup>1</sup> La Fontaine n'a point inséré cette fable dans le volume qu'il a publié en 1694. Elle avoit cependant alors déjà paru sous son nom dans le *recueil de vers choisis* du P. Bouhours, en 1693 (page 13 ou 17 de l'édition de Hollande). Madame Ulrich la publia de nouveau comme inédite dans les *OEuvres posthumes* de notre poète, en 1696. Elle n'est point dans l'édition de ses fables faite à Amsterdam en 1700, ni dans celle imprimée à Paris en 1709 : cependant elle avoit déjà été insérée dans l'édition de Londres de 1708, et on la retrouve ensuite dans l'édition in-4<sup>o</sup> de 1726, et dans toutes les éditions qui suivirent.

<sup>2</sup> Le P. Commire, t. I, p. 248, et t. II, p. 134. Voyez encore ci-dessus la fable XII du livre VI. Cette fable est allégorique ; elle faisoit allusion aux démêlés des Hollandois avec Louis XIV. Ce monarque avoit pris pour emblème le soleil. On fit dans le temps d'autres traductions de cette fable du P. Commire : elles servent à montrer combien notre fabuliste, même lorsqu'il est le plus foible et le plus inférieur à lui-même, est encore supérieur aux autres poètes de son temps dans ce genre de composition.

Les reines des étangs, grenouilles veux-je dire,  
(Car que coûte-t-il d'appeler  
Les choses par noms honorables ?)  
Contre leur bienfaiteur<sup>1</sup> osèrent cabaler,  
Et devinrent insupportables.  
L'imprudence, l'orgueil, et l'oubli des bienfaits,  
Enfants de la bonne fortune,  
Firent bientôt crier cette troupe importune :  
On ne pouvoit dormir en paix.  
Si l'on eût cru leur murmure,  
Elles auroient, par leurs cris,  
Soulevé grands et petits  
Contre l'œil de la Nature<sup>2</sup>.

Le soleil, à leur dire, alloit tout consumer ;  
Il falloit promptement s'armer,  
Et lever des troupes puissantes.  
Aussitôt qu'il faisoit un pas,  
Ambassades coassantes  
Alloient dans tous les états :  
A les ouïr, tout le monde,  
Toute la machine ronde  
Rouloit sur les intérêts  
De quatre méchants marais<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> VAR. Dans le recueil du P. Bouhours on lit *bienfacteur*, et dans l'édition de 1709 *bienfaicteur*. L'orthographe de ce mot, qui étoit nouveau alors, n'étoit pas encore fixée.

<sup>2</sup> La Fontaine s'est servi ailleurs de cette expression.  
Que seroit-ce à mes yeux que l'œil de la Nature ?  
Liv. VII, fab. XVIII.

<sup>3</sup> VAR. Dans les trois éditions du recueil du P. Bouhours, que j'ai sous les yeux, celle de Paris, 1693, p. 14, celle de Hollande

Cette plainte téméraire  
Dure toujours : et pourtant  
Grenouilles doivent se taire,  
Et ne murmurer pas tant :  
Car si le soleil se pique,  
Il le leur fera sentir ;  
La république aquatique  
Pourroit bien s'en repentir.



FABLE XXV.<sup>1</sup>

*La Ligue des Rats.*<sup>2</sup>

UNE souris craignoit un chat  
Qui dès long-temps la guettoit au passage.

même année, p. 18, celle de Paris, 1701, p. 13, on trouve *ma-  
rets* ; et il est évident que ce mot a été ainsi écrit par l'auteur  
pour rimer avec *intérêts* ; car cette orthographe n'étoit plus en  
usage de son temps.

<sup>1</sup> Par la suppression de l'épithalame dont on avoit formé la  
fable xxv, et qui, ainsi que nous l'avons expliqué dans la pré-  
face, a dû être placé dans les *OEuvres diverses*, le chiffre de  
cette fable, et celui de chacune des deux fables qui suivent, a  
dû être diminué d'une unité.

<sup>2</sup> Cette fable ne se trouve pas dans le volume publié en 1694  
par La Fontaine, ni même dans l'édition de Paris de 1709 ; mais  
un commentateur a eu tort de dire qu'elle n'a été insérée dans  
les ouvrages de notre poëte que long-temps après sa mort : elle  
fut publiée un an après dans ses *OEuvres posthumes* (Paris,

Que faire en cet état ? Elle, prudente et sage,  
Consulte son voisin : c'étoit un maître rat,

Dont la rateuse seigneurie  
S'étoit logée en bonne hôtellerie,  
Et qui cent fois s'étoit vanté, dit-on,  
De ne craindre ni chat, ni chatte,  
Ni coup de dent, ni coup de patte.  
Dame souris, lui dit ce fanfaron,

Ma foi ! quoi que je fasse,  
Seul, je ne puis chasser le chat qui vous menace :

Mais assemblons tous les rats d'alentour,  
Je lui pourrai jouer d'un mauvais tour.  
La souris fait une humble révérence ;

Et le rat court en diligence  
A l'office, qu'on nomme autrement la dépense,

Où maints rats assemblés  
Faisoient, aux frais de l'hôte, une entière bombance.

Il arrive, les sens troublés,  
Et tous les poumons essoufflés.  
Qu'avez-vous donc ? lui dit un de ces rats ; parlez.  
En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,  
C'est qu'il faut promptement secourir la souris ;

Car Raminagrobis  
Fait en tous lieux un étrange carnage.

Ce chat, le plus diable des chats,  
S'il manque de souris, voudra manger des rats.  
Chacun dit : Il est vrai. Sus ! sus ! courons aux armes !

1696, in-12, p. 266), et fut insérée dans l'édition de ses fables  
faites à Londres en 1708 (p. 300), puis dans l'édition de Paris  
de 1726, in-4°, et ensuite dans toutes les autres éditions.



Quelques rates <sup>1</sup>, dit-on, répandirent des larmes.  
N'importe, rien n'arrête un si noble projet :

Chacun se met en équipage;

Chacun met dans son sac un morceau de fromage;

Chacun promet enfin de risquer le paquet.

Ils alloient tous comme à la fête,

L'esprit content, le cœur joyeux.

Cependant, le chat, plus fin qu'eux,

Tenoit déjà la souris par la tête.

Ils s'avancèrent à grands pas

Pour secourir leur bonne amie :

Mais le chat, qui n'en démord pas,

Gronde, et marche au-devant de la troupe ennemie.

A ce bruit, nos très prudents rats,

Craignant mauvaise destinée,

Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas,

Une retraite fortunée.

Chaque rat rentré dans son trou :

Et si quelqu'un en sort, gare encor le matou.

<sup>1</sup> Ce mot est forgé, et n'est point François.

FABLE XXVI <sup>1</sup>.

*Daphnis et Alcimadure.*

IMITATION DE THÉOCRITE.

A MADAME DE LA MÉSANGÈRE <sup>2</sup>.

AIMABLE fille d'une mère

A qui seule <sup>3</sup> aujourd'hui mille cœurs font la cour,  
Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,

<sup>1</sup> Publiée d'abord, non comme fable, mais comme idylle, en 1685, dans les *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroy et de La Fontaine*, tom. I, pag. 70, et ensuite insérée par l'auteur dans son recueil imprimé en 1694, dont elle forme la vingt-quatrième fable. On voit par là qu'un commentateur a commis une double erreur en disant que La Fontaine n'avoit pas compris cette idylle parmi ses fables, et qu'il l'avoit composée dans les dernières années de sa vie.

<sup>2</sup> Madame de La Mésangère étoit la fille de madame de La Sablière. C'est elle que Fontenelle désigne sous le nom de *la Marquise* dans son ouvrage intitulé *De la Pluralité des mondes*. (Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, t. II, p. 66 et 67.)

<sup>3</sup> Un commentateur demande, Pourquoi le poète dit-il *à qui seule*? Je réponds, Parce qu'alors madame de La Sablière, encore dans l'âge de plaire, s'étoit retirée du monde, et étoit livrée à la dévotion. (Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, p. 193 de l'édition in-8°, et t. II, p. 38 de l'édition in-18.)

Et quelques uns encor que vous garde l'amour,  
 Je ne puis qu'en cette préface  
 Je ne partage entre elle et vous  
 Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,  
 Et que j'ai le secret de rendre exquis et doux.  
 Je vous dirai donc... Mais tout dire,  
 Ce seroit trop; il faut choisir,  
 Ménageant ma voix et ma lyre,  
 Qui bientôt vont manquer de force et de loisir.  
 Je louerai seulement un cœur plein de tendresse,  
 Ces nobles sentiments, ces graces, cet esprit:  
 Vous n'auriez en cela ni maître ni maîtresse,  
 Sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit.  
 Gardez d'environner ces roses  
 De trop d'épines, si jamais  
 L'Amour vous dit les mêmes choses:  
 Il les dit mieux que je ne fais;  
 Aussi sait-il punir ceux qui ferment l'oreille  
 A ses conseils. Vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille  
 Méprisoit de ce dieu le souverain pouvoir;  
 On l'appeloit Alcimadure:  
 Fier et farouche objet, toujours courant aux bois,  
 Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure,

<sup>1</sup> Latinisme: *Non possum quin*. Madame de Sévigné com-  
 mence ainsi une de ses lettres (12 février 1672, t. II, p. 324):

« Je ne puis, ma chère fille, qu'être en peine de vous. »

<sup>2</sup> C'est-à-dire sans votre mère. Le reconnaissant La Fontaine  
 place toujours madame de La Sablière au dessus de toutes les  
 autres femmes.

Et ne connoissant autres lois  
 Que son caprice; au reste, égalant les plus belles,  
 Et surpassant les plus cruelles;  
 N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs:  
 Quelle l'eût on trouvée au fort de ses faveurs!<sup>1</sup>  
 Le jeune et beau Daphnis, berger de noble race,  
 L'aima pour son malheur: jamais la moindre grace,  
 Ni le moindre regard, le moindre mot enfin,  
 Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.  
 Las de continuer une poursuite vaine,  
 Il ne songea plus qu'à mourir.  
 Le désespoir le fit courir  
 A la porte de l'inhumaine.  
 Hélas! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine;  
 On ne daigna lui faire ouvrir  
 Cette maison fatale, où, parmi ses compagnes,  
 L'ingrate, pour le jour de sa nativité,<sup>2</sup>  
 Joignoit aux fleurs de sa beauté  
 Les trésors des jardins et des vertes campagnes.

<sup>1</sup> Ellipse. Si on la trouvoit aimable, même en ses rigueurs,  
 combien l'eût-elle paru davantage à ceux qu'elle auroit comblés  
 de ses faveurs! Ce passage rappelle le fameux vers d'Andro-  
 maque:

Je t'aimois inconstant, qu'eussé-je fait fidèle?

<sup>2</sup> Le mot *nativité* ne s'emploie plus guère que dans le style  
 de liturgie; mais il n'en étoit pas ainsi au temps de La Fontaine.  
 Saint-Evremond a dit aussi:

Pour faire la solennité  
 De sa vieille *nativité*.

(Voyez encore à ce sujet Nicot, *Thésor de la langue françoise*,  
 p. 425, au mot *Nativité*.)

J'espérois, cria-t-il, expirer à vos yeux ;  
 Mais je vous suis trop odieux ,  
 Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste  
 Vous me refusiez même un plaisir si funeste.  
 Mon père, après sa mort, et je l'en ai chargé,  
 Doit mettre à vos pieds l'héritage  
 Que votre cœur a négligé.

Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage ,  
 Tous mes troupeaux, avec mon chien ;  
 Et que du reste de mon bien  
 Mes compagnons fondent un temple  
 Où votre image se contemple ,  
 Renouvelant de fleurs l'autel à tout moment.  
 J'aurai près de ce temple un simple monument :

On gravera sur la bordure :  
 « Daphnis mourut d'amour. Passant, arrête toi ;  
 « Pleure, et dis : Celui-ci succomba sous la loi  
 « De la cruelle Alcimadure. »

A ces mots, par la Parque il se sentit atteint :  
 Il auroit poursuivi ; la douleur le prévint.  
 Son ingrate sortit triomphante et parée.  
 On voulut, mais en vain l'arrêter un moment  
 Pour donner quelques pleurs au sort de son amant :

Elle insulta toujours au fils de Cythérée ,  
 Menant dès ce soir même, au mépris de ses lois ,  
 Ses compagnes danser autour de sa statue.  
 Le dieu tomba sur elle, et l'accabla du poids :

Une voix sortit de la nue,

Écho redit ces mots dans les airs épanus :  
 « Que tout aime à présent : l'insensible n'est plus. »

Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue  
 Frémit et s'étonna la voyant accourir.  
 Tout l'Érèbe entendit cette belle homicide  
 S'excuser au berger qui ne daigna l'ouïr  
 Non plus qu'Ajax Ulysse <sup>1</sup>, et Didon son perfide ».

FABLE XXVII <sup>3</sup>.

*Le Juge arbitre, l'Hospitalier, et le Solitaire.*

Trois saints, également jaloux de leur salut,  
 Portés d'un même esprit, tendoient à même but.  
 Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses :  
 Tous chemins vont à Rome; ainsi nos concurrents  
 Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.  
 L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses,  
 Qu'en apanage on voit aux procès attachés,  
 S'offrit de les juger sans récompense aucune,  
 Peu soigneux d'établir ici bas sa fortune.  
 Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses péchés,

<sup>1</sup> Hom., *Odyss.*, lib. XI, v. 563.

<sup>2</sup> Virgil., *Æneid.*, lib. VI, v. 450.

<sup>3</sup> Imprimée d'abord dans le *Recueil de vers choisis* du P. Bouhours, 1693 (p. 328 de l'édition de Paris, et 275 de l'édition de Hollande), ensuite insérée par l'auteur à la fin de son dernier volume de fables publié en 1694, puis donnée de nouveau comme inédite par madame Ulrich, dans les *Œuvres posthumes* de notre poète, 1696, in-12, p. 282.



Se condamne à plaider la moitié de sa vie :  
 La moitié ! les trois quarts, et bien souvent le tout.  
 Le conciliateur crut qu'il viendrait à bout  
 De guérir cette folle et détestable envie <sup>2</sup>.  
 Le second de nos saints choisit les hôpitaux.  
 Je le loue; et le soin de soulager les maux  
 Est une charité que je préfère aux autres.  
 Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,  
 Donnoient de l'exercice au pauvre hospitalier;  
 Chagrins, impatients, et se plaignant sans cesse :  
 « Il a pour tels et tels un soin particulier,  
 « Ce sont ses amis; il nous laisse. »  
 Ces plaintes n'étoient rien au prix de l'embarras  
 Où se trouva réduit l'appointeur de débats :  
 Aucun n'étoit content; la sentence arbitrale  
 A nul des deux ne convenoit :  
 Jamais le juge ne tenoit  
 A leur gré la balance égale <sup>3</sup> :  
 De semblables discours rebutoient l'appointeur :  
 Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.

<sup>1</sup> VAR. *Recueil de vers choisis, et OEuvres posthumes :*

L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses,  
 Qu'en apavage on voit aux procès attachés,  
 Se fit arbitre né. L'homme, pour ses péchés,  
 Se condamne à plaider la moitié de sa vie.

<sup>2</sup> VAR. *Recueil de vers choisis, et OEuvres posthumes :*

De guérir cette folle et perverse manie.

<sup>3</sup> VAR. *Recueil de vers choisis, et OEuvres posthumes. Au lieu des quatre vers qui précèdent, on lit les deux suivants :*

Nul ne lui savoit gré; l'arbitrale sentence  
 Toujours selon leur compte inclinoit la balance.

Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,  
 Affligés, et contraints de quitter ces emplois,  
 Vont confier leur peine au silence des bois <sup>1</sup>.  
 Là, sous d'après rochers, près d'une source pure,  
 Lieu respecté des vents, ignoré du soieil,  
 Ils trouvent l'autre saint, lui demandant conseil.  
 Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même <sup>2</sup>.

Qui, mieux que vous, sait vos besoins?  
 Apprendre à se connoître est le premier des soins  
 Qu'impose à tout mortel la majesté suprême <sup>3</sup>.  
 Vous êtes-vous connus dans le monde habité?  
 L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :  
 Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.

Troublez l'eau : vous y voyez-vous?  
 Agitez celle-ci. — Comment nous verrions-nous?  
 La vase est un épais nuage  
 Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer.  
 Mes frères, dit le saint, laissez-la reposer,  
 Vous verrez alors votre image.  
 Pour vous mieux contempler, demeurez au désert <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> VAR. *Recueil de vers choisis, et OEuvres posthumes :*

Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,  
 Pour ne point retomber dans ce qu'ils ont souffert,  
 Cherchent à s'établir dans le fond d'un désert.

<sup>2</sup> VAR. *Recueil de vers choisis, et OEuvres posthumes :*

Mes amis, leur dit-il, demandez-le à vous même.

<sup>3</sup> . . . . E calo descendit *quod accedat.*

JUVENAL, sat. XI, v. 27.

<sup>4</sup> VAR. *Recueil de vers choisis, et OEuvres posthumes :*

Pour mieux vous contempler, habitez un lieu coi.

Ainsi parla le solitaire.  
Il fut cru; l'on suivit ce conseil salutaire.

Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.  
Puisqu'on plaide et qu'on meurt, et qu'on devient ma-  
Il faut des médecins, il faut des avocats; [l'ade,  
Ces secours, grace à Dieu, ne nous manqueront pas :  
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.  
Cependant on s'oublie en ces communs besoins <sup>1</sup>.  
O vous, dont le public emporte tous les soins,  
Magistrats, princes, et ministres,  
Vous que doivent troubler mille accidents sinistres,  
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,  
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.  
Si quelque bon moment à ces pensers <sup>2</sup> vous donne,

<sup>1</sup> VAN. Dans le *Recueil de vers choisis, et OEuvres post-  
humes*, au lieu des six vers qui précèdent, on lit ceux-ci :

Ce n'est pas que chacun doive fuir tout emploi.  
Puisqu'on plaide et qu'on meurt, il faut qu'on se propose  
D'avoir des appointeurs, et d'autres gens aussi.

On n'en manque pas, Dieu merci :  
L'ambition d'agir, et l'or sur toute chose,  
N'en font naître que trop pour les communs besoins.

<sup>2</sup> Vieux mot, qui exprime plus que le mot *pensée*, et qui  
heureusement est encore en usage en poésie. Voltaire a dit :

Ainsi je m'occupois, sans suite et sans méthode,  
De ces pensers divers où j'étois égaré.

*Épître à mon vaivscou* (1768.)

Et on trouve dans Delille :

Cependant, agité par des projets contraires,  
Enée en entretien ses pensers solitaires.

Traduit de l'*Énéide*, liv. VIII.

Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces ouvrages :  
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir !  
Je la présente aux rois, je la propose aux sages :  
Par où saurois-je mieux finir ?

FIN DES FABLES.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



PHILÉMON ET BAUCIS.

LES FILLES DE MINÉE.

SUJETS TIRÉS DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS







UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## PHILÉMON ET BAUCIS.

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE <sup>1</sup>.

A M<sup>sr</sup> LE DUC DE VENDÔME <sup>2</sup>.

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.  
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux  
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille:  
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile;  
Véritables vautours <sup>3</sup>, que le fils de Japet  
Représente, enchainé sur son triste sommet <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> P. Ovidii *Metamorphoseon* lib. VIII, fab. VII-IX, tom. II, p. 602, edit. Burman., in-4<sup>o</sup>.

<sup>2</sup> Louis-Joseph, duc de Vendôme, arrière-petit-fils de Henri IV, naquit le 1<sup>er</sup> juillet 1654, et mourut le 11 juin 1712 en Catalogne. Il fut, ainsi que son frère le grand-prieur, un des amis et un des protecteurs les plus généreux de notre poète. (Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, p. 193, 204, 283, 304 et 307 de l'édit. in-8<sup>o</sup>; et t. II, p. 41, 63-65, 179, 212 et 216 de l'édit. in-18.)

<sup>3</sup> VAR. Dans l'édition de Coste de 1743 et dans d'autres, on lit: *Véritable vautour*, etc. Mais cette leçon n'est autorisée par aucune des éditions originales, qui toutes portent le pluriel. ®

<sup>4</sup> C'est-à-dire: Ces soucis dévorants sont des vautours qui sont semblables à celui que la fable représente déchirant les entrailles sans cesse renaissantes de Prométhée, fils de Japet, enchainé sur le sommet du mont Caucase.

L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.  
 Le sage y vit en paix, et méprise le reste :  
 Content de ses douceurs, errant parmi les bois,  
 Il regarde à ses pieds les favoris des rois ;  
 Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne  
 Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne <sup>1</sup>.  
 Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour ;  
 Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple :  
 Tous deux virent changer leur cabane en un temple.  
 Hyménée et l'Amour, par des désirs constants,  
 Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps :  
 Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme ;  
 Clotho prenoit plaisir à filer cette trame.  
 Ils surent cultiver, sans se voir assistés,  
 Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés.  
 Eux seuls ils composoient toute la république :  
 Heureux de ne devoir à pas un domestique  
 Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendoient <sup>2</sup> !

<sup>1</sup> Voiture, dans sa lettre CXXII, adressée au comte de Guiche, lui dit : « Sans mentir, monsieur, la fortune est une grande trompeuse ! et pour l'ordinaire elle nous vend bien chèrement les choses qu'elle semble nous donner. »

*OEvres de Voiture*, t. 1, p. 255, 1677, in-12.

<sup>2</sup> Sed pia Baucis anus, paritque rotate Philémon  
 Illi sunt annis juncti juvenilibus ; illi  
 Consenuere casâ ; paupertatemque satendo  
 Effecere levem, nec iniquâ mente ferendam.  
 Nec refert, dominos illic, famulosque requiras ;  
 Tota domus, duo sunt ; idem parentque, jubentque.

Ovid., *Metamorph.*, VIII, 631-636.

Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendoient ;  
 L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,  
 Et par des traits d'amour sut encor se produire.

Ils habitoient un bourg plein de gens dont le cœur  
 Joignoit aux duretés un sentiment moqueur.  
 Jupiter résolut d'abolir cette engeance.  
 Il part avec son fils, le dieu de l'éloquence <sup>1</sup> ;  
 Tous deux en pèlerins vont visiter ces lieux.  
 Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux dieux.  
 Prêts enfin à quitter un séjour si profane,  
 Ils virent à l'écart une étroite cabane,  
 Demeure hospitalière, humble et chaste maison <sup>2</sup>.  
 Mercure frappe : on ouvre. Aussitôt Philémon  
 Vient au-devant des dieux, et leur tient ce langage :  
 Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,  
 Reposez-vous. Usez du peu que nous avons ;  
 L'aide des dieux a fait que nous le conservons :  
 Usez-en. Saluez ces pénates d'argile :  
 Jamais le ciel ne fut aux humains si facile,  
 Que quand Jupiter même étoit de simple bois ;  
 Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.  
 Baucis, ne tardez point : faites tiédir cette onde :  
 Encor que le pouvoir au désir ne réponde,  
 Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus.  
 Quelques restes de feu sous la cendre éparvés

<sup>1</sup> Mercure.

<sup>2</sup> Mille domos adière, locum requiemque petentes :  
 Mille domos clausère sera. Tamen una recepit,  
 Parva quidem, stipulis et cannâ tecta palustrî.

Ibid., *Metamorph.*, VIII, 628-630.



D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent :  
 Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent <sup>1</sup>.  
 L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs.  
 Philémon les pria d'excuser ces longueurs :  
 Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,  
 Il entretint les dieux non point sur la fortune,  
 Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois  
 Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois  
 Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.  
 Cependant par Baucis le festin se prépare.  
 La table où l'on sert le champêtre repas  
 Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas :  
 Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,  
 Qu'en un de ses supports le temps l'avoit rompue.  
 Baucis en égala les appuis chancelants  
 Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans <sup>2</sup>.  
 Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :  
 Il ne servoit pourtant qu'aux fêtes solennelles <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Inde foco tepidum cinerem dimovit : et ignes  
 Suscitât hesternos : foliisque et cortice sicco  
 Nutrit : et ad flammâ animâ produxit auxili.

OVID., *Metamorph.*, VIII, 641-3.

<sup>2</sup> . . . Mensam succincta tremensque  
 Ponit ænus. Mensæ sed erat pes tertius impar :  
 Testa parem fecit.

OVID., *Metamorph.*, VIII, 660-2.

<sup>3</sup> . . . In medio torus est de mollibus ulvis  
 Impositus lecto, spondâ pedibusque salignis :  
 Vestibus hunc velant, quas non nisi tempore festo  
 Sternere consueverunt.

OVID., *Metamorph.*, VIII, 655-8.

Le linge orné de fleurs fut couvert ; pour tout mets,  
 D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cérés.

Les divins voyageurs, altérés de leur course,  
 Méloient au vin grossier le cristal d'une source.  
 Plus le vase versoit, moins il s'alloit vidant <sup>1</sup>.  
 Philémon reconnut ce miracle évident ;  
 Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent :  
 A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent.  
 Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils  
 Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis <sup>2</sup>.  
 Grand dieu, dit Philémon, excusez notre faute :  
 Quels humains auroient cru recevoir un tel hôte ?  
 Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux :  
 Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux ?  
 C'est le cœur qui fait tout <sup>3</sup> : que la terre et que l'onde  
 Apprêtent un repas pour les maîtres du monde,  
 Ils lui préféreroient les seuls présents du cœur.  
 Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur.  
 Dans le verger couroit une perdrix privée,  
 Et par de tendres soins dès l'enfance élevée ;  
 Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain :

<sup>1</sup> Interea, quoties haustum cratera repleri  
 Sponte sua, per seque vident succrescere vasa,  
 Attoniti novitate pavent, manibusque supinis  
 Concipiunt Baucisque pièces, timidisque Philemonem :  
 Et veniam dapibus nullisque paratibus orant.

OVID., *Metamorph.*, VIII, 679-83.

<sup>2</sup> Homer., *Ilias*, I, v. 528, 530.

<sup>3</sup> La Fontaine a répété cette pensée dans *Belphégor*, et dans  
 la fable XV du livre XII.



La volatile échappe à sa tremblante main ;  
 Entre les pieds des dieux elle cherche un asile.  
 Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile :  
 Jupiter intercède <sup>1</sup>. Et déjà les vallons [monts <sup>2</sup>.  
 Voyoient l'ombre en croissant tomber du haut des

Les dieux sortent enfin, et font sortir leurs hôtes.  
 De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes :  
 Suivez-nous. Toi, Mercure, appelle les vapeurs.  
 O gens durs ! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs <sup>3</sup> !  
 Il dit : et les autans troublant déjà la plaine.  
 Nos deux époux suivoient, ne marchant qu'avec peine ;  
 Un appui de roseau soulageoit leurs vieux ans :  
 Moitié secours des dieux, moitié peur, se hâtants ;  
 Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Unicus anser erat, minima custodia villa :  
 Quem Dis hospitibus domini mactare parabant :  
 Ille celer pennâ tardos ætate fatigat ;  
 Eludique diu : tandemque est visus ad ipsos  
 Confugisse Deos.

OVID., *Metamorph.*, VIII, 684-7.

<sup>2</sup> Majoresque cadunt altis de montibus umbre.

VIRG., *Ecol.*, 1.

<sup>3</sup> La grammaire exigeroit, *Vous n'ouvrez ni vos logis ni vos cœurs* ; mais cette suppression est permise aux poètes. J. B. Rousseau a dit :

N'épargnez contre lui mensonge ni parjure.

Et Voltaire, dans *Rome sauvée* :

Je ne veux l'un ni l'autre.

<sup>4</sup> . . . Parent ambo, baculisque levati  
 Nituntur longo vestigia ponere clivo.

OVID., *Metamorph.*, VIII, 693-4.

A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent.  
 Des ministres du dieu les escadrons flottants  
 Entraînèrent, sans choix, animaux, habitants,  
 Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure ;  
 Sans vestiges du bourg, tout disparut sur l'heure.  
 Les vieillards déploroient ces sévères destins.  
 Les animaux périr ! car encor les humains,  
 Tous avoient dû tomber sous les célestes armes :  
 Baucis en répandit en secret quelques larmes.

Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs  
 Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs.  
 De pilastres massifs les cloisons revêtues  
 En moins de deux instants s'élèvent jusqu'aux nues ;  
 Le chaume devient or <sup>1</sup>, tout brille en ce pourpris <sup>2</sup>.  
 Tous ces événements sont peints sur le lambris.  
 Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Apelle !  
 Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.

<sup>1</sup> Illa vetus dominis etiam casa parva duobus,  
 Vertitur in templum ; fœcæ subière columnæ ;  
 Stramina flavescunt ; ad aperta que marmore tellus,  
 Cœlataque fores, aurataque tecta videntur.

OVID., *Metamorph.*, VIII, 699-702

<sup>2</sup> Enceinte. *Pourpris* a vieilli pour la prose, mais les poètes l'ont avec raison conservé. Gresset a dit :

Jugez si toute solitude,  
 Qui nous sauve de leurs vains bruits,  
 N'est pas l'asile et le *pourpris*  
 De l'entière béatitude.

La Chartreuse.

Et Voltaire, dans un poème trop célèbre, a employé l'expression de *sacré pourpris* pour désigner le ciel.

Nos deux époux, surpris, étonnés, confondus,  
 Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.  
 Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures :  
 Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures  
 Pour présider ici sur les honneurs divins,  
 Et prêtres vous offrir les vœux des pèlerins ?  
 Jupiter exauça leur prière innocente.  
 Hélas ! dit Philémon, si votre main puissante  
 Vouloit favoriser jusqu'au bout deux mortels,  
 Ensemble nous mourrions en servant vos autels.  
 Clotho feroit d'un coup ce double sacrifice ;  
 D'autres mains nous rendroient un vain et triste office :  
 Je ne pleurerois pas celle-ci, ni ses yeux  
 Ne troubleraient non plus de leurs larmes ces lieux <sup>1</sup>.  
 Jupiter à ce vœu fut encor favorable.  
 Mais oserai-je dire un fait presque incroyable ?  
 Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis  
 Ils contaient cette histoire aux pèlerins ravis,  
 La troupe à l'entour d'eux debout prétoit l'oreille ;  
 Philémon leur disoit : Ce lieu plein de merveille  
 N'a pas toujours servi de temple aux immortels :  
 Un bourg étoit autour, ennemi des autels,  
 Gens barbares, gens durs, habitacle <sup>2</sup> d'impies,

<sup>1</sup> Esse sacerdotes, delubraque vestra tueri  
 Poscimus : et quoniam concordem egimus annos,  
 Aferat hura duos eadem ; nec conjugis unquam  
 Busta meam videam ; neu sim tumulandus ab illis.  
 Vota fides sequitur.

OVID., *Metamorph.*, VIII, 707-11.

<sup>2</sup> Habitation. Le mot *habitacle* semble réservé à la poésie sacrée : cependant Gresset s'en est servi dans le style badin :  
 Non loin de l'Armorique plage

Du céleste courroux tous furent les hosties <sup>1</sup>.  
 Il ne resta que nous d'un si triste débris <sup>2</sup> :  
 Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris ;  
 Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,  
 Philémon regardoit Baucis par intervalles ;  
 Elle devenoit arbre, et lui tendoit les bras ;  
 Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas.  
 Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée.  
 L'un et l'autre se dit <sup>3</sup> adieu de la pensée :  
 Le corps n'est tantôt <sup>4</sup> plus que feuillage et que bois <sup>5</sup>.

Il est une île, affreux rivage,  
 Habitacle marécageux.

<sup>1</sup> Les victimes. Corneille a dit :

Père barbare, achève, achève ton ouvrage ;

Cette seconde hostie est digne de ta rage.

*Polyeucte*, act. V, sc. v.

Voltaire regrettoit déjà que de son temps le mot *hostie* ne pût s'employer dans ce sens.

<sup>2</sup> Les grammairiens ont dit que le mot *débris* ne s'employoit pas seul et sans régime, et qu'il ne devoit pas se dire des personnes. Plusieurs beaux vers de nos plus grands poètes, auxquels le goût ne voudroit rien changer, prouvent que la règle des grammairiens est fautive.

<sup>3</sup> En prose, il faudroit *l'un et l'autre se disent* ; mais cette licence est permise aux poètes : le verbe alors se rapporte à chacun des pronoms pris séparément.

<sup>4</sup> *Tantôt* est dans ce vers synonyme de *bientôt*, et il s'emploie encore ainsi dans le style familier.

..... Frondete Philemona Baucis,

Baucida conspexit senior frondere Philemon.

Jamque super geminos crescentem cacumine vultus,

Mitra, dum licuit, reddebant diets ; Valsque,



D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix.  
 Même instant, même sort à leur fin les entraîne;  
 Baucis devint tilleul, Philémon devint chêne.  
 On les va voir encore, afin de mériter  
 Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.  
 Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.  
 Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,  
 Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.  
 Ah! si... Mais autre part j'ai porté mes présents.<sup>1</sup>  
 Célébrons seulement cette métamorphose.  
 De fidèles témoins m'ayant conté la chose,  
 Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,  
 Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.  
 Quelque jour on verra chez les races futures,  
 Sous l'appui d'un grand nom passer ces aventures.  
 Vendôme, consentez au lûs<sup>2</sup> que j'en attends;  
 Faites-moi triompher de l'Envie et du Temps:  
 Enchaînez ces démons, que sur nous ils n'attendent,  
 Ennemis des héros et de ceux qui les chantent.  
 Je voudrois pouvoir dire en un style assez haut  
 Qu'byant mille vertus vous n'avez nul défaut.

O conjux, dière simul, simul abdita testis  
 Ora frutes.

Ovid., *Metamorph.*, VIII, 714-19.

<sup>1</sup> La pensée de La Fontaine se reporte ici vers sa femme, avec laquelle il ne vivoit pas bien; il regrette d'une manière touchante de ne pouvoir goûter les douceurs d'une union conjugale bien assortie. (Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, p. 205, édit. in-8°, et t. II, p. 65 de l'édit. in-18.)

<sup>2</sup> Louange.

Toutes les célébrer seroit œuvre infinie;  
 L'entreprise demande un plus vaste génie:  
 Car quel mérite enfin ne vous fait estimer?  
 Sans parler de celui qui force à vous aimer.  
 Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages;  
 Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages,  
 Don du ciel, qui peut seul tenir lieu des présents  
 Que nous font à regret le travail et les ans.  
 Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,  
 Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.  
 Si quelque enfant des dieux les possède, c'est vous;  
 Je l'ose dans ces vers soutenir devant tous.  
 Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homère,  
 Vient de les retoucher, attentive à vous plaire:  
 On dit qu'elle et ses sœurs, par l'ordre d'Apollon,  
 Transportent dans Anet<sup>1</sup> tout le sacré vallon:

<sup>1</sup> Anet, château célèbre que Henri II, en 1552, fit construire pour Diane de Poitiers, par Philibert de Lorme, son architecte. Les sculptures avoient été exécutées par Goujon, et les arabesques et les peintures sur verre par Jean Cousin. Ce château étoit situé sur la rivière d'Eure, au confluent de celle de l'Aure, à trois lieues et un quart au nord-est de Dreux, dans le département d'Eure et Loir. Il est aujourd'hui détruit; et quelques débris intéressants de cette superbe construction furent transportés à Paris au Musée des monuments français. (Voyez Le Noir, *Musée des monuments français*, t. IV, p. 49 et 86.) Lorsque La Fontaine écrivoit, ce château appartenoit au duc de Vendôme, et avoit le titre de principauté. Le duc y reçut le dauphin en 1686, et y fit alors représenter *Acis et Galatée*, le dernier des opéras de Lulli. Le domaine d'Anet a appartenu depuis à la duchesse du Maine; et Voltaire, qui fut



Je le crois. Pussions-nous chanter sous les ombrages  
Des arbres dont ce lieu va border ses rivages !  
Puisse-t-ils tout d'un coup élever leurs sourcils,  
Comme on vit autrefois Philémon et Baucis !

accueilli par elle comme il l'avoit été aussi par le duc de Vendôme, n'a pas manqué, dans sa *Henriade*, d'illustrer ces lieux où il avoit passé quelques uns des beaux jours de sa jeunesse. En décrivant le voyage de l'Amour aux plaines d'Ivry, il dit :

Il voit les murs d'*Ancet* bâtis aux bords de l'Eure;  
Lui-même en ordonna la superbe structure :  
Par ses adroites mains, avec art enlacés,  
Les chiffres de Diane y sont encor tracés.  
Sur sa tombe, en passant, les Plaisirs et les Graces  
Répandirent les fleurs qui naissent sur leurs traces.

*Henriade*, ch. ix.

FIN DE PHILÉMON ET BAUCIS.

## LES FILLES DE MINÉE.

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE <sup>1</sup>.

Je chante dans ces vers les filles de Minée,  
Troupe aux arts de Pallas dès l'enfance adonnée,  
Et de qui le travail fit entrer en courroux  
Bacchus, à juste droit de ses honneurs jaloux.  
Tout dieu veut aux humains se faire reconnoître :  
On ne voit point les champs répondre aux soins du maître  
Si dans les jours sacrés, autour de ses guérets, [tre,  
Il ne marche en triomphe à l'honneur de Cérès.

La Grèce étoit en jeux pour le fils de Sémèle.  
Seules on vit trois sœurs condamner ce saint zèle :  
Alcithoë l'ainée, ayant pris ses fuseaux,  
Dit aux autres : Quoi donc! toujours des dieux nouveaux!  
L'Olympe ne peut plus contenir tant de fêtes,  
Ni l'an fournir de jours assez pour tant de fêtes.  
Je ne dis rien des vœux dus aux travaux divers  
De ce dieu qui purgea de monstres l'univers :  
Mais à quoi sert Bacchus, qu'à causer des querelles,  
Affoiblir les plus sains, enlaidir les plus belles,  
Souvent mener au Styx par de tristes chemins?

<sup>1</sup> Ovid., *Metamorph.*, lib. IV et VII. — Boccaccio, *Decamerone*, giornata v.

Je le crois. Pussions-nous chanter sous les ombrages  
Des arbres dont ce lieu va border ses rivages!  
Puisse-t-ils tout d'un coup élever leurs sourcils,  
Comme on vit autrefois Philémon et Baucis!

accueilli par elle comme il l'avoit été aussi par le duc de Vendôme, n'a pas manqué, dans sa *Henriade*, d'illustrer ces lieux où il avoit passé quelques uns des beaux jours de sa jeunesse. En décrivant le voyage de l'Amour aux plaines d'Ivry, il dit :

Il voit les murs d'*Ancet* bâtis aux bords de l'Eure;  
Lui-même en ordonna la superbe structure :  
Par ses adroites mains, avec art enlacés,  
Les chiffres de Diane y sont encor tracés.  
Sur sa tombe, en passant, les Plaisirs et les Graces  
Répandirent les fleurs qui naissent sur leurs traces.

*Henriade*, ch. ix.

FIN DE PHILÉMON ET BAUCIS.

## LES FILLES DE MINÉE.

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE <sup>1</sup>.

Je chante dans ces vers les filles de Minée,  
Troupe aux arts de Pallas dès l'enfance adonnée,  
Et de qui le travail fit entrer en courroux  
Bacchus, à juste droit de ses honneurs jaloux.  
Tout dieu veut aux humains se faire reconnoître :  
On ne voit point les champs répondre aux soins du maître  
Si dans les jours sacrés, autour de ses guérets, [tre,  
Il ne marche en triomphe à l'honneur de Cérès.

La Grèce étoit en jeux pour le fils de Sémèle.  
Seules on vit trois sœurs condamner ce saint zèle :  
Alcithoë l'ainée, ayant pris ses fuseaux,  
Dit aux autres : Quoi donc! toujours des dieux nouveaux!  
L'Olympe ne peut plus contenir tant de fêtes,  
Ni l'an fournir de jours assez pour tant de fêtes.  
Je ne dis rien des vœux dus aux travaux divers  
De ce dieu qui purgea de monstres l'univers :  
Mais à quoi sert Bacchus, qu'à causer des querelles,  
Affoiblir les plus sains, enlaidir les plus belles,  
Souvent mener au Styx par de tristes chemins?

<sup>1</sup> Ovid., *Metamorph.*, lib. IV et VII. — Boccaccio, *Decamerone*, giornata v.



Et nous irons chômer la peste des humains !  
 Pour moi, j'ai résolu de poursuivre ma tâche.  
 Se donne, qui voudra, ce jour-ci du relâche ;  
 Ces mains n'en prendront point. Je suis encor d'avis  
 Que nous rendions le temps moins long par des récits :  
 Toutes trois, tour-à-tour, racontons quelque histoire.  
 Je pourrais retrouver sans peine en ma mémoire  
 Du monarque des dieux les divers changements ;  
 Mais, comme chacun sait tons ces événements,  
 Disons ce que l'Amour inspire à nos pareilles :  
 Non toutefois qu'il faille, en contant ses merveilles,  
 Accoutumer nos cœurs à goûter son poison ;  
 Car, ainsi que Bacchus, il trouble la raison.  
 Récitons-nous les maux que ses biens nous attirent.  
 Alcithoë se tut, et ses sœurs applaudirent.  
 Après quelques moments, haussant un peu la voix :  
 Dans Thèbes, reprit-elle, on conte qu'autrefois  
 Deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendresse :  
 Pyrame, c'est l'amant, eut Thisbé pour maîtresse.  
 Jamais couple ne fut si bien assorti qu'eux :  
 L'un bien fait, l'autre belle, agréables tous deux,

<sup>1</sup> Nos quoque, quas Pallas, melior des, detinet, inquit,  
 Utile opus manuum vario sermone levemus :  
 Perque vices aliquid, quod tempora longa videri  
 Non sinat, in medium vacuus referamus ad aures.  
 Dicta probant; primamque jubent narrare sorores.

OVID., *Metamorph.*, IV, 38-47.

<sup>2</sup> Pyramus et Thisbe, juvenum pulcherrimus alter;  
 Altera, quas oriens habuit, prælata puellis;  
 Contiguas tenuere domos.

OVID., *Metamorph.*, IV, 55-57.

Tous deux dignes de plaire, ils s'aimèrent sans peine ;  
 D'autant plus tôt épris, qu'une invincible haine  
 Divisant leurs parents ces deux amants unit,  
 Et concourut aux traits dont l'Amour se servit.  
 Le hasard, non le choix, avoit rendu voisines  
 Leurs maisons, où régnoient ces guerres intestines :  
 Ce fut un avantage à leurs desirs naissants.  
 Le cours en commença par des jeux innocents :  
 La première étincelle eut embrasé leur ame,  
 Qu'ils ignoroient encor ce que c'étoit que flamme.  
 Chacun favorisoit leurs transports mutuels ;  
 Mais c'étoit à l'insu de leurs parens cruels.  
 La défense est un charme : on dit qu'elle assaisonne  
 Les plaisirs, et surtout ceux que l'Amour nous donne.  
 D'un des logis à l'autre, elle instruisit du moins  
 Nos amants à se dire avec signes leurs soins.  
 Ce léger réconfort ne les put satisfaire ;  
 Il fallut recourir à quelque autre mystère.  
 Un vieux mur entr'ouvert séparoit leurs maisons ;  
 Le temps avoit miné ses antiques cloisons :  
 Là, souvent de leurs maux ils déploroient la cause ;  
 Les paroles passoient, mais c'étoit peu de chose.

<sup>1</sup> Notitiam, primosque gradus vicinia fecit.  
 Tempore crevit amor; tectæ quoque jure coissent;  
 Sed vetere patres; quod non putuere vetare,  
 Et æquo captis sedebant mentibus ambo.

OVID., *Metamorph.*, IV, 59-62.

<sup>2</sup> Conscius omnis adest. Nutu signisque loquuntur.  
 Quibusque magis tegitur, tectusque estuat ignis.  
 Fissus erat tenui rimâ, quam duxerat olim,  
 Cùm feret, paries domui communis utriusque.  
 Id vitium nulli per sæcula longa notatum.



Se plaignant d'un tel sort, Pyrame dit un jour :  
 Chère Thisbé, le ciel veut qu'on s'aide en amour ;  
 Nous avons à nous voir une peine infinie ;  
 Fuyons de nos parents l'injuste tyrannie :  
 J'en ai d'autres en Grèce ; ils se tiendront heureux  
 Que vous daigniez chercher un asile chez eux ;  
 Leur amitié, leur bien, leur pouvoir, tout m'invite  
 A prendre le parti dont je vous sollicite.  
 C'est votre seul repos qui me le fait choisir ;  
 Car je n'ose parler, hélas ! de mon désir.  
 Faut-il à votre gloire en faire un sacrifice ?  
 De crainte de vains bruits faut-il que je languisse ?  
 Ordonnez : j'y consens ; tout me semblera doux :  
 Je vous aime, Thisbé, moins pour moi que pour vous.  
 J'en pourrais dire autant, lui repartit l'amante :  
 Votre amour étant pure, encor que véhémence,  
 Je vous suivrai partout ; notre commun repos  
 Me doit mettre au-dessus de tous les vains propos :  
 Tant que de ma vertu je serai satisfaite,  
 Je rirai des discours d'une langue indiscrete,  
 Et m'abandonnerai sans crainte à votre ardeur,  
 Contente que je suis des soins de ma pudeur.

Jugez ce que sentit Pyrame à ces paroles.

Je n'en fais point ici de peintures frivoles :

Supplétez au peu d'art que le ciel mit en moi ;

Vous-mêmes peignez-vous cet amant hors de soi.

(Quid non sentit amor?) Primi sensitis amantes,

Et voci fecistis iter : tutasque per illud

Murmure blanditiæ minimo transire solebant.

Ovid., *Metamorph.*, IV, 63-70.

Demain, dit-il, il faut sortir avant l'aurore ;  
 N'attendez point les traits que son char fait éclore.  
 Trouvez-vous aux degrés du terme de Cérés ;  
 Là, nous nous attendrons : le rivage est tout près,  
 Une barque est au bord ; les rameurs, le vent même,  
 Tout pour notre départ montre une hâte extrême ;  
 L'augure en est heureux, notre sort va changer ;  
 Et les dieux sont pour nous, si je sais bien juger.  
 Thisbé consent à tout : elle en donne pour gage  
 Deux baisers, par le mur arrêtés au passage.  
 Heureux mur ! tu devois servir mieux leur désir ;  
 Ils n'obtinrent de toi qu'une ombre de plaisir.

Le lendemain Thisbé sort, et prévient Pyrame :  
 L'impatience, hélas ! maîtresse de son ame,  
 La fait arriver seule et sans guide aux degrés.  
 L'ombre et le jour luttoient dans les champs azurés.  
 Une lionne vient, monstre imprimant la crainte ;  
 D'un carnage récent sa gueule est toute teinte.  
 Thisbé fuit ; et son voile, emporté par les airs,  
 Source d'un sort cruel, tombe dans ces déserts.  
 La lionne le voit, le souille, le déchire ;

Callida per tenebras, versato cardine, Thisbe

Egreditur, fallitque suos : adopertaque vultum

Pervenit ad tumulum : dictique sub arbore sedit ;

Audacem faciebat amor. Venit ecce recenti

Cæde leonæ houx spumantes oblita rictus.

Depositura sitim vicini fontis in undâ.

Quam procul ad lune radios Babylonia Thisbe

Vidit : et obscurum trepido pede fugit in antrum,

Dumque fugit tergo velamina lapsa relinquit.

Ovid., *Metamorph.*, IV, 93-101.

Et, l'ayant teint de sang, aux forêts se retire.<sup>1</sup>  
 Thisbé s'étoit cachée en un buisson épais.  
 Pyrame arrive, et voit ces vestiges tout frais.  
 O dieux! que devient-il! Un froid court dans ses veines.  
 Il aperçoit le voile étendu dans ces plaines,  
 Il le lève; et le sang, joint aux traces des pas,  
 L'empêche de douter d'un funeste trépas.<sup>2</sup>  
 Thisbé! s'écria-t-il, Thisbé, je t'ai perdue!  
 Te voilà, par ma faute, aux enfers descendue!  
 Je t'ai voulu; c'est moi qui suis le monstre affreux  
 Par qui tu t'en vas voir le séjour ténébreux:  
 Attends-moi, je te vais rejoindre aux rives sombres.  
 Mais m'oserai-je à toi présenter chez les ombres?  
 Jouis au moins du sang que je te vais offrir<sup>3</sup>,  
 Malheureux de n'avoir qu'une mort à souffrir.  
 Il dit, et d'un poignard coupe aussitôt sa trame<sup>4</sup>.  
 Thisbé vient; Thisbé voit tomber son cher Pyrame.  
 Que devient-elle aussi? Tout lui manque à-la-fois,

Ut lea sava sitim multâ compescuit undâ,  
 Dum redit in silvas, inventos fortè sine ipsâ  
 Ore cruentato tenues laniavit amictus.

Ovid., *Metamorph.*, IV, 102-4.

<sup>2</sup> Serius egressus vestigia vidit in alto  
 Pulvere certa teræ, totoque expalluit ore  
 Pyramus. Ut verò vestem quoque sanguine tinctam  
 Rapporrit.

Ovid., *Metamorph.*, IV, 105-8.

<sup>3</sup> Accipe nunc, inquit, nostri quoque sanguinis haustus.

Ovid., *Metamorph.*, IV, 118.

<sup>4</sup> Quoque erat accinctus, demittit in illa ferrum:  
 Nec mora.

Ovid., *Metamorph.*, IV, 119-120.

Les sens et les esprits, aussi bien que la voix.  
 Elle revient enfin; Clothon, pour l'amour d'elle,  
 Laisse à Pyrame ouvrir sa mourante prunelle.<sup>1</sup>  
 Il ne regarde point la lumière des cieus;  
 Sur Thisbé seulement il tourne encor les yeux.  
 Il voudroit lui parler; sa langue est retenue:  
 Il témoigne mourir content de l'avoir vue.  
 Thisbé prend le poignard; et découvrant son sein:  
 Je n'accuserai point, dit-elle, ton dessein,  
 Bien moins encor l'erreur de ton ame alarmée:  
 Ce seroit t'accuser de m'avoir trop aimée.  
 Je ne t'aime pas moins: tu vas voir que mon cœur  
 N'a, non plus que le tien, mérité son malheur.  
 Cher amant! reçois donc ce triste sacrifice.  
 Sa main et le poignard font alors leur office;  
 Elle tombe, et, tombant, range ses vêtements:  
 Dernier trait de pudeur même aux derniers moments.  
 Les nymphes d'alentour lui donnent des larmes,  
 Et du sang des amants teignirent par des charmes  
 Le fruit d'un mûrier proche, et blanc jusqu'à ce jour.  
 Éternel monument d'un si parfait amour.<sup>2</sup>

Cette histoire attendrit les filles de Minée.

L'une accusoit l'amant, l'autre la destinée;

Et toutes, d'une voix, conclurent que nos cœurs

<sup>1</sup> Ad nomen Thisbes oculos, jam morte gravatos,  
 Pyramus erexit, visâque recondidit illâ.

Ovid., *Metamorph.*, IV, 145-6.

<sup>2</sup> Nam color in pomo est, ubi permaturuit, ater:  
 Quodque rogis superest, una requiescit in arui.

Ovid., *Metamorph.*, IV, 165-6.



De cette passion devoient être vainqueurs.  
 Elle meurt quelquefois avant qu'être contente :  
 L'est-elle ; elle devient aussitôt languissante :  
 Sans l'hymen on n'en doit recueillir aucun fruit ;  
 Et cependant l'hymen est ce qui la détruit.  
 Il y joint, dit Clymène, une âpre jalousie,  
 Poison le plus cruel dont l'ame soit saisie :  
 Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris.  
 Alcithoë ma sœur, attachant vos esprits,  
 Des tragiques amours vous a conté l'épître :  
 Celles que je vais dire ont aussi leur mérite.  
 J'accourcirai le temps, ainsi qu'elle, à mon tour.  
 Peu s'en faut que Phébus ne partage le jour ;  
 A ses rayons perçants opposons quelques voiles :  
 Voyons combien nos mains ont avancé nos toiles.  
 Je veux que, sur la mienne, avant que d'être au soir,  
 Un progrès tout nouveau se fasse apercevoir.  
 Cependant donnez-moi quelque heure de silence :  
 Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence ;  
 Souffrez-en les défauts, et songez seulement  
 Au fruit qu'on peut tirer de cet événement.

Céphale aimoit Procris ; il étoit aimé d'elle :  
 Chacun se proposoit leur hymen pour modèle.  
 Ce qu'amour fait sentir de piquant et de doux  
 Combloit abondamment les vœux de ces époux.  
 Ils ne s'aimoient que trop ! leurs soins et leur tendresse  
 Approchoient des transports d'amant et de maîtresse.  
 Le ciel même envia cette félicité :

<sup>1</sup> Ovid., *Metam.*, lib. VII, fab. XXVII.  
<sup>2</sup> Hanc mihi junxit Amor, Felix dicebat, eranneque :

Céphale eut à combattre une divinité.  
 Il étoit jeune et beau ; l'Aurore en fut charmée,  
 N'étant pas à ces biens chez elle accoutumée.  
 Nos belles cacheroient un pareil sentiment :  
 Chez les divinités on en use autrement.  
 Celle-ci déclara son amour à Céphale.  
 Il eut beau lui parler de la foi conjugale :  
 Les jeunes déités qui n'ont qu'un vieil époux,  
 Ne se soumettent point à ces lois comme nous :  
 La déesse enleva ce héros si fidèle.  
 De modérer ses feux il pria l'immortelle :  
 Elle le fit ; l'amour devint simple amitié.  
 Retournez, dit l'Aurore, avec votre moitié ;  
 Je ne troublerai plus votre ardeur ni la sienne :  
 Recevez seulement ces marques de la mienne.  
 ( C'étoit un javelot toujours sûr de ses coups. )  
 Un jour cette Procris qui ne vit que pour vous  
 Fera le désespoir de votre ame charmée,  
 Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée.

Tout oracle est douteux, et porte un double sens :  
 Celui-ci mit d'abord notre époux en suspens.  
 J'aurai regret aux vœux que j'ai formés pour elle !  
 Et comment ? n'est-ce point qu'elle m'est infidèle ?  
 Ah ! finissent mes jours plutôt que de le voir !  
 Éprouvons toutefois ce que peut son devoir.  
 Des mages aussitôt consultant la science,  
 D'un feint adolescent il prend la ressemblance,

( Non ita Dis visum est : ) ac nunc quoque forsitan essem.

Ovid., *Metamorph.*, VII, 698-9.



S'en va trouver Procris, élève jusqu'aux cieux  
 Ses beautés, qu'il soutient être dignes des dieux;  
 Joint les pleurs aux soupirs, comme un amant sait faire;  
 Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.  
 Il fallut recourir à ce qui porte coup,  
 Aux présents: il offrit, donna, promit beaucoup,  
 Promit tant, que Procris lui parut incertaine<sup>1</sup>.  
 Toute chose a son prix. Voilà Céphale en peine:  
 Il renonce aux cités, s'en va dans les forêts;  
 Conte aux vents, conte aux bois, ses déplaisirs secrets;  
 S' imagine en chassant dissiper son martyre.  
 C'étoit pendant ces mois où le chaud qu'on respire  
 Oblige d'implorer l'haleine des zéphyrus.  
 Doux vents, s'écrioit-il, prêtez-moi des soupirs!  
 Venez, légers démons par qui nos champs fleurissent;  
 Aure<sup>2</sup>, fais-les venir, je sais qu'ils l'obéissent:  
 Ton emploi dans ces lieux est de tout ranimer<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> . . . . Non sum contentus; et in mea pugna  
 Vulnera: dum census dare me pro uocte paciscor.  
 Muneraque augendo tandem dubitare cogi.

Ovid., *Metamorph.*, VII, 738-40.

<sup>2</sup> *Aura* en latin signifie l'air soufflant avec douceur. Les *Auræ* étoient des êtres aériens assez semblables aux sylphes des modernes; ces déités légères, vêtues de longues robes et de voiles flottants, compagnes de Zéphire, sèment l'air de fleurs, sans cesse occupées de jeux; et satisfaites de leur bonheur, elles prennent soin de contribuer à celui des mortels.

<sup>3</sup> . . . . Repetebam frigus, et umbras,  
 Et, que de gelidis halabat, vallibus, auram.  
 Auræ petebant medio mihi lenis in aestu:  
 Auram expectabam; requies erat illa labori.  
 Auræ (recederet enim) venias, cantare solebam.

On l'entendit: on crut qu'il venoit de nommer  
 Quelque objet de ses vœux, autre que son épouse.  
 Elle en est avertie; et la voilà jalouse.  
 Maint voisin charitable entretient ses ennuis.  
 Je ne le puis plus voir, dit-elle, que les nuits;  
 Il aime donc cette Aure, et me quitte pour elle? —  
 Nous vous plaignons: il l'aime, et sans cesse il l'appelle:  
 Les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois  
 Que celui d'enseigner le nom d'Aure à nos bois;  
 Dans tous les environs le nom d'Aure résonne.  
 Profitez d'un avis qu'en passant on vous donne:  
 L'intérêt qu'on y prend est de vous obliger. —  
 Elle en profite, hélas! et ne fait qu'y songer.  
 Les amants sont toujours de légère croyance:  
 S'il pouvoient conserver un rayon de prudence,  
 (Je demande un grand point, la prudence en amours!)  
 Ils seroient aux rapports insensibles et sourds.  
 Notre épouse ne fut l'une ni l'autre chose.  
 Elle se lève un jour; et lorsque tout repose,  
 Que de l'Aube au teint frais la charmante douceur

Me que iuvas, intresque sinus, gratissima, nostros:  
 Ut que facis, relevarè volis, quibus urimur, æstus.

Ovid., *Metamorph.*, VII, 809-15.

Vocibus ambiguis deceptam præbuit aurem  
 Nescio quis: nomenque Auræ tam sæpe vocatum  
 Esse putaus nymphæ, nympham mihi credit amari.

Ovid., *Metamorph.*, VII, 821-23.

<sup>2</sup> Credula res amor est.

Ovid., *Metamorph.*, VII, 826.

Et quis amans semper, quod timet, esse putat.

Ibid., *Art. amat.*, lib. III, v. 720.

Force tout au sommeil, hormis quelque chasseur,  
 Elle cherche Céphale : un bois l'offre à sa vue.  
 Il invoquoit déjà cette Aure prétendue :  
 Viens me voir, disoit-il, chère déesse, accours ;  
 Je n'en puis plus, je meurs ; fais que par ton secours  
 La peine que je sens se trouve soulagée.  
 L'épouse se prétend par ces mots outragée :  
 Elle croit y trouver, non le sens qu'ils cachoient,  
 Mais celui seulement que ses soupçons cherchoient !  
 O triste jalousie ! ô passion amère !  
 Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mère !  
 Ce qu'on voit par tes yeux cause assez d'embarras,  
 Sans voir encor par eux ce que l'on ne voit pas !  
 Procris s'étoit cachée en la même retraite  
 Qu'un faon de biche avoit pour demeure secrète.  
 Il en sort ; et le bruit trompe aussitôt l'époux.  
 Céphale prend le dard toujours sûr de ses coups,  
 Le lance en cet endroit, et perce sa jalouse :  
 Malheureux assassin d'une si chère épouse !

Posters depulerant Auroræ lumina noctem ;  
 Egredior, vilyasque peto : victorque per herbas,  
 Aura veni, dixi, nostrosque medere labori.  
 Et subito gemitus inter mea verba videbar  
 Nescio quos audisse.

OVID., *Metamorph.*, VII, 835-9.

Anxia, Procri lotes. Solitas jacet ille per herbas ;  
 Et Zephyri molles, Auraque, dixit, ades.

Ibid., *Ars amat.*, III, 727-9.

Veni, tamen, optima, dixi.  
 Fronde levem rursus strepitum faciente caducâ,  
 Sum ratus esse feram : telumque volatile misi.  
 Procris erat : medioque tenens in pectore vulnus.

Un cri lui fait d'abord soupçonner quelque erreur :  
 Il accourt, voit sa faute ; et, tout plein de fureur,  
 Du même javelot il veut s'ôter la vie.  
 L'Aurore et les Destins arrêtent cette envie.  
 Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent :  
 L'infortuné mari sans cesse s'affligeant,  
 Eût accru par ses pleurs le nombre des fontaines,  
 Si la déesse enfin, pour terminer ses peines,  
 N'eût obtenu du Sort que l'on tranchât ses jours !  
 Triste fin d'un hymen bien divers en son cours !

Fuyons ce nœud, mes sœurs, je ne puis trop le dire :  
 Jugez par le meilleur quel peut être le pire.  
 S'il ne nous est permis d'aimer que sous ses lois,  
 N'aimons point. Ce dessein fut pris par toutes trois :  
 Toutes trois, pour chasser de si tristes pensées,  
 A revoir leur travail se montrent empressées.  
 Clymène, en un tissu riche, pénible, et grand,  
 Avoit presque achevé le fameux différent  
 D'entre le dieu des eaux et Pallas la savante.  
 On voyoit en lointain une ville naissante.  
 L'honneur de la nommer, entre eux deux contesté,  
 Dépendoit du présent de chaque déité.  
 Neptune fit le sien d'un symbole de guerre :  
 Un coup de son trident fit sortir de la terre  
 Un animal fougueux, un coursier plein d'ardeur.

Hei mihi ! conclamat. Vox est ubi cognita fide  
 Conjugis ; ad vocem præceps amensque cucurri.

OVID., *Metamorph.*, VII, 839-44.

Ovide a raconté une seconde fois cette histoire, avec d'autres  
 circonstances, dans son *Art d'aimer*, lib. III, v. 686-746.



Chacun de ce présent admiroit la grandeur.  
 Minerve l'effaça, donnant à la contrée  
 L'olivier, qui de paix est la marque assurée.  
 Elle emporta le prix, et nomma la cité :  
 Athène offrit ses vœux à cette déité.  
 Pour les lui présenter on choisit cent pucelles,  
 Toutes sachant broder, aussi sages que belles.  
 Les premières portoient force présents divers ;  
 Tout le reste entourait la déesse aux yeux pers<sup>1</sup>.  
 Avec un doux souris elle acceptoit l'hommage<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Pers* est un vieux mot qui signifie un bleu d'azur foncé. Il est resté en usage en parlant de Minerve. Il est employé souvent par nos vieux poètes.

Bon draps surés, ou pers ou vert.

*Roman de la Rose*, v. 14919, édit. 1814.

Puis li revest, en moines guises.

Robes faites par grans maistrises.

De hians dras de soie ou de laine.

D'escarlate ou de tiretaine.

De vert, de pers ou de brunette,

De eulor fraische, fine, et nette.

*Roman de la Rose*, v. 21197.

<sup>2</sup> Cecropia Pellas scopulos Mavortis in arce  
 Pingit, et antiquam de terra nomine litem.  
 Bis sex caelestes, medio Jove, sedibus altis  
 Augusti gravitate sedent. Suis quemque decorum  
 Inscrubit facies. Jovis est regalis imago.  
 Stare deum Pelagi, longoque ferire tridente  
 Aspera saxa facit, medioque e vulnere saxi  
 Exsiluisse fretum; quo pignore vindicet orbem.  
 At sibi dat clypeum, dat acuta cuspide hastam.  
 Hæc galæam cepit: defenditur ægide pectus.  
 Pœneus ænique suæ simulat de cuspide terram

Clymène ayant enfin repley son ouvrage,  
 La jeune Iris commence en ces mots son récit :

Rarement pour les pleurs mon talent réussit ;  
 Je suivrai toutefois la matière imposée.  
 Télamon pour Chloris avoit l'ame embrasée :  
 Chloris pour Télamon brûloit de son côté.  
 La naissance, l'esprit, les grâces, la beauté,  
 Tout se trouvoit en eux, hormis ce que les hommes  
 Font marcher avant tout dans le siècle où nous sommes :  
 Ce sont les biens, c'est l'or, mérite universel.  
 Ces amants, quoique épris d'un désir mutuel,  
 N'osoient au blond Hymen sacrifier encore,  
 Faute de ce métal que tout le monde adore.  
 Amour s'en passeroit; l'autre état ne le peut ;  
 Soit raison, soit abus, le Sort ainsi le veut.  
 Cette loi, qui corrompt les douceurs de la vie,  
 Fut par le jeune amant d'une autre erreur suivie.  
 Le démon des combats vint troubler l'univers :  
 Un pays contesté par des peuples divers  
 Engagea Télamon dans un dur exercice ;  
 Il quitta pour un temps l'amoureuse milice.  
 Chloris y consentit, mais non pas sans douleur.  
 Il voulut mériter son estime et son cœur.  
 Pendant que ses exploits terminent la querelle,  
 Un parent de Chloris meurt, et laisse à la belle  
 D'amples possessions et d'immenses trésors.  
 Il habitoit les lieux où Mars régnoit alors.

Profero cum hæcis foetum canentis oliva;  
 Mirarique Deos. Operi victoria finis.

OVID., *Metamorph.*, VI, 70-82.



La belle s'y transporte ; et partout révérée ,  
 Partout des deux partis Chloris considérée  
 Voit de ses propres yeux les champs où Télamon  
 Venoit de consacrer un trophée à son nom.  
 Lui de sa part accourt ; et , tout couvert de gloire ,  
 Il offre à ses amours les fruits de sa victoire.  
 Leur rencontre se fit non loin de l'élément  
 Qui doit être évité de tout heureux amant.  
 Dès ce jour l'âge d'or les eût joints sans mystère ;  
 L'âge de fer en tout a coutume d'en faire.  
 Chloris ne voulut donc couronner tous ces biens  
 Qu'au sein de sa patrie , et de l'aveu des siens.  
 Tout chemin , hors la mer , alongeant leur souffrance ,  
 Ils commettent aux flots cette douce espérance.  
 Zéphyre les suivoit , quand , presque en arrivant ,  
 Un pirate survient , prend le dessus du vent ,  
 Les attaque , les bat. En vain , par sa vaillance ,  
 Télamou jusqu'au bout porte la résistance :  
 Après un long combat son parti fut défait ,  
 Lui pris ; et ses efforts n'eurent pour tout effet  
 Qu'un esclavage indigne. O dieux ! qui l'eût pu croire ?  
 Le Sort , sans respecter ni son sang , ni sa gloire ,  
 Ni son bonheur prochain , ni les vœux de Chloris ,  
 Le fit être forçat aussitôt qu'il fut pris.

Le Destin ne fut pas à Chloris si contraire.  
 Un célèbre marchand l'achète du corsaire :  
 Il l'emène ; et bientôt la belle , malgré soi ,  
 Au milieu de ses fers range tout sous sa loi.  
 L'épouse du marchand la voit avec tendresse :  
 Ils en font leur compagne , et leur fils sa maîtresse.

Chacun veut cet hymen : Chloris à leurs désirs  
 Répondoit seulement par de profonds soupirs.  
 Damon , c'étoit ce fils , lui tient ce doux langage :  
 Vous soupirez toujours ; toujours votre visage  
 Baigné de pleurs nous marque un déplaisir secret :  
 Qu'avez-vous ? vos beaux yeux verroient-ils à regret  
 Ce que peuvent leurs traits et l'excès de ma flamme ?  
 Rien ne vous force ici ; découvrez-nous votre ame :  
 Chloris , c'est moi qui suis l'esclave , et non pas vous.  
 Ces lieux , à votre gré , n'ont-ils rien d'assez doux ?  
 Parlez ; nous sommes prêts à changer de demeure :  
 Mes parens m'ont promis de partir tout-à-l'heure.  
 Regrettez-vous les biens que vous avez perdus ?  
 Tout le nôtre est à vous ; ne le dédaignez plus.  
 J'en sais qui l'agréeiroient ; j'ai su plaire à plus d'une :  
 Pour vous , vous méritez toute une autre fortune.  
 Quelle que soit la nôtre , usez-en : vous voyez  
 Ce que nous possédons et nous même à vos pieds.  
 Ainsi parle Damon ; et Chloris tout en larmes  
 Lui répond en ces mots accompagnés de charmes :  
 Vos moindres qualités et cet heureux séjour  
 Même aux filles des dieux donneroient de l'amour ;  
 Jugez donc si Chloris , esclave et malheureuse ,  
 Voit l'offre de ces biens d'une ame dédaigneuse.  
 Je sais quel est leur prix ; mais de les accepter ,  
 Je ne puis ; et voudrois vous pouvoir écouter.  
 Ce qui me le défend , ce n'est point l'esclavage :  
 Si toujours la naissance éleva mon courage ,  
 Je me vois , grace aux dieux , en des mains où je puis  
 Garder ces sentiments , malgré tous mes ennuis ;  
 Je puis même avouer ( hélas ! faut-il le dire ? )

Qu'un autre a sur mon cœur conservé son empire.  
 Je chéris un amant, ou mort, ou dans les fers;  
 Je prétends le chérir encor dans les enfers.  
 Pourriez-vous estimer le cœur d'une inconstante?  
 Je ne suis déjà plus aimable ni charmante;  
 Chloris n'a plus ces traits que l'on trouvoit si doux,  
 Et, doublement esclave, est indigne de vous.  
 Touché de ce discours, Damon prend congé d'elle.  
 Fuyons, dit-il en soi; j'oublierai cette belle:  
 Tout passe, et même un jour ses larmes passeront;  
 Voyons ce que l'absence et le temps produiront.  
 A ces mots il s'embarque; et, quittant le rivage,  
 Il court de mer en mer, aborde en lieu sauvage,  
 Trouvé des malheureux de leurs fers échappés,  
 Et sur le bord d'un bois à chasser occupés.  
 Télamon, de ce nombre, avoit brisé sa chaîne:  
 Aux regards de Damon il se présente à peine,  
 Que son air, sa fierté, son esprit, tout enfin  
 Fait qu'à l'abord Damon admire son destin;  
 Puis le plaint, puis l'emmène, et puis lui dit sa flamme.  
 D'une esclave, dit-il, je n'ai pu toucher l'ame:  
 Elle chérit un mort! Un mort, ce qui n'est plus,  
 L'emporte dans son cœur! mes vœux sont superflus.  
 Là-dessus, de Chloris il lui fait la peinture.  
 Télamon dans son ame admire l'aventure,  
 Dissimule, et se laisse emmener au séjour  
 Où Chloris lui conserve un si parfait amour.  
 Comme il vouloit cacher avec soin sa fortune,  
 Nulle peine pour lui n'étoit vile et commune.  
 On apprend leur retour et leur débarquement.  
 Chloris, se présentant à l'un et l'autre amant,

Reconnoît Télamon sous un faix qui l'accable.  
 Ses chagrins le rendoient pourtant méconnoissable;  
 Un œil indifférent à le voir eût erré:  
 Tant la peine et l'amour l'avoient défiguré!  
 Le fardeau qu'il portoit ne fut qu'un vain obstacle;  
 Chloris le reconnoît, et tombe à ce spectacle:  
 Elle perd tous ses sens et de honte et d'amour.  
 Télamon, d'autre part, tombe presque à son tour.  
 On demande à Chloris la cause de sa peine:  
 Elle la dit; ce fut sans s'attirer de haine.  
 Son récit ingénu redoubla la pitié  
 Dans des cœurs prévenus d'une juste amitié.  
 Damon dit que son zèle avoit changé de face:  
 On le crut. Cependant, quoi qu'on dise et qu'on fasse,  
 D'un triomphe si doux l'honneur et le plaisir  
 Ne se perd qu'en laissant des restes de désir.  
 On crut pourtant Damon. Il restreignit son zèle  
 A sceller de l'hymen une union si belle;  
 Et par un sentiment à qui rien n'est égal,  
 Il pria ses parents de doter son rival.  
 Il l'obtint, renonçant dès-lors à l'hyménée.  
 Le soir étant venu de l'heureuse journée,  
 Les noces se faisoient à l'ombre d'un ormeau;  
 L'enfant d'un voisin vit s'y percher un corbeau;  
 Il fait partir de l'arc une flèche maudite,  
 Perce les deux époux d'une atteinte subite.  
 Chloris mourut du coup, non sans que son amant  
 Attirât ses regards en ce dernier moment.  
 Il s'écrie, en voyant finir ses destinées:  
 Quoi! la Parque a tranché le cours de ses années!  
 Dieux, qui l'avez voulu, ne suffisoit-il pas



Que la haine du Sort avança mon trépas ?  
 En achevant ces mots, il acheva de vivre :  
 Son amour, non le coup, l'obligea de la suivre ;  
 Blessé légèrement, il passa chez les morts :  
 Le Styx vit nos époux accourir sur ses bords.  
 Même accident finit leurs précieuses trames ;  
 Même tombe eut leurs corps, même séjour leurs ames.  
 Quelques uns ont écrit (mais ce fait est peu sûr)  
 Que chacun d'eux devint statue et marbre dur.  
 Le couple infortuné face à face repose.  
 Je ne garantis point cette métamorphose :  
 On en doute. On le croit plus que vous ne pensez,  
 Dit Clymène ; et, cherchant dans les siècles passés  
 Quelque exemple d'amour et de vertu parfaite,  
 Tout ceci me fut dit par le sage interprète.  
 J'admire, je plains ces amants malheureux :  
 On les alloit unir ; tout concouroit pour eux ;  
 Ils touchoient au moment ; l'attente en étoit sûre :  
 Hélas ! il n'en est point de telle en la nature ;  
 Sur le point de jouir tout s'enfuit de nos mains :  
 Les dieux se font un jeu de l'espoir des humains.

Laissons, reprit Iris, cette triste pensée.  
 La fête est vers sa fin, grace au ciel, avancée ;  
 Et nous avons passé tout ce temps en récits  
 Capables d'affliger les moins sombres esprits :  
 Effaçons, s'il se peut, leur image funeste.  
 Je prétends de ce jour mieux employer le reste,  
 Et dire un changement, non de corps, mais de cœur.  
 Le miracle en est grand ; Amour en fut l'auteur :  
 Il en fait tous les jours de diverse manière.

Je changerai de style en changeant de matière.

Zoon plaisoit aux yeux ; mais ce n'est pas assez :  
 Son peu d'esprit, son humeur sombre,  
 Rendoient ces talents mal placés.  
 Il fuyoit les cités, il ne cherchoit que l'ombre,  
 Vivoit parmi les bois concitoyen des ours,  
 Et passoit, sans aimer, les plus beaux de ses jours.  
 Nous avons condamné l'amour, m'allez-vous dire.  
 J'en blâme en nous l'excès ; mais je n'approuve pas  
 Qu'insensible aux plus doux appas  
 Jamais un homme ne soupire.  
 Hé quoi ! ce long repos est-il d'un si grand prix ?  
 Les morts sont donc heureux ? Ce n'est pas mon avis :  
 Je veux des passions ; et si l'état le pire  
 Est le néant, je ne sais point  
 De néant plus complet qu'un cœur froid à ce point.  
 Zoon n'aimant donc rien, ne s'aimant pas lui-même,  
 Vit Iole endormie, et le voilà frappé :  
 Voilà son cœur développé.  
 Amour, par son savoir suprême,  
 Ne l'eut pas fait amant qu'il en fit un héros.  
 Zoon rend grace au dieu qui troubloit son repos :  
 Il regarde en tremblant cette jeune merveille.  
 A la fin Iole s'éveille.  
 Surprise et dans l'étonnement,  
 Elle veut fuir ; mais son amant  
 L'arrête, et lui tient ce langage :  
 Rare et charmant objet, pourquoi me fuyez-vous ?  
 Je ne suis plus celui qu'on trouvoit si sauvage :  
 C'est l'effet de vos traits, aussi puissants que doux ;



Ils m'ont l'ame et l'esprit et la raison donnée.  
 Souffrez que, vivant sous vos lois,  
 J'emploie à vous servir des biens que je vous dois.  
 Iole, à ce discours, encor plus étonnée,  
 Rougit, et sans répondre elle court au hameau;  
 Et raconte à chacun ce miracle nouveau.  
 Ses compagnes d'abord s'assemblent autour d'elle:  
 Zoon suit en triomphe, et chacun applaudit.  
 Je ne vous dirai point, mes sœurs, tout ce qu'il fit,  
 Ni ses soins pour plaire à la belle:  
 Leur hymen se conclut. Un satrape voisin,  
 Le propre jour de cette fête,  
 Enlève à Zoon sa conquête:  
 On ne soupçonnoit point qu'il eût un tel dessein.  
 Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage,  
 Poursuit le ravisseur, et le joint, et l'engage  
 En un combat de main à main.  
 Iole en est le prix aussi bien que le juge.  
 Le satrape, vaincu, trouve encor du refuge  
 En la bonté de son rival.  
 Hélas! cette bonté lui devint inutile;  
 Il mourut du regret de cet hymen fatal:  
 Aux plus infortunés la tombe sert d'asile.  
 Il prit pour héritière, en finissant ses jours,  
 Iole, qui mouilla de pleurs son mausolée.  
 Que sert-il d'être plaint quand l'ame est envolée?  
 Ce satrape eût mieux fait d'oublier ses amours<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> C'est l'histoire de Cimon, dans Boccace, que notre poète a alléguée. (Voyez Boccaccio, *Decamerone*, giorn. v. novel. 1. 4. V.)

La jeune Iris à peine achevoit cette histoire;  
 Et ses sœurs avoient qu'un chemin à la gloire,  
 C'est l'amour. On fait tout pour se voir estimé:  
 Est-il quelque chemin plus court pour être aimé?  
 Quel charme de s'ouïr louer par une bouche  
 Qui, même sans s'ouvrir, nous enchante et nous touche!  
 Ainsi disoient ces sœurs. Un orage soudain  
 Jette un secret remords dans leur profane sein.  
 Bacchus entre, et sa cour, confus et long cortège:  
 Où sont, dit-il, ces sœurs à la main sacrilège?  
 Que Pallas les défende, et vienne en leur faveur  
 Opposer son égide à ma juste fureur:  
 Rien ne m'empêchera de punir leur offense.  
 Voyez: et qu'on se rie après de ma puissance!  
 Il n'eut pas dit, qu'on vit trois monstres au plancher,  
 Ailés, noirs et velus, en un coin s'attacher.  
 On cherche les trois sœurs; on n'en voit nulle trace.  
 Leurs métiers sont brisés; on élève en leur place  
 Une chapelle au dieu, père du vrai nectar.  
 Pallas a beau se plaindre, elle a beau prendre part  
 Au destin de ces sœurs par elle protégées;  
 Quand quelque dieu, voyant ses bontés négligées,  
 Nous fait sentir son ire<sup>2</sup>, un autre n'y peut rien:  
 L'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.

p. 7-46, Parma, 1813. Voyez aussi le prologue de la *Courtisane amoureuse*, t. V.)

<sup>2</sup> Son courroux. Ce mot se conserve encore en poésie dans le style badin. Voltaire a dit:

Par ces propos pleins d'ire et de menace.

Profitons, s'il se peut, d'un si fameux exemple.  
 Chômions : c'est faire assez qu'aller de temple en temple  
 Rendre à chaque immortel les vœux qui lui sont dus :  
 Les jours donnés aux dieux ne sont jamais perdus.

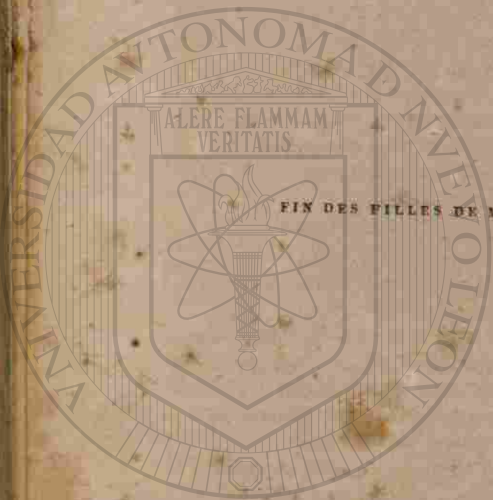


TABLE ALPHABÉTIQUE

DES FABLES.

- LES Abdéritains et Démocrite. Liv. VIII. Fable 96.  
 l'Agneau et le Loup. I. 10.  
 l'Aigle et l'Escarbot. II. 8.  
 l'Aigle et le Hibou. V. 18.  
 l'Aigle, la Laie, et la Chatte. III. 6.  
 l'Aigle et la Pie. XII. II.  
 Alcimadure et Daphnis. XII. 26.  
 l'Alouette et ses petits, avec le Maître d'un champ. IV. 22.  
 l'Alouette, l'Autour, et l'Oiseleur. VI. 15.  
 Amarante et Tircis. VIII. 13.  
 l'Amateur des jardins et l'Ours. VIII. 10.  
 les deux Amis. VIII. 11.  
 l'Amour et la Folie. XII. 14.  
 l'Âne et le Cheval. VI. 16.  
 l'Âne et le Lion chassant. II. 19.  
 l'Âne, le Meunier, et son Fils. III. 1.  
 l'Âne et le Vieillard. VI. 8.  
 l'Âne et les Voleurs. I. 13.  
 l'Âne chargé d'éponges, et l'Âne chargé de sel. II. 10.  
 l'Âne et le Chien. VIII. 17.  
 l'Âne et le petit Chien. IV. 5.  
 l'Âne et ses Maîtres. VI. 11.  
 l'Âne portant des reliques. V. 14.  
 l'Âne vêtu de la peau du Lion. V. 21.  
 un Animal dans la Lune. VII. 18.  
 les Animaux malades de la peste. VII. 1.  
 les Animaux, le Singe, et le Renard. VI. 6.  
 les Animaux (tribut envoyé par) à Alexandre. IV. 12.

Profitons, s'il se peut, d'un si fameux exemple.  
 Chômions : c'est faire assez qu'aller de temple en temple  
 Rendre à chaque immortel les vœux qui lui sont dus :  
 Les jours donnés aux dieux ne sont jamais perdus.

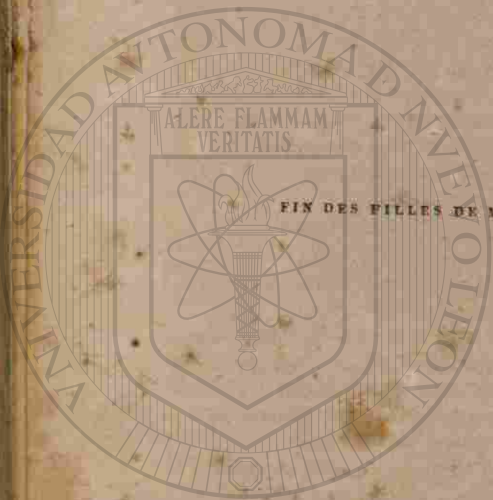


TABLE ALPHABÉTIQUE

DES FABLES.

- LES Abdéritains et Démocrite. Liv. VIII. Fable 96.  
 l'Agneau et le Loup. I. 10.  
 l'Aigle et l'Escarbot. II. 8.  
 l'Aigle et le Hibou. V. 18.  
 l'Aigle, la Laie, et la Chatte. III. 6.  
 l'Aigle et la Pie. XII. II.  
 Alcimadure et Daphnis. XII. 26.  
 l'Alouette et ses petits, avec le Maître d'un champ. IV. 22.  
 l'Alouette, l'Autour, et l'Oiseleur. VI. 15.  
 Amarante et Tircis. VIII. 13.  
 l'Amateur des jardins et l'Ours. VIII. 10.  
 les deux Amis. VIII. 11.  
 l'Amour et la Folie. XII. 14.  
 l'Âne et le Cheval. VI. 16.  
 l'Âne et le Lion chassant. II. 19.  
 l'Âne, le Meunier, et son Fils. III. 1.  
 l'Âne et le Vieillard. VI. 8.  
 l'Âne et les Voleurs. I. 13.  
 l'Âne chargé d'éponges, et l'Âne chargé de sel. II. 10.  
 l'Âne et le Chien. VIII. 17.  
 l'Âne et le petit Chien. IV. 5.  
 l'Âne et ses Maîtres. VI. 11.  
 l'Âne portant des reliques. V. 14.  
 l'Âne vêtu de la peau du Lion. V. 21.  
 un Animal dans la Lune. VII. 18.  
 les Animaux malades de la peste. VII. 1.  
 les Animaux, le Singe, et le Renard. VI. 6.  
 les Animaux (tribut envoyé par) à Alexandre. IV. 12.



l'Araignée et la Goutte. Liv. III. Fab. 8.  
 l'Araignée et l'Hirondelle. x. 7.  
 l'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits. II. 13.  
 l'Avantage de la Science. VIII. 19.  
 l'Avare qui a perdu son trésor. IV. 20.  
 les deux Aventuriers et le Talisman. x. 14.  
 l'Autour, l'Alouette, et l'Oiseleur. VI. 15.  
 le Bassa et le Marchand. VIII. 18.  
 la Belette entrée dans un grenier. III. 17.  
 le Belette, le Chat, et le petit Lapin. VII. 16.  
 les deux Belettes et la Chauve-Souris. II. 5.  
 Belettes (combat des Rats et des). IV. 6.  
 le Berger et la Mer. IV. 2.  
 le Berger et le Roi. X. 10.  
 le Berger et son Troupeau. IX. 19.  
 le Berger qui joue de la flûte, et les Poissons. X. 11.  
 les Bergers et le Loup. x. 6.  
 la Besace. I. 7.  
 Borée et Phébus. VI. 3.  
 le Bouc et le Renard. III. 5.  
 la Brebis, la Chèvre, et la Génisse, en société avec le Lion. I. 6.  
 les Brebis et les Loups. III. 13.  
 le Bûcheron et Mercure. V. 1.  
 le Bûcheron et la Mort. I. 16.  
 le Buisson, la Chauve-Souris, et le Canard. XII. 7.  
 le Buste et le Renard. IV. 14.  
 le Canard, le Buisson, et la Chauve-Souris. XII. 7.  
 les deux Canards et la Tortue. x. 3.  
 le Cerf malade. XII. 6.  
 le Cerf se voyant dans l'eau. VI. 9.  
 le Cerf et la Vigne. v. 15.  
 le Chameau et les Bâtons flottants. IV. 10.  
 le Chapon et le Faucon. VIII. 21.  
 le Charlatan. VI. 19.  
 le Chartier embourbé. VI. 18.

le Chasseur et le Lion. Liv. VI. Fab. 2.  
 le Chasseur et le Loup. VIII. 27.  
 le Chasseur, le Roi, et le Milan. XII. 12.  
 le Chat et le Singe. IX. 17.  
 le Chat, le Cochet, et le Souriceau. VI. 5.  
 le Chat, la Belette, et le petit Lapin. VII. 16.  
 le Chat et les deux Moineaux. XII. 2.  
 le Chat et le vieux Rat. III. 18.  
 le Chat et le Rat. VIII. 22.  
 le Chat et le Renard. IX. 14.  
 le vieux Chat et la jeune Souris. XII. 5.  
 le Chat-huant et les Souris. XI. 9.  
 Chats (la querelle des) et des Chiens, et celle des Chats et des  
 Souris. XII. 8.  
 la Chatte métamorphosée en Femme. II. 18.  
 la Chauve-Souris et les deux Belettes. II. 5.  
 la Chauve-Souris, le Buisson, et le Canard. XII. 7.  
 le Chêne et le Roseau. I. 22.  
 le Cheval s'étant voulu venger du Cerf. IV. 13.  
 le Cheval et l'Ane. VI. 16.  
 le Cheval et le Loup. v. 8.  
 le Cheval, le Renard et le Loup. XII. 17.  
 la Chèvre, le Mouton, et le Cochon. VIII. 12.  
 la Chèvre, la Génisse, et la Brebis, en société avec le Lion. I. 6.  
 la Chèvre, le Chevreau, et le Loup. IV. 15.  
 les deux Chèvres. XII. 4.  
 le Chien à qui on a coupé les oreilles. x. 9.  
 le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre. VI. 17.  
 le Chien qui porte à son cou le diné de son maître. VIII. 7.  
 le Chien, le Renard, et le Fermier. XI. 3.  
 le Chien et l'Ane. VIII. 17.  
 le petit Chien et l'Ane. IV. 5.  
 le Chien et le Loup. I. 5.  
 le Chien maigre et le Loup. IX. 10.  
 Chiens (la querelle des) et des Chats. XII. 8.

- les deux Chiens, et l'Ane mort. Liv. VIII. Fab. 26.  
 la Cicogne et le Renard. I. 18.  
 la Cicogne et le Loup. III. 9.  
 le Clerge. IX. 13.  
 la Cigale et la Fourmi. I. 1.  
 la Citrouille et le Gland. IX. 4.  
 le Coche et la Mouche. VII. 9.  
 le Cochet, le Chat, et le Souriceau. VI. 5.  
 le Cochon, la Chèvre, et le Mouton. VIII. 12.  
 la Colombe et la Fourmi. II. 12.  
 le Combat des Rats et des Belettes. IV. 6.  
 les Compagnons d'Ulysse. XII. 1.  
 les deux Compagnons et l'Ours. V. 20.  
 Conseil tenu par les Rats. II. 2.  
 le Coq et la Perle. I. 20.  
 le Coq et le Renard. II. 15.  
 les deux Coqs. VII. 12.  
 les Coqs et la Perdrix. X. 8.  
 le Corbeau, la Gazelle, la Tortue, et le Rat. XII. 15.  
 le Corbeau voulant imiter l'Aigle. II. 16.  
 le Corbeau et le Renard. I. 2.  
 le Cormoran et les Poissons. X. 4.  
 la Couleuvre et l'Homme. X. 2.  
 la Cour du Lion. VII. 7.  
 le Cuisinier et le Cygne. III. 12.  
 le Curé et le Mort. VII. 11.  
 le Cygne et le Cuisinier. III. 13.  
 Daphnis et Alcimadure. XII. 26.  
 le Dauphin et le Singe. IV. 7.  
 Démocrite et les Abderitains. VIII. 26.  
 le Dépositaire infidèle. IX. 1.  
 les Devineries. VII. 15.  
 les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter. XI. 2.  
 la Discorde. VI. 20.  
 le Dragon à plusieurs têtes, et le Dragon à plusieurs queues. I. 13.

- l'Écolier, le Pédant, et le Maître d'un jardin. Liv. IX. Fab. 5.  
 l'Écrevisse et sa Fille. XII. 10.  
 l'Éducation. VIII. 24.  
 l'Éléphant et le Singe de Jupiter. XII. 21.  
 l'Éléphant et le Rat. VIII. 15.  
 l'Enfant et le Maître d'école. I. 19.  
 Enfants (le Vieillard et ses). IV. 18.  
 Enfants (le Laboureur et ses). V. 9.  
 l'Enfouisseur et son Compère. X. 5.  
 l'Escarbot et l'Aigle. II. 8.  
 l'Estomac et les Membres. III. 2.  
 Fables (le pouvoir des). VIII. 4.  
 le Faucon et le Chapon. VIII. 21.  
 la Femme noyée. III. 16.  
 la Femme, le Mari, et le Voleur. IX. 15.  
 Femme, (l'Ivrogne et sa). III. 7.  
 les Femmes et le Secret. VII. 6.  
 le Fermier, le Chien, et le Renard. XI. 3.  
 la Fille. VII. 5.  
 Fille (la Souris métamorphosée en). IX. 7.  
 le Fils de Roi, le Gentilhomme, le Père, et le Marchand. X. 16.  
 le Financier et le Savetier. VIII. 3.  
 la Folie et l'Amour. XII. 14.  
 la Forêt et le Bûcheron. XII. 16.  
 la Fortune et le jeune Enfant. V. 11.  
 Fortune (l'Homme qui court après la), et l'Homme qui l'attend dans son lit. VII. 12.  
 Fortune (ingratitude et injustice des Hommes envers la). VII. 14.  
 le Fou qui vend la Sagesse. IX. 8.  
 Un Fou et un Sage. XII. 23.  
 la Fourmi et la Cigale. I. 1.  
 la Fourmi et la Colombe. II. 12.  
 la Fourmi et la Mouche. IV. 3.  
 les Frêlons et les Mouches à miel. I. 21.  
 la Gazelle, la Tortue, le Rat, et le Corbeau. XII. 15.  
 25.

le Geai paré des plumes du Paon. Liv. IV. Fab. 9.  
 la Génisse, la Chèvre, et la Brebis, en société avec le Lion. I. 6.  
 le Gentilhomme, le Pâtre, le Fils de Roi, et le Marchand. X. 16.  
 le Gland et la Citrouille. IX. 4.  
 Goût difficile (contre ceux qui ont le). II. 1.  
 la Goutte et l'Araignée. III. 8.  
 la Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Boeuf. I. 3.  
 la Grenouille et le Rat. IV. 11.  
 la Grenouille et les deux Taureaux. II. 4.  
 les Grenouilles et le Lièvre. II. 13.  
 les Grenouilles et le Soleil. VI. 12. XII. 24.  
 les Grenouilles qui demandent un Roi. III. 4.  
 le Hérisson, le Renard, et les Mouches. XII. 13.  
 le Héron. VII. 4.  
 le Hibou et l'Aigle. V. 18.  
 l'Hirondelle et l'Araignée. X. 7.  
 l'Hirondelle et les petits Oiseaux. I. 8.  
 l'Homme et la Couleuvre. X. 2.  
 l'Homme et la Puce. VIII. 5.  
 l'Homme et son Image. I. 11.  
 l'Homme entre deux âges, et ses deux Maîtresses. I. 17.  
 l'Homme, et l'Idole de bois. IV. 8.  
 l'Homme qui court après la Fortune, et l'Homme qui l'attend  
 dans son lit. VII. 12.  
 les deux Hommes et le Trésor. IX. 16.  
 les trois jeunes Hommes et le Vieillard. XI. 8.  
 l'Horoscope. VIII. 16.  
 l'Hospitalier, le Juge arbitre, et le Solitaire. XII. 28.  
 l'Huître et le Rat. VIII. 9.  
 l'Huître et les Plaqueurs. IX. 9.  
 l'Impie et l'Oracle. IV. 19.  
 l'Ingratitude et l'Injustice des Hommes envers la Fortune.  
 VII. 14.  
 l'Ivrogne et sa Femme. III. 7.  
 le Jardinier et son Seigneur. IV. 4.

le Juge arbitre, l'Hospitalier, et le Solitaire. Liv. XII. Fab. 28.  
 Jupiter et le Métayer. VI. 4.  
 Jupiter et le Passager. IX. 13.  
 Jupiter et les Tonnerres. VIII. 20.  
 le Laboureur et ses Enfants. V. 9.  
 la Laie, la Chatte, et l'Aigle. III. 6.  
 la Laitière et le Pot au lait. VII. 10.  
 le petit Lapin, le Chat, et la Belette. VII. 16.  
 les Lapins. X. 15.  
 le Léopard et le Singe. IX. 3.  
 la Lice et sa Compagne. II. 7.  
 Lièvre (les Oreilles du). V. 4.  
 le Lièvre et les Grenouilles. II. 14.  
 le Lièvre et la Perdrix. V. 17.  
 le Lièvre et la Tortue. VI. 10.  
 la Ligue des Bats. XII. 25.  
 la Lime et le Serpent. V. 16.  
 le Lion. XI. 1.  
 le Lion et le Pâtre. VI. 17.  
 le Lion en société avec la Génisse, la Chèvre, et la Brebis. I. 6.  
 le Lion abattu par l'homme. III. 10.  
 le Lion amoureux. IV. 1.  
 le Lion devenu vieux. III. 14.  
 le Lion malade, et le Renard. VI. 14.  
 le Lion s'en allant en guerre. V. 19.  
 le Lion et l'Âne chassant. II. 19.  
 le Lion et le Chasseur. VI. 2.  
 le Lion, le Loup, et le Renard. VIII. 3.  
 le Lion et le Moucheron. II. 9.  
 le Lion et le Rat. II. 11.  
 Lion (la cour du). VII. 7.  
 le Lion, le Singe, et les deux Ânes. XI. 5.  
 la Lionne et l'Ourse. X. 13.  
 le Loup et l'Agneau. I. 10.  
 le Loup devenu Berger. III. 3.



- le Loup et les Bergers. Liv. x. Fab. 6.  
 le Loup et le Chasseur. VIII. 27.  
 le Loup et le Chien. I. 5.  
 le Loup, et le Chien maigre. IX. 10.  
 le Loup et la Cicogne. III. 9.  
 le Loup, la Chèvre, et le Chevreau. IV. 15.  
 le Loup et le Cheval. X. 8.  
 le Loup, le Lion, et le Renard. VIII. 3.  
 le Loup, le Renard, et le Cheval. XII. 17.  
 le Loup, la Mère, et l'Enfant. IV. 16.  
 le Loup plaidant contre le Renard par-devant le Singe. II. 3.  
 le Loup et le Renard. XI. 6. XII. 9.  
 les Loups et les Brebis. III. 13.  
 le Maître d'école et l'Enfant. I. 19.  
 le Maître d'un champ, l'Alouette, et ses Petits. IV. 21.  
 le Maître d'un jardin, l'Écolier, et le Pédant. IX. 5.  
 le Malheureux et la Mort. I. 15.  
 le Marchand et le Bassa. VIII. 18.  
 le Marchand, le Gentilhomme, le Père, et le Fils de Roi. X. 16.  
 le Mari, la Femme, et le Voleur. IX. 15.  
 le mal Marié. VII. 2.  
 les Médecins. V. 12.  
 les Membres et l'Estomac. III. 2.  
 la Mer et le Berger. IV. 2.  
 Mercure et le Bûcheron. V. 1.  
 la Mère, l'Enfant, et le Loup. IV. 16.  
 le Métayer et Jupiter. VI. 4.  
 le Meunier, son Fils, et l'Âne. III. 1.  
 le Milan et le Rossignol. IX. 18.  
 le Milan, le Chasseur, et le Roi. XII. 12.  
 les deux Moineaux et le Chat. XII. 2.  
 la Montagne qui accouche. V. 10.  
 la Mort et le Bûcheron. I. 16.  
 la Mort et le Malheureux. I. 15.  
 la Mort et le Mourant. VIII. 1.

- la Mouche et le Coche. Liv. VII. Fab. 9.  
 la Mouche et la Fourmi. IV. 3.  
 les Mouches à miel et les Frélons. I. 21.  
 les Mouches, le Hérisson, et le Renard. XII. 13.  
 le Moucheron et le Lion. II. 9.  
 le Mourant et la Mort. VIII. 1.  
 le Mouton, la Chèvre, et le Cochon. VIII. 13.  
 le Mulet se vantant de sa généalogie. VI. 7.  
 les deux Mulets. I. 4.  
 les Obsèques de la Lionne. VIII. 14.  
 l'Œil du Maître. IV. 21.  
 l'Œuf, les deux Rats, et le Renard. X. 1.  
 l'Oiseau blessé d'une flèche. II. 6.  
 les petits Oiseaux et l'Hirondelle. I. 8.  
 l'Oiseleur, l'Autour, et l'Alouette. VI. 15.  
 l'Oracle et l'Impie. IV. 19.  
 les Oreilles du Lièvre. V. 4.  
 l'Ours et l'Amateur des jardins. VIII. 10.  
 l'Ours et les deux Compagnons. V. 20.  
 l'Ours et la Lionne. X. 13.  
 le Paon se plaignant à Junon. II. 17.  
 Parole de Socrate. IV. 17.  
 le Passager et Jupiter. IX. 13.  
 le Passant et le Satyre. V. 7.  
 le Père, le Marchand, le Gentilhomme, et le Fils de Roi. X. 16.  
 le Père et le Lion. VI. 1.  
 le Paysan du Danube. XI. 7.  
 le Pêcheur et le petit Poisson. V. 3.  
 le Pédant, l'Écolier, et le Maître d'un jardin. IX. 5.  
 la Perdrix et le Lièvre. V. 17.  
 la Perdrix et les Coqs. X. 8.  
 les deux Perroquets, le Roi, et son Fils. X. 11.  
 Phébus et Borée. VI. 3.  
 Philomèle et Progné. III. 15.  
 le Philosophe scythe. XII. 20.

la Pic et l'Aigle. Liv. XII. Fab. 11.  
 les Pigeons et les Vautours. VII. 8.  
 les deux Pigeons. IX.  
 les Plaideurs et l'Huître. IX. 9.  
 le petit Poisson et le Pêcheur. V. 3.  
 les Poissons, et le Berger qui joue de la flûte. X. 11.  
 les Poissons et le Cormoran. X. 4.  
 les Poissons et le Rieur. VIII. 8.  
 le Pot de terre et le Pot de fer. V. 2.  
 la Poule aux œufs d'or. V. 13.  
 les Poulets d'Inde et le Renard. XII. 18.  
 le Pouvoir des Fables. VIII. 4.  
 Progné et Philomèle. III. 15.  
 la Querelle des Chiens et des Chats, et celle des Chats et des  
 Souris. XII. 8.  
 le Rat qui s'est retiré du monde. VII. 3.  
 le Rat et l'Éléphant. VIII. 15.  
 le Rat, le Corbeau, la Gazelle, et la Tortue. XII. 15.  
 le Rat et la Grenouille. IV. 11.  
 le Rat et l'Huître. VIII. 9.  
 le Rat de ville et le Rat des champs. I. 9.  
 le Rat et le Chat. VIII. 23.  
 le vieux Rat et le Chat. III. 18.  
 Rats (combat des Belettes et des). IV. 6.  
 Rats (conseil tenu par les). II. 2.  
 les deux Rats, le Renard, et l'Œuf. X. 1.  
 le Renard qui a la queue coupée. V. 5.  
 le Renard anglais. XII. 23.  
 le Renard et le Bouc. III. 5.  
 le Renard et le Buste. IV. 14.  
 le Renard et la Cicogne. I. 18.  
 le Renard, le Loup, et le Cheval. XII. 17.  
 le Renard, les Mouches, et le Hérisson. XII. 13.  
 le Renard, et les Poulets d'Inde. XII. 18.  
 le Renard et les Raisins. III. 11.

le Renard, le Singe, et les Animaux. Liv. VI. Fab. 6.  
 le Renard et le Corbeau. I. 2.  
 le Renard, le Chien, et le Fermier. XI. 3.  
 le Renard, et le Lion malade. VI. 14.  
 le Renard plaidant contre le Loup par-devant le Singe. II. 3.  
 le Renard et le Loup. XI. 6. XII. 9.  
 le Renard, le Lion, et le Loup. VIII. 3.  
 le Renard et le Chat. IX. 14.  
 le Renard et le Coq. II. 15.  
 Rien de trop. IX. 11.  
 le Rieur et les Poissons. VIII. 8.  
 la Rivière et le Torrent. VIII. 23.  
 le Roi, son Fils, et les deux Perroquets. X. 12.  
 le Roi, le Milan, et le Chasseur. XII. 13.  
 le Roi et le Berger. X. 10.  
 le Roseau et le Chêne. I. 22.  
 le Rossignol et le Milan. IX. 18.  
 un Sage et un Fou. XII. 23.  
 le Satyre et le Passant. V. 7.  
 le Savetier et le Financier. VIII. 2.  
 le Serpent et la Lime. V. 16.  
 le Serpent et le Villageois. VI. 13.  
 Serpent (la tête et la queue du). VII. 17.  
 les deux Servantes et la Vieille. V. 6.  
 Simonide préservé par les Dieux. I. 14.  
 le Singe. XII. 19.  
 le Singe de Jupiter et l'Éléphant. XII. 21.  
 le Singe et le Chat. IX. 17.  
 le Singe et le Dauphin. IV. 7.  
 le Singe, le Renard, et les Animaux. VI. 6.  
 Singe (le Loup plaidant contre le Renard par-devant le). II. 3.  
 le Singe, le Lion, et les deux Anes. XI. 5.  
 le Singe et le Léopard. IX. 3.  
 le Singe et le Thésauriseur. XII. 3.  
 Socrate (parole de). 17.

300 TABLE ALPHABÉTIQUE.

- le Soleil et les Grenouilles. Liv. vi. Fab. 12. XII. 24.  
 le Solitaire, le Juge arbitre, et l'Hospitalier. XII. 28.  
 le Songe d'un Habitant du Mogol. XI. 4.  
 les Souhaits. VII.  
 le Souriceau, le Cochet, et le Chat. VI. 5.  
 la jeune Souris et le vieux Chat. XII. 5.  
 la Souris métamorphosée en fille. IX. 7.  
 Souris (la querelle des) et des Chats. XII. 8.  
 les Souris et le Chat-huant. XI. 9.  
 le Statuaire, et la Statue de Jupiter. IX. 6.  
 les deux Taureaux et la Grenouille. II. 4.  
 Testament expliqué par Esope. II. 20.  
 la Tête et la Queue du Serpent. VII. 17.  
 le Thésauriseur et le Singe. XII. 3.  
 Tircis et Amarante. VIII. 13.  
 le Torrent et la Rivière. VIII. 23.  
 la Tortue et les deux Canards. X. 3.  
 la Tortue, le Rat, le Corbeau, et la Gazelle. XII. 15.  
 la Tortue et le Lièvre. VI. 10.  
 le Trésor et les deux Hommes. IX. 16.  
 Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre. IV. 12.  
 les Vautours et les Pigeons. VII. 8.  
 la jeune Veuve. VI. 21.  
 le Vicillard et l'Ane. VI. 8.  
 le Vicillard et ses enfants. IV. 18.  
 le Vicillard et les trois jeunes Hommes. XI. 8.  
 la Vieille et les deux Servantes. V. 6.  
 le Villageois et le Serpent. VI. 13.  
 Ulysse (les compagnons d'). XII. 1.  
 le Voleur, le Mari, et la Femme. IX. 15.  
 les Voleurs et l'Ane. I. 13.

PHILÉMON ET BAUCIS.

LES FILLES DE MINÉE.

Tome III. Page 253

265

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE DES FABLES.





NUEV  
LIOTE